

MASTER EN FONDEMENTS ET PRATIQUES DE LA DURABILITÉ

Abandonner l'agriculture ? Minute papillon

Une exploration de la situation d'agriculteurs vaudois à travers quatre portraits

Valentine Martin

Sous la direction du Dr. Hervé Rayner

Experte Dr. Dominique Barjolle



Quelques habitants de la ferme de Mirjam à Bois-Genoud attendent la fin de la pluie

Août 2023

Dernière version approuvée par la directrice / le directeur du mémoire :

Maîtrise universitaire en fondements et pratiques de la durabilité (MFPD)

|||||

Secrétariat du master en durabilité | www.unil.ch/masterdurabilite

« Ce travail n'a pas été rédigé en vue d'une publication, d'une édition ou diffusion. Son format et tout ou partie de son contenu répondent donc à cet état de fait. Les contenus n'engagent pas l'Université de Lausanne. Ce travail n'en est pas moins soumis aux règles sur le droit d'auteur. A ce titre, les citations tirées du présent mémoire ne sont autorisées que dans la mesure où la source et le nom de l'auteur-e sont clairement cités. La loi fédérale sur le droit d'auteur est en outre applicable. »

« Car il n’y a rien sans lien. Le lien qui unit les humains entre eux – le couple, la famille, les amis, le club, la société, la communauté – le lien qui nous unit à nos cousins animaux, le lien qui nous unit aux plantes, au ciel et aux mers, le lien qui nous unit à ces étoiles où nous sommes nés. Sans reconnaître ces fils essentiels et sans en tenir compte dans notre gestion du monde, nous allons droit à une catastrophe dont le changement climatique n’est qu’un avant-goût mineur. »

Aymeric Caron

Remerciements

Cher lecteur,

Je tiens tout d'abord à exprimer ma profonde gratitude envers la Faculté des géosciences de l'Université de Lausanne de m'avoir offert l'opportunité d'entreprendre ce passionnant parcours de Master en durabilité, un cursus que je recommande à tout le monde. Ce fut une expérience enrichissante me permettant d'acquérir des connaissances et des compétences précieuses, ainsi que de rencontrer des personnes formidables ayant contribué de manière significative à mon cheminement.

Je voudrais adresser mes remerciements les plus sincères à mon directeur de mémoire, Hervé Rayner, dont l'engagement indéfectible, la patience et la précieuse expertise ont été essentiels à la réalisation de ce travail de recherche. Vos conseils éclairés et vos nombreuses heures consacrées – sur zoom ou en présentiel - à discuter et à façonner ce mémoire ont été inestimables.

Un remerciement tout particulier à mon amie, Hajar Outdili, mon binôme de Master, ma *partner in crime* tout au long de cette aventure, de séminaire en séminaire. Nos échanges, notre collaboration et notre amitié ont joué un rôle clé dans l'achèvement de ces études. Tu vas me manquer.

Je tiens également à remercier Joëlle, ma chère relectrice, pour ton temps de relecture et puis surtout d'être toujours là pour moi contre vents et marées.

Finalement, je tiens à remercier du fond du cœur Simon, la personne qui a partagé mon quotidien ces dernières années et sans qui rien n'aurait été possible. Ton soutien inébranlable et ta présence réconfortante m'ont permis de mener à bien ce périple académique parfois menacé par ma situation professionnelle et financière délicate. Merci pour tout l'amour que tu donnes autour de toi.

Et pour terminer, je souhaite remercier mes parents et tout particulièrement mon père, de m'avoir donné le coup de pouce final dont j'avais besoin et le temps nécessaire pour terminer ce travail l'esprit apaisé, en attendant que d'autres aventures bathymétriques nous attendent.

Vous avez toute ma gratitude.

Avertissements

Ce travail de mémoire a été réalisé dans le cadre de la recherche en durabilité et propose d'aborder les questions qui mêlent l'agriculture au changement climatique à travers une approche ethnologique basée sur le parcours de vie. Il s'agit de mettre en lumière les enjeux auxquels font face les producteurs vaudois en 2023 afin de comprendre comment ils se positionnent face à la question climatique et quelles sont leurs réponses.

Ce travail n'a pas pour but de discuter de la légitimité de la transition écologique, ni de l'urgence avec laquelle nos sociétés doivent agir mais il tente d'établir un diagnostic récent de la situation de l'agriculture vaudoise et se focalise essentiellement sur le modèle agricole dominant.

Les termes « producteur », « agriculteur » et « paysan » sont utilisés de façon équivalente dans le présent travail, notamment pour éviter les répétitions mais surtout, afin de revaloriser le terme « paysan » dont les connotations négatives ont parfois obscurci l'emploi.

Finalement, j'ai souvent utilisé l'expression « changement climatique » mais aussi « réchauffement » et « dérèglements climatiques » en partant du principe que la distinction entre la météo et le climat était claire pour le lecteur et que nous parlions donc de la même

chose : parfois des épisodes de pluie et de froid mais globalement une augmentation générale des températures.

Abstract

In 2023, the agricultural landscape in Vaud faces numerous challenges that have significant implications for farmers' lives and the sustainability of their profession. This master's thesis delves into the experiences and perspectives of Vaud farmers, shedding light on their response to key issues such as climate change, the erosion of small-scale farming, the urban-rural divide, and the broader state of their profession.

The research revolves around four in-depth portraits of Vaud farmers, each representing a unique trajectory and set of circumstances. Through these portraits, a comprehensive understanding of how individual farmers navigate the challenges they encounter is revealed. The study examines how farmers perceive and respond to the impact of climate change on their daily agricultural practices and long-term planning. Furthermore, the erosion of small farms and the increasing pressure from urbanization raise questions about the resilience of traditional rural livelihoods. By intertwining the personal trajectories of Vaud farmers with the global processes they internalize and contribute to, this research highlights the interconnectedness of local experiences with global challenges. It reveals the multi-faceted nature of farmers' decision-making and how their individual choices are interwoven with broader issues of sustainability, climate change, and land use.

Overall, this master's thesis aims to shed light on the dynamic and evolving landscape of Vaud farmers, showcasing their resilience, adaptability, and role as key stakeholders in addressing the multifaceted challenges that agriculture faces in the 21st century.

Acronymes

AFF – Administration fédérale des finances

DDPS – Département fédéral de la défense, de la protection de la population et des sports

DHS – Dictionnaire historique de la Suisse

FNS – Fonds national suisse

FVJC – Fédération vaudoise des jeunesses campagnardes

GATT - Accord général sur les tarifs douaniers et le commerce

OCEco – Ordonnance sur les contributions écologiques

OFAG – Office fédéral de l’agriculture

OFEV – Office fédéral de l’environnement

OGM – Organisme génétiquement modifié

OMC – Organisation mondiale du commerce

OPD - Ordonnance sur les paiements directs

PER – Prestations écologiques requises

SAU – Surface agricole utile

SSE – Société Suisse d’Ethnologie

STEP – Station d’épuration

USP – Union suisse des paysans

Table des matières

1. Problématique	10
1.1 Prolégomènes : comprendre la trajectoire des mondes agricoles du pays de Vaud	10
1.1.1 <i>D'homo oeconomicus à homo durabilis</i>	11
i. Des patates matin, midi et soir	13
ii. « Produisez, maman Helvétie s'occupe de vous ! »	14
iii. Paysan : du fier mercenaire au pollueur fou	16
1.1.2 <i>Vers une écologisation des pratiques</i>	18
i. Accords internationaux et paiements directs	18
ii. Les nouveaux rôles de l'agriculture	19
iii. « Je suis un peu sacrifiée... »	20
1.1.3 <i>Un manque de reconnaissance grandissant</i>	21
i. Manifestations et lancer de bottes	21
ii. Grandes surfaces et votations : une fragilisation des rapports entre la ville et la campagne ?	25
1.2 Cadre théorique - Exodus : Fluctuat nec mergitur	26
1.2.1 <i>Redéfinir « l'effacement des paysanneries » et la question identitaire</i>	27
i. Une dialectique individu-société	27
ii. Entrée en minorité, arrivée des pluralités	34
iii. Le principe du lévrier	36
iv. La solitude	37
1.2.2 <i>Repenser l'agriculture à l'aube de l'urgence climatique</i>	41
i. L'agriculture suisse : « moins pire qu'ailleurs » ?	41
ii. Bref état des lieux pour les curieux	46
1.2.3 Quelques notions mobilisées	47
i. La notion de durabilité	47
ii. Surface et nombre de domaines	49
1.3 Etat de la littérature	52
1.4 Problématique et questions de recherche	53
1.4.1 <i>Problématique</i>	53
1.4.2 <i>Questions de recherche</i>	54
2. Méthodologie	55
2.1 Choix de la méthode	55
2.1.1 <i>Les entretiens semi-dirigés</i>	56

2.1.2 La distance chercheur-enquêtés.....	56
2.2 Choix des enquêtés	57
2.3 Déroulement	58
2.3.1 Avant.....	58
2.3.2 Pendant.....	58
2.3.3 Après.....	59
3. Un canton peuplé d'irréductibles paysans : parcours de vie	60
3.1 Alex	60
<i>Un lien à la nature essentiel.....</i>	63
<i>Climat et résilience du bio</i>	67
<i>Quelle vision du métier ?</i>	69
<i>Un système qui le met en colère</i>	72
<i>Entre douceur et rébellion</i>	73
<i>Alex le bricoleur, Alex le gameur, Alex le voyageur.....</i>	76
<i>Transmission</i>	77
3.2 Mirjam.....	79
<i>Un emplacement atypique</i>	82
<i>Réchauffement et questions existentielles.....</i>	86
<i>Les journées de bureau, un enfer</i>	90
<i>« Bonjour Madame, bonjour Messieurs »</i>	92
3.3 Mélanie	93
<i>Cultiver dans le Lavaux.....</i>	93
<i>Vignes et changement climatique</i>	95
<i>Être viticultrice, c'est pas un souci</i>	99
<i>Des origines serbo-vaudoises.....</i>	101
3.4 Anne.....	103
<i>Pas de durabilité environnementale sans durabilité économique.....</i>	104
<i>Un nouveau projet de ferme</i>	107
<i>« Je suis à la bourre tout le temps, je suis en retard partout »</i>	109
<i>Une politique agricole inadaptée</i>	110
<i>La disparition des petites fermes.....</i>	113
<i>Un optimisme contagieux.....</i>	115
<i>Paysan c'est la classe</i>	116
<i>Un parcours atypique.....</i>	117
4. Discussion.....	118
4.1 Une préoccupation commune pour le climat chacun à sa manière	119

4.2 Anne, Mirjam, Alex et Mélanie face à Goliath	123
4.3 Le poids du manque de reconnaissance pèse.....	126
4.4 Synthèse	127
5. Partie conclusive.....	128
5.1 Biais de la recherche.....	128
5.2 Mot de la fin	129
5.2.1 « Une exploration de la situation d’agriculteurs vaudois »	130
5.2.2 Entre pudeur et franc-parler.....	131
5.3 Epilogue.....	132
6. Bibliographie	135
6.1 Littérature	135
6.2 Rapports et statistiques	139
6.3 Presse	141
6.4 Filmographie	141
7. Annexes	142
7.1 Grilles d’entretiens	142
7.1.1 Grille pour Mirjam	142
7.1.2 Grille pour Mélanie	145
7.1.3 Grille pour Anne	147
7.1.4 Grille pour Alex.....	151
7.2 Retranscriptions des entretiens.....	153

Table des illustrations

Figure 1 - Pulvérisation de pesticides sur un champ	17
Figure 2 - Extrait de la Feuille d'avis de Neuchâtel du 18 novembre 1961	21
Figure 3 - Extrait du téléjournal RTS de midi, le 23 octobre 1996	23
Figure 4 - 10'000 paysans défilent à Berne	24
Figure 5 - "Travailler dur oui, travailler pour rien non"	25
Figure 6 – « Votez la liste 1 » : Parti des paysans, artisans et bourgeois, 1947.	33
Figure 7 - Part des catégories de menace de la liste rouge pour tous les milieux et par écosystème ...	43
Figure 8 - La dette d'extinction selon Holderegger (2018)	45
Figure 9 - Earth Overshoot Day 1971-2023	46
Figure 10 - Petit résumé climatique	47
Figure 11 - Part de l'agriculture biologique (VD)	50
Figure 12 - Nombre d'exploitations par surface (VD)	51
Figure 13 - Le paddock du centre équestre d'Alex	60
Figure 14 - En balade à Pompaples, nous rencontrons une vache et son petit né dans la nuit d'orages du 10 au 11 juillet	65
Figure 15 - Les cultures de Mirjam et son poney	81
Figure 16 - La Tour de Marsens et Cully (pointe gauche)	94
Figure 17 - Mélanie et Sébastien	98
Figure 18 - Anne accompagnée de l'une de ses protégées	103
Figure 19 - Anne par François Wavre	113
Figure 20 - Une ferme qui produit du lait équitable, à la sortie des Paccots en direction de la Dent de Lys	117

1. Problématique

1.1 Prolégomènes : comprendre la trajectoire des mondes agricoles du pays de Vaud

Dans le but de mieux comprendre les tenants et aboutissants de la situation agricole actuelle, je vous propose de jeter un œil aux circonstances qui ont fait naître l'agriculture vaudoise telle que nous la connaissons aujourd'hui, comme un matelot qui regarde le sillage derrière lui afin de diriger son embarcation. Il n'y a pas si longtemps, nous étions tous agriculteurs, mais les exodes ruraux et l'urbanisation de la planète ramènent aujourd'hui le nombre d'urbains à 3,3 milliards de personnes et environ 5 milliards de personnes sont estimées d'ici à 2050 (Hervieu et Purseigle 2009). Le monde agricole est confronté à des départs, des restructurations, des nouveaux rôles, des abandons et des destins parfois tragiques, mais il est également témoin de nouvelles initiatives, de volonté, de vie et d'un amour profond pour le métier d'agriculteur. A l'heure où certains ont fait le choix de se tourner vers des modes de production durables tout en renonçant à un certain confort, d'autres n'envisagent pas encore ces voies parallèles et s'ils se questionnent, leur réalité les empêche parfois de faire la transition, ils sont trop occupés à maintenir le domaine à flot. En 2022, la Suisse comptait 48'344 exploitations agricoles (3'571 dans le canton de Vaud) contre 98'759 en 1985 (OFS 2022), les agriculteurs ne représentant plus qu'environ 2% de la population suisse et chaque jour, environ 3 exploitations agricoles mettent la clé sous la porte (Hofmann 2023). Le destin des quatre producteurs rencontrés est étroitement lié au paysage politique dans lequel évolue l'agriculture suisse, d'un productivisme protégé à l'écologisation des pratiques, raison pour laquelle j'ai choisi de présenter ce contexte historique en me concentrant sur l'évolution des politiques et des impératifs du marché.

Un peu plus à la loupe, nous verrons le paysage agricole dès la moitié du 20^{ème} siècle, un repère temporel significatif dans la mise en place des processus et des politiques agricoles actuelles qui influencent la vie des personnes rencontrées. Bien sûr, il est ardu de dresser en quelques chapitres un récit exhaustif de l'histoire de l'agriculture suisse et ce résumé s'avèrerait délicat, car il comporterait le risque évident de dissimuler la variété des mondes agricoles et de simplifier les évolutions et les dynamiques à l'œuvre. Néanmoins, un retour sur certains événements marquants est incontournable si l'on souhaite établir un diagnostic plus précis de la situation des quatre producteurs.

1.1.1 D'homo oeconomicus à homo durabilis

Il y a 2,5 millions d'années, le froid et les conditions arctiques atteignent le Plateau suisse et le sud des Alpes formant d'immenses glaciers qui atteignent leur taille maximale il y a 20'000 ans, avant que le climat ne se réchauffe à nouveau et que les premiers humains colonisent le Plateau et les vallées sud-alpines (Wildi 2020). Puis, un voile glacial s'abat à nouveau sur le continent durant la période allant du Moyen Âge jusqu'à environ 1850, communément désignée sous le nom de « Petit Âge glaciaire ». Tous ces processus furent naturels. La roche, les fossiles, les trésors géologiques et les signaux géochimiques expliquent à la fois les variations orbitales de la Terre, le mouvement des plaques et l'origine des sols sous nos pieds, sur lesquels travaillent les agriculteurs. Ils permettent de comprendre pourquoi, au Jura, le sol est composé de calcaire, de marnes et d'argiles rendant les périodes sèches plus redoutables pour l'agriculture. Ils expliquent pourquoi certaines espèces rampent et d'autres ont des poils, et aussi que le climat a changé. L'air s'est réchauffé, puis refroidi jusqu'à l'influence de *l'homo oeconomicus*¹. Pour faire court, *l'homo oeconomicus* est un modèle, une représentation issue de différentes théories économiques qui généralisent et expliquent le modèle économique à travers les comportements humains, il peut être décrit comme suit : « *L'homo oeconomicus se présente donc comme un individu rationnel, c'est-à-dire calculateur, qui dispose de ressources rares, qui peuvent être affectées à des usages différents, mais dont les besoins sont illimités, qui effectue ses choix en fonction de son intérêt propre, et qui cherche donc à obtenir la plus grande satisfaction avec le minimum d'effort. C'est un consommateur, mais non pas un citoyen* » (Rist 2010, p. 51). Consommer pour vivre et perpétuer une économie infinie sur une Terre aux ressources finies, quel drame. Selon les explications du Professeur C. Arnsperger, le consumérisme de nos sociétés modernes s'explique par la quête effrénée d'un sens à donner à nos existences et surtout par le fait que l'humain, confronté à sa propre finalité, trouve un moyen (dérisoire) d'y pallier en consommant et en achetant des biens matériels, une veine tentative de fuir l'absurdité de l'existence. Bref, homo oeconomicus s'en fiche un peu de l'environnement, il faut produire, consommer et recommencer.

¹ La première occurrence de cette notion n'est pas très claire. D'après les auteurs, ce modèle, ce « fantôme » aurait initialement été théorisé par Adam Smith dont la pensée économique est fondée sur une « théorie anthropologique » du progrès humain, puis par Jeremy Bentham ainsi que par d'autres pères fondateurs des théories économiques parmi lesquels je ne vais pas m'aventurer (Rist 2010 ; Marouby 2005).

Selon Paul Josef Crutzen et Eugene Stoermer, qui définissent l'Homme comme une force géologique nouvelle, les humains « déclenchent » dès la fin du 17^{ème} siècle une nouvelle ère géologique : l'Anthropocène².

Dès la seconde moitié du 19^{ème} siècle, l'air se réchauffe et tout s'accélère. D'après certains, c'est à partir de ce moment-là que les actions humaines deviennent un fardeau pour le système Terre. La révolution industrielle, l'extraction du charbon et l'invention de la machine à vapeur marquent le début des émissions anthropiques qui changeront le climat à jamais. Pour d'autres, c'est plutôt l'essor du capitalisme et de « l'ultralibéralisme » dès la fin du 20^{ème} siècle qui parachève la dévastation de la nature par l'humain. La révolution industrielle marque un moment clé dans l'histoire de l'Homme et de la planète et elle est liée à la révolution agricole, d'ailleurs, les historiens parlent de plusieurs « phases de mutations » (Baumann 2011). Ces révolutions nous intéressent, car elles expliquent les dynamiques qui provoquent les exodes ruraux, sur lesquels je reviendrai en détail dans le chapitre « Exodus : *Fluctuat nec mergitur* ». Mais avant de commencer, regardons de plus près ces trois différentes mutations agricoles. Je me suis basée sur la classification proposée par le DHS, une proposition parmi plusieurs. Selon l'historien Paul Bairoch (1989), la révolution agricole est vaste et la définition de ses étapes fait débat mais la classification du DHS a l'avantage d'offrir un aperçu succinct et spécifique à la Suisse.

La première phase de cette révolution, qui aurait démarré autour de 1750, concerne des changements structurels, l'introduction de la pomme de terre et du trèfle, l'intégration de l'élevage aux cultures et de nouveaux systèmes de fosses à purin permettant de mettre plus de fumures sur les terres, générant une première « intensification » de l'agriculture (Schnyder 2014). L'augmentation générale du rendement permet de couvrir les besoins de la population mais également d'un cheptel grandissant et le début des fromageries de plaine (Ibid.).

La **deuxième phase** se caractérise par l'arrivée des premiers engrais artificiels et de la mécanisation à la fin du 19^{ème} siècle. Les rendements agricoles augmentent et la productivité est multipliée par 2,5 entre 1800 et 1910 (Bairoch 1989). Dès 1850, de nouveaux transports

² Crutzen, Paul J. et Stoermer, Eugene F. (2000). « The Anthropocene », in: *The Future of Nature: Documents of Global Change*, New Haven: Yale University Press, pp. 479-490.

bon marché permettent un meilleur acheminement des denrées. Les produits ne sont plus consommés exclusivement dans la région mais dans toute la Suisse (Mettraux et Popp 1991).

La **troisième phase** se caractérise par l'arrivée des premiers engrais chimiques, de la génétique et d'une mécanisation encore plus avancée au milieu du 20^e siècle (Schnyder 2014). Toutefois, malgré l'évolution des techniques, le rendement agricole chute entre 1910 et 1950, en raison de l'impact des deux guerres mondiales sur la disponibilité des engrais et des machines (Bairoch 1989). Dès la Première Guerre mondiale, les prix et les revenus agricoles s'effondrent et la situation devient instable. Cette situation entraîne une surproduction laitière (puisqu'il faut compenser) et l'Etat s'immisce, pour la première fois, dans les affaires agricoles afin de protéger son agriculture (Mettraux et Popp 1991).

i. Des patates matin, midi et soir

Dès la fin du 19^{ème} siècle, la Suisse subit, au même titre que ses voisins européens, les conséquences de la chute des prix agricoles, notamment celui du blé. L'aménagement de nouvelles voies de chemin de fer en Europe, le développement des liaisons maritimes ainsi que d'autres facteurs en sont la cause et les producteurs suisses ne sont plus concurrentiels face au prix des denrées étrangères (Baumann et Moser 2007 ; Rachoud-Scheider *et al.* 2007). Pour compenser ces prix trop bas, la Suisse s'oriente vers l'augmentation de la production laitière et de ses dérivés, faisant baisser sa part de production céréalière. Mais les choses changent à l'aube de la Seconde Guerre mondiale et l'Etat prévoit de faire passer la surface de terres cultivables à 500'000 ha afin de garantir l'auto-provisionnement de la population (Tanner 2021). En 1940, le Plan Wahlen est mis en place et marque une nouvelle intervention étatique dans l'agriculture (Ibid.). Friedrich Traugott Wahlen, responsable de la production agricole et de l'économie domestique à l'Office fédéral de guerre pour l'alimentation, met sur pied sa nouvelle « Bataille des champs », inspirée de la « Battaglia del grano » de Mussolini dans le but d'augmenter les surfaces cultivables du pays ainsi que la main-d'œuvre agricole en limitant toutes les activités estimées non vitales (Ibid.). Des pommes de terre et des céréales sont cultivées partout, dans les champs et dans les villes. A Lausanne, le parc de Montbenon devient un immense champ de patates, partout ailleurs aussi. Pourtant, l'objectif n'est pas réellement atteint même si la surface cultivable s'élève à 352'000 ha (Ibid.). L'auto-

approvisionnement du pays passe durant ces années de 52% à 59% (Ibid.). Selon d'autres sources (Casile 2022), le Plan Wahlen aurait rempli ses objectifs en permettant à la Confédération de couvrir environ 70% des besoins alimentaires de la population suisse avec une diminution des calories journalières par habitant (Popp in : Pidoux 2020). Sur le site internet du DDPS, le chiffre donné concorde avec celui du DHS : 59% d'auto-alimentation en 1945. Il est donc sans doute utile de questionner les influences et aspirations des auteurs puisque pour certains le Plan Wahlen n'a pas rempli ses objectifs, pour d'autres il est un succès. D'après Blaise Hofmann (2023), qui publie récemment l'ouvrage *Faire paysan*, le taux d'auto-alimentation de la Suisse serait même passé de 20% à 70% (Hofmann 2023, p. 46). Cette question de l'auto-alimentation est centrale dans l'élaboration des politiques suisses et revient parfois lors des entretiens menés, aussi puisqu'il s'agit d'un argument souvent utilisé par l'UDC, l'ancien parti agrarien, durant les périodes de campagne politique. *In fine*, il est intéressant de relever l'origine des idées fondatrices du Plan Wahlen. Cette stratégie visant l'augmentation des cultures telles que la pomme de terre, le blé et d'autres céréales, provient d'une idéologie naissante dans les années 1920 et correspond à celle de la préservation d'une agriculture céréalière et familiale menacée par la commercialisation du secteur agricole et de la surproduction laitière de ce début de siècle (Baumann 1998). Selon l'auteur, la stratégie mise en place par Wahlen va au-delà de la simple méthode d'auto-alimentation et symbolise également une opposition à la vision de l'USP et de son directeur Ernst Laur, trop orientée vers le marché international *a contrario* des volontés plus conservatrices de Wahlen qui met la priorité sur les besoins nationaux et la sécurité alimentaire, des enjeux discutés encore un siècle plus tard.

ii. « Produisez, maman Helvétie s'occupe de vous ! »

L'allégorie « Maman Helvétie » fait référence à la préface de l'ouvrage *Un métier sans avenir ? La grande transformation de l'agriculture suisse romande* (Droz et Forney 2007) rédigée par Pascal Corminboeuf. Après la Seconde Guerre mondiale, la productivité agricole augmente, dépassant celle de l'industrie et les rendements ne cessent de croître, marquant le début de la troisième révolution agricole (celle proposée par le DHS et présentée précédemment). L'élevage, la motorisation, la génétique et le développement des engrais et des produits phytosanitaires permettent un « boom » de l'agriculture suisse qui s'étend jusqu'aux années

1990³. Pendant cette période, les rendements des grandes cultures augmentent et les nouvelles politiques agricoles encouragent la production et une meilleure protection aux frontières et, en octobre 1951⁴, la loi sur l'amélioration de l'agriculture et le maintien de la population paysanne est adoptée (Pidoux 2020). Elle vise un meilleur soutien des agriculteurs en couvrant leurs frais de production ainsi qu'un renforcement du monde paysan de manière générale, un approvisionnement alimentaire suffisant et « une agriculture rationnelle » (Bernegger *et al.* 1982). En d'autres termes, cette loi signe la nouvelle direction des politiques agricoles, c'est-à-dire « un système productiviste et protégé » (Hofmann 2023, p.47). Pourtant, malgré les aides financières de l'Etat (une première forme de paiements directs pour les agriculteurs de montagne et des contributions aux autres types d'agriculture), les prix à la vente restent trop bas et les revenus ne suivent pas le renchérissement général ce qui entraîne, du côté des agriculteurs, une hausse de la production dans l'espoir de compenser les prix (Baumann et Moser 2012 ; Corminboeuf, in : Forney 2007).

Durant ces « Trente Glorieuses », la croissance économique est plus forte, mais il est établi que l'agriculture est trop fragile pour être soumise aux lois du marché dans la plupart des pays (Boussard 2017) : « *Surtout, et bien plus profondément, dès la fin de la guerre, des politiques de garantie des prix agricoles furent mises en œuvre dans la vaste majorité des pays du monde. Partout, on se mit à « isoler l'agriculture du marché », et à faire stabiliser les prix par le gouvernement. Et partout, le résultat fut le même : une explosion de la production.* » (Boussard, 2017, p.120). Pour certains auteurs, l'agriculture suisse a également bénéficié de ces glorieuses années : « *Les agriculteurs ont, eux aussi, connu leurs Trente Glorieuses. Malgré les 20'000 paysans qui défilent à Berne en 1954 pour dénoncer une baisse du prix du lait de... un centime, on peut parler d'années fastes, d'un élan d'euphorie qui va durer quarante ans.* » (Hofmann 2023, p.47).

³ Les années 1990 et le début de la multifonctionnalité marquent une transition dans l'histoire récente de l'agriculture suisse. Cette séparation avant/après les années 1990 revient dans les différents ouvrages lus.

⁴ Loi fédérale sur l'amélioration de l'agriculture et le maintien de la population paysanne (Loi sur l'agriculture), du 3 octobre 1951, https://www.fedlex.admin.ch/eli/fga/1951/3_129_141_985/fr (consulté le 14.06.2023).

iii. Paysan : du fier mercenaire au pollueur fou

Le statut et la représentation des agriculteurs changent drastiquement entre les années 1990 et les années 2000, un changement qui entraîne un manque de reconnaissance, parfois pénible pour certains. « *Au sortir de la guerre, la paysannerie suisse bénéficie d'un statut moral élevé après avoir contribué à nourrir et faire fonctionner le pays durant la guerre, en échange de garantie des prix de production du lait, du blé et d'autres produits pour le futur.* » (Savoy 2021, p.68). Selon Hofmann, les agriculteurs suisses sont même vus comme des héros : « *A la fin de la guerre, les paysans suisses sont des héros, la réincarnation des glorieux mercenaires, les apôtres de la liberté : reconnaissance éternelle aux nourriciers de la nation, les piliers de l'indépendance !* » (Hofmann 2023, p. 46). Les politiques agricoles suisses d'après-guerre se fondent sur l'impératif d'approvisionnement du pays en cas de conflit (Barjolle 2010). La Confédération limite les importations afin d'éviter un effondrement des prix à l'intérieur (Ibid.) Au même titre que l'armée, l'agriculture représente, à ce moment-là, un « pilier de l'indépendance du pays et de la sécurité nationale » et est fortement soutenue par la Confédération jusqu'à la fin des années 1980 (Droz *et al.* 2014, p.24). Selon les auteurs, les prix agricoles étaient relativement stables et garantis pour les producteurs et ils atteignent leur maximum en 1992, où le prix du lait est de 1,07 franc suisse (Droz *et al.* 2014).

En chiffres : A titre indicatif, le prix actuel du lait conventionnel à la production est d'environ 75 centimes de francs par kilogramme (OFAG 2023)⁵. Les dépenses de la Confédération en faveur de l'agriculture représentent principalement le soutien des prix agricoles et sont estimées à 1,5 milliard de francs suisses en 1990 sur un budget total de 2,6 milliards (Droz *et al.* 2014). En 2022, le budget fédéral dédié à l'agriculture et à l'alimentation représentait 3,6 milliards de francs suisses, soit 4,5% des dépenses de la Confédération pour cette année, dont 2,8 milliards versés en paiements directs (AFF 2022)⁶.

⁵ OFAG, bulletin du marché du lait, publié le 16 juin 2023 : <https://www.blw.admin.ch/blw/fr/home/markt/marktbeobachtung/milch.html> (consulté le 22.06.2023).

⁶ AFF, Administration fédérale des finances, Comptes 2022 : https://www.efv.admin.ch/efv/fr/home/finanzberichterstattung/bundeshaushalt_ueb.html (consulté le 22.06.2023).

Après les deux guerres, les avancées technologiques intègrent le paysage suisse et les exploitations s'agrandissent (Hofmann 2023) : « *On cherche à maîtriser tout le processus, de la semence (modifiée) à la récolte (mécanisée), en passant par la croissance (améliorée) et la protection (chimique).* » (Hofmann 2023, p.49).



Figure 1 - Pulvérisation de pesticides sur un champ

Source : <https://www.24heures.ch/sans-aide-federale-le-prix-de-leau-potable-pourrait-augmenter-391339651988>

L'Homme domine la chaîne, la productivité s'intensifie et l'impératif économique est la seule finalité, au détriment de la nature et des ressources de la biosphère. Les impacts environnementaux de l'usage des produits de synthèse n'inquiètent pas encore l'opinion publique ni les questions du bien-être animal. Pour l'heure, il faut produire et beaucoup. Les paysans sont bien loin d'une vie calme, rythmée par la nature et les récoltes, comme nous le voyons sur les images véhiculées dans la publicité, comme celle de Heidi avec son petit panier sous le bras qui trotte dans un pré pour aller chercher sa boille de lait. L'objectif est la rentabilité, peu importe ce qui est déversé sur les champs et le risque de polluer les sources pour les cinquante prochaines années. Et puis, même si les souhaits sont autres, ce ne sont pas des voies envisageables pour la plupart des exploitations qui ne survivraient pas face à la concurrence générale.

1.1.2 Vers une écologisation des pratiques

En 1992, a lieu le célèbre « Sommet de la Terre » à Rio, où la notion de « développement durable » est avancée pour la première fois. Il n'est alors pas encore question de transition ni de décroissance, mais juste de croissance « verte » et l'idée que le développement économique soit incompatible avec le développement environnemental n'a pas encore tracé son chemin (voir les écrits des Profs. C. Arnsperger et D. Bourg au sujet du mythe de la croissance verte). Néanmoins, les médias abordent désormais les questions relatives à la protection de l'environnement et une conscience écologique semble naître : « *Les médias commencent à parler d'érosion et de tassement des sols, de phosphate et de nitrate dans les nappes phréatiques, de pesticide, de biodiversité et de préservation des paysages* » (Hofmann 2023, p. 89).

i. Accords internationaux et paiements directs

Les années 1990 marquent le début de grands changements structurels et d'une « nouvelle vision » de l'agriculture et de ses rôles. Le contexte national et international va venir profondément modifier le rapport de la Confédération à son agriculture. Avec la libéralisation des marchés dans un contexte international, la protection douanière à l'importation et les subventions à l'exportation (pour les surplus à écouler) ne sont plus d'actualité et l'objectif principal n'est plus de nourrir la population en cas de crise (Droz et Forney 2007). Entré en vigueur en 1948, le GATT a pour mission initiale de « contrer le protectionnisme grandissant » de l'agriculture (Droz *et al.* 2014). La question du libre-échange ne fait pas encore partie de l'agenda jusqu'en 1986, lorsque démarre le premier cycle de négociations de l'Uruguay Round (Ibid.). Ces négociations agricoles internationales sont consécutives aux progrès technologiques et à l'augmentation des performances agronomiques, ce qui génère une hausse des stocks agricoles et par conséquent une augmentation des pays désireux d'exporter leurs marchandises (Ibid.). *In nuce*, trois groupes d'acteurs se forment durant ces négociations agricoles : le groupe de Cairns composé de pays exportateurs tels que la Nouvelle-Zélande, le Canada ou l'Argentine qui défendent une libéralisation totale de l'agriculture ainsi que la suppression des subventions à l'exportation et de toutes les subventions intérieures, le groupe de pays plutôt importateurs comme la Suisse, l'Île Maurice, la Norvège et le Japon qui cherchent à valoriser l'agriculture indigène pour les biens non marchands qu'elle fournit et le

groupe des plus gros pays exportateurs, comme les USA, qui souhaitent faciliter l'accès au marché international pour leurs produits et ainsi équilibrer leur balance commerciale (Droz *et al.* 2014 ; Häberli 2002). Huit ans plus tard, en 1994, l'Accord sur l'agriculture est signé et l'OMC est créée (dans le but de favoriser le libre-échange entre ses 150 pays membres). La Suisse, la Corée du Sud, la Norvège et le Japon vont former les « multifonctionnalistes », c'est-à-dire des pays au fort soutien agricole et où les prestations fournies par l'agriculture sont découplées du marché (Häberli 2002). Il s'agit de services rendus *par* l'agriculture *pour* la société. Ces soutiens « directs » sont désormais les seuls soutiens financiers autorisés par l'OMC (Droz *et al.* 2014 ; Hofmann 2023). En Europe, le principe des PAC doit toujours être « OMC-compatible ». À la suite de ces négociations difficiles, la Confédération inscrit dans son septième rapport sur l'agriculture, en 1992, l'entretien du paysage et de l'environnement comme nouvelle mission de l'agriculture (Droz et Forney 2007). En 1993, le prix du lait chute et les premiers paiements directs sont introduits en Suisse à travers l'OPD et l'OCEco, marquant un virage important pour les agriculteurs du pays (Droz *et al.* 2014).

ii. Les nouveaux rôles de l'agriculture

En 1996, le peuple accepte l'ajout d'un article à la Constitution (Art.104) qui a pour but de préciser les tâches, la multifonctionnalité, de l'agriculture. Trois objectifs principaux sont ainsi inscrits: la préservation du paysage, la protection de l'environnement et l'occupation décentralisée du territoire. Pour l'une des personnes rencontrées, la production de nourriture doit rester centrale « (...) *c'est très, très important qu'on continue de produire de la nourriture pour la population, qu'on ne devienne pas juste des jardiniers du paysage* » (Anne, lignes 45-46). Selon Droz *et al.* (2014), cette période marque aussi le début des premiers conflits entre citoyens et agriculteurs, puisque le contribuable se sent légitimé d'avoir son mot à dire, une tension toujours d'actualité comme nous le verrons à travers les entretiens. De là, va émerger, pour le paysan, le sentiment d'être assisté et surveillé, l'impression qu'on ne lui fait plus confiance et qu'il perd son indépendance, tant essentielle à ses yeux⁷. Les agriculteurs assistent à une formularisation grandissante de leur métier (Droz *et al.* 2014). Les contrôles et la charge administrative ne font qu'augmenter, ce dont témoignent aussi les personnes

⁷ Le statut de l'agriculteur fier et indépendant est une représentation reprise et utilisée par le monde politique, notamment l'UDC qui utilise souvent cet image (imaginaire ?) à des fins politiques, un aspect que je développe davantage au chapitre « Ethos paysan ».

rencontrées: « Cette « *formularisation* » croissante du métier, cette *bureaucratisation de l'agriculture* décourage de plus en plus de vocations. Comment ces paysans, souvent décrits comme des caractères fiers et indépendants, acceptent-ils qu'un « *gratte-papier de Berne* » descende un jour de sa belle voiture pour vérifier si la fauche de son champ a bien eu lieu après le 15 juin ? » (Hofmann 2023, p. 98).

iii. « *Je suis un peu sacrifiée...* »

Pendant l'entretien, une agricultrice m'avoue se sentir un peu prise au piège au milieu d'enjeux qui la dépassent « (...) *moi je suis aussi consciente qu'il y a des enjeux qui me dépassent et puis que je suis un peu sacrifiée sur l'autel du libre-échange...* » (Anne, lignes 952-953). Au début des années 2000, les mouvements de globalisation viennent heurter la cloche de verre qui protège l'agriculture suisse. Dans le cadre de nouveaux accords agricoles de l'OMC, la Suisse se voit obligée « d'ouvrir ses frontières » (Barjolle 2010). En 2008, la Confédération entame deux processus qui viendront bousculer le monde paysan : la refonte du système de paiements directs et la libéralisation totale des échanges avec l'UE (Ibid.). Les quotas laitiers sont supprimés en 2009 et les prix du lait et des céréales baissent de 20-30% entre 2008 et 2009, ébranlant profondément le monde agricole (Ibid.). Toutefois, ce pari lancé semble avoir des effets positifs sur la protection du paysage et la protection des ressources naturelles (Barjolle 2010). En plus du nouveau système de paiements directs, d'autres formes de soutien ont été développées comme les AOP ou les IGP (Barjolle 2018).

Dès 2010, le Canton de Vaud introduit une nouvelle loi agricole qui inclut un règlement sur l'agroécologie visant une promotion des mesures écologiques régionales essentiellement basées sur les réseaux écologiques, paysagers, sociaux et commerciaux, ceci en plus des PER déjà en place (Barjolle 2018). Ainsi une nouvelle direction est donnée : « (...) *le Canton a vu croître rapidement dans les dernières années les circuits courts (y compris 12 initiatives d'agriculture contractuelle), la production biologique (actuellement 10 % des exploitations), les initiatives innovantes (bières artisanales par exemple) et le démarrage de la permaculture et de l'agroforesterie.* » (Barjolle 2018, p. 255).

1.1.3 Un manque de reconnaissance grandissant

i. Manifestations et lancer de bottes

Même si la colère des agriculteurs est plus médiatisée ces dernières années, notamment depuis les votations sur les pesticides en 2021, ils n'en sont pas moins restés terrés, dans leur campagne, à subir l'évolution des politiques agricoles sans un mot. Bien qu'en Suisse, la tendance soit plutôt au consensus, les agriculteurs ont manifesté dans les rues de Berne à de nombreuses reprises pour exprimer leur désarroi. Le 9 mai 1954, entre 15'000 et 25'000 paysans protestent contre la baisse du prix du lait d'un centime, une manifestation qui se déroule dans le calme et sans accroc (Savoy 2021). Ce qui ne fut pas le cas en 1961, dix ans après la Loi sur l'agriculture, quand 40'000 paysans descendent dans la rue pour alerter l'opinion publique et les autorités des problèmes auxquels ils sont confrontés.

La « marche sur Berne » de 40.000 paysans a malheureusement dégénéré en bagarre

La manifestation de la matinée est restée digne mais dans l'après-midi — une minorité de meneurs a provoqué de graves incidents —

La police débordée dut se réfugier dans le Palais fédéral, puis elle chargea:

Coups de matraques, gaz lacrymogènes, lances à incendie

Plusieurs blessés de part et d'autre • Des arrestations

BERNE (ATS). — Le «marche sur Berne» organisé par les paysans suisses, qui s'est déroulé hier matin dans la capitale fédérale, a réuni 40.000 agriculteurs environ. Toute la «partie officielle» s'est déroulée dans le calme et la dignité. Malheureusement, au début de l'après-midi, de nombreux manifestants, dirigés par des meneurs, déclenchèrent des bagarres. La police dut intervenir et faire usage de matraques, de gaz lacrymogènes et de lances à incendie pour refouler les manifestants. Plusieurs personnes ont été blessées.

On lira ci-contre, le récit de notre correspondant de Berne sur ces graves incidents. Voici le film de la manifestation de la matinée:

Les paysans débouchant de toutes les rues voisines, ont pris place sur la place fédérale. Beaucoup d'entre eux avaient une branche de sapin à la main, ou un drapeau, d'autres portaient des transparents sur lesquels on pouvait lire des slogans tels que ceux-ci: «Comité fédéral, sans démissionnaires jusqu'à...», «Non! dépendons que les importations de produits laitiers soient freinées en une augmentation des subventions», etc. Progressivement, toute la place fut noire de monde.

Les discours
L'allocution du conseiller

les calculs officiellement reconnus, faits par le secrétaire des paysans suisses, le produit du travail journalier de l'agriculteur est, en 1961, en moyenne 50% inférieur à ce qu'il était en 1954. C'est ainsi à travers l'histoire à la répartition équitable de professions occupées.

(Lire la suite en 2ème page)

La foule des manifestants sur la place du Palais fédéral.

(PNS Photo Ansa154)

La foule bombardait les fenêtres du Palais fédéral à coups de tomates et d'oeufs

Les Neuchâtelois

Figure 2 - Extrait de la Feuille d'avis de Neuchâtel du 18 novembre 1961

La manifestation, qui avait commencé dans le calme, se termine en bagarres et la police finit par intervenir pour chasser les protestataires. Ils rentrent chez eux avec, cette fois-ci, la réelle impression que leur métier n'est plus reconnu à sa juste valeur et pour certains, un profond malaise et un sentiment d'humiliation sont déjà perceptibles (Archives de la RTS du 29 novembre 1961)⁸.

Durant la seconde moitié des années 1990, le public s'interroge de plus en plus sur les questions environnementales et sur le bien-être animal et les questions de santé publique sont également discutées, notamment lorsque survient l'encéphalite spongiforme bovine, la « vache folle » en 1995 (Hofmann 2023). Lorsqu'il est découvert que la maladie résulte d'un fourrage à base de farines animales et qu'elle se transmet à l'Homme, la confiance envers le monde paysan en prend un coup, les aides financières sont remises en question et la consommation de viande chute (Ibid.). De façon préventive, 230'000 animaux sont abattus. Le climat général se tend et les agriculteurs se sentent en décalage avec le reste de la population, ce qui mène à une nouvelle manifestation en septembre 1996 : *« Ce cumul de tensions et d'incertitudes, tant sur les plans économique et politique que sur le plan émotionnel, a poussé les agriculteurs à crier leur « ras-le-bol » et leur désarroi sur la place Fédérale de Berne, le 23 octobre 1996. La manifestation, qui est organisée par l'Union suisse des paysans (USP) et réunit 15 000 paysans et paysannes, dégénère. Les grenadiers bernois font usage de la force, de canons à eau et de gaz irritants. »* (Droz et Forney 2007, p. 28).

Un mois plus tard, les agriculteurs retournent à Berne pour dénoncer la baisse de leur revenu. On peut y voir une pancarte « Le paysan de l'an 2000 vu par le Conseil fédéral : ASSASSIN »⁹, signalant leur désarroi.

⁸ « Manif monstre », Archives de la RTS, le 29 novembre 1961 : <https://www.rts.ch/archives/tv/information/horizons/3466226-manif-monstre.html> (consulté le 22.06.2023).

⁹ Dossier « Les paysans en colère dans les rues », Archives de la RTS : <https://www.rts.ch/archives/dossiers/3478070-les-paysans-en-colere-dans-les-rues.html> (consulté le 25.06.2023).



Figure 3 - Extrait du téléjournal RTS de midi, le 23 octobre 1996

Malheureusement, la manifestation ne se termine pas dans la même ambiance sereine qu'à son début et les paysans sont évacués à coup de gaz lacrymogènes et de balles en caoutchouc par la police bernoise. En 2005, les agriculteurs se rendent à nouveau sur la Place fédérale pour manifester contre la baisse des prix et les risques qui pèsent sur les petites exploitations agricoles. Fidèles à leurs valeurs, ils clament : « *Travailler dur, je veux bien, mais travailler pour rien c'est exclu !* »¹⁰. En 2009, au cours d'une énième tentative de dialogue, deux événements attestent du ras-le-bol général. Lors d'un discours au Jura, l'ancienne conseillère fédérale Doris Leuthard est huée et des bottes en caoutchouc sont lancées. « *Il faut qu'on nous écoute* », répond un producteur laitier au journaliste. Selon les producteurs, les décisions prises par l'OFAG menacent toujours plus leur avenir et ils ne sont toujours pas pris en considération. Quelques jours après, une cinquantaine d'agriculteurs se rendent devant l'entreprise Cremo au Mont-sur-Lausanne pour y déverser 7'000 litres de purin en réponse au déblocage d'une enveloppe de 28 millions de francs pour aider l'industriel à écouler ses surplus à l'étranger.

¹⁰ Dossier « Les paysans en colère dans les rues », Archives de la RTS : <https://www.rts.ch/archives/dossiers/3478070-les-paysans-en-colere-dans-les-rues.html> (consulté le 25.06.2023).

Selon les producteurs, ces 28 millions ne sont pas donnés à l'agriculture qui n'en touche pas un centime. Cette mesure d'aide pour l'industrie laitière est mal vécue puisqu'ils ne sont eux-mêmes par rémunérés suffisamment pour leur lait. En 2015, les agriculteurs retournent encore dans les rues de Berne pour signaler leur mécontentement, cette fois, en raison de la coupe du budget alloué aux politiques agricoles 14-17, une coupe estimée à 800 millions de francs. Plus de 10'000 paysans défilent dans les rues de Berne pour se rendre au Palais fédéral où l'USP a donné sa liste de revendications au président du Conseil des Etats.



Figure 4 - 10'000 paysans défilent à Berne



Figure 5 - "Travailler dur oui, travailler pour rien non"

Source des deux images : KEYSTONE, <https://www.arcinfo.ch/suisse/berne-des-milliers-de-paysans-en-colere-contre-les-mesures-d-economies-de-la-confederation-465619>

ii. Grandes surfaces et votations : une fragilisation des rapports entre la ville et la campagne ?

Ces dernières années, le peuple est amené à se prononcer sur plusieurs questions agricoles lors des votations sur les pesticides de synthèse ou de l'eau potable en juin 2021 ainsi que sur l'élevage intensif en septembre 2022. Malgré un taux de participation de 45% pour l'année 2022¹¹, des tensions se créent au sein des différents partis. Les agriculteurs se sentent pointés du doigt, incompris et remis à leur « place » de paysan, de gratte-terre qui pollue les champs et tout le village avec. Ce sentiment d'être injustement accusés pour les pollutions qu'ils engendreraient revient dans certains entretiens menés. En 2022, les affiches du « NON à l'initiative contre l'élevage intensif » les montrent prenant soin de leurs bêtes, le slogan est le

¹¹ OFS (2022). Statistiques des votations 2022 : <https://www.bfs.admin.ch/bfs/fr/home/statistiques/politique/votations/participation.html> (consulté le 24.06.2022).

suivant : « Le bien-être animal, on s'en occupe déjà »¹². En d'autres termes, « Laissez-nous faire notre travail ». Une affiche de l'UDC qualifie l'initiative de « dangereuse » pour la sécurité alimentaire (ce qui nous ferait revenir à la question du rôle de l'agriculture pour le pays). A l'échelle locale, les mêmes tensions s'exercent, comme à Thierrens, une commune perchée sur un flanc de colline à vol d'oiseau entre Moudon et Yverdon, où le Conseil communal décide, en 2021, de construire une porcherie industrielle pouvant accueillir plus de 1500 porcs. Les impacts sanitaires, environnementaux ainsi que la question éthique mais surtout les intérêts des acteurs impliqués divisent la population¹³. Les choses dérapent, mais le projet est finalement rejeté à 679 voix contre 663¹⁴. Les tensions ont généré, à nouveau, une séparation en deux camps bien distincts et où un dialogue transparent n'était pas possible « *Les deux camps se sont mutuellement accusés de mentir à la population sur les répercussions d'une telle porcherie. Il a notamment été reproché aux habitants venus de la ville de vouloir imposer leur volonté au monde agricole.* » (RTS Info, 26 septembre 2021)¹⁵. A l'inverse, il est aussi souvent reproché aux citoyens de ne rien comprendre aux problèmes agricoles, d'être hypocrites en achetant des denrées moins chères provenant de l'étranger, de polluer plus qu'eux, finalement d'être des « bobos véganes », des « sous-gariens » lausannois et tout ce que cela implique de peu encenseur, une vision binaire qui ressort dans certains entretiens menés.

1.2 Cadre théorique - Exodus : Fluctuat nec mergitur

Cette recherche s'inscrit dans le domaine de la sociologie rurale, abordant des thématiques essentielles telles que les exodes ruraux, les départs vers les zones urbaines et les trajectoires des mondes agricoles. Ce champ « large » permet d'examiner ces phénomènes connus et contribue à la compréhension des dynamiques sociétales contemporaines et de leurs implications sur les communautés rurales. C'est-à-dire que je prendrai en considération des

¹² Site internet du « Non » à l'initiative contre l'élevage intensif : <https://www.non-initiative-elevage-intensif.ch/> (consulté le 24.06.2023).

¹³ « Le projet de porcherie géante à Pompaples (VD) refusé pour 16 voix », *RTS INFO* : <https://www.rts.ch/info/regions/vaud/12520920-le-projet-de-porcherie-geante-a-Pompaples-VD-refuse-pour-16-voix.html> (consulté le 25.06.2023).

¹⁴ Ibid.

¹⁵ « Le projet de porcherie géante à Pompaples (VD) refusé pour 16 voix », *RTS INFO* : <https://www.rts.ch/info/regions/vaud/12520920-le-projet-de-porcherie-geante-a-Pompaples-VD-refuse-pour-16-voix.html> (consulté le 25.06.2023).

phénomènes « méta » pour comprendre des réalités paysannes locales face aux enjeux de la modernité. Dans un même temps, ce travail s'insère dans le champ de l'ethnologie, en se concentrant sur des questions cruciales liées à l'identité, aux représentations et à l'*ethos* spécifique des paysans. Cette approche ethnologique tente de comprendre les valeurs culturelles, les pratiques sociales et les adaptations des communautés paysannes dans un contexte donné, celui du Pays de Vaud en 2023. En combinant ces deux perspectives, ces deux « niveaux » théoriques, ce travail vise à apporter un éclairage autant nuancé que possible sur les enjeux complexes auxquels font face les agriculteurs. Finalement, il s'appuie de façon significative sur les travaux anthropologiques et ethnologiques de Jérémie Forney et Yvan Droz dont les recherches essentielles pour la sociologie rurale helvétique m'ont permis une bien meilleure compréhension du sujet.

1.2.1 Redéfinir « l'effacement des paysanneries » et la question identitaire

i. Une dialectique individu-société

Les évolutions démographiques des mondes agricoles ne se réduisent pas au simple fait que la part des populations paysannes diminue dans le monde. En sociologie, il n'y a pas de théorie générale sur le paradigme de l'exode rural et de « la fin des paysans » comme le définissait déjà le sociologue Henri Mendras dès les années 1950 (Hervieu et Purseigle 2009 ; Droz 2002). Une comparaison entre les évolutions agricoles du monde entier peut expliquer qu'une généralisation n'est pas envisageable : il y a des faits et des contextes. Aussi, il est crucial de noter que les agriculteurs, les populations rurales et la « paysannerie » ne forment pas une masse homogène de personnes. Il y a des identités, des représentations et des sentiments d'appartenance qui ne sont pas liés au métier d'agriculteur en lui-même. De plus, chaque région a ses particularités, son savoir-faire, son terroir. Toutefois, il serait beaucoup trop réducteur de définir l'identité à partir de la géographie et de l'appartenance sociale. Une identité est un construit, à la croisée entre les apports extérieurs à l'individu (société, institutions, communauté, langue, culture) et sa façon de les internaliser et de s'y référer. Selon Berger et Luckmann (2018), il y a la société objective (les institutions) et la société subjective, celle que l'agent intériorise. Il faut voir ces liens entre individus et société et ces processus d'identification comme un corps fluide qui s'adapte au gré de l'histoire et des changements sociétaux. Pour Molina (2002), l'identité est transversale à trois formes

d'identité et parler uniquement d'identité sociale est un leurre : « *La distinction entre identité sociale, identité culturelle et identité communautaire permet de défricher et de distinguer les éléments subtils qui ont un rapport avec les complexes processus de la construction des identités et les processus d'identification dans un monde qui se débat entre la globalisation et le local.* » (Molina 2002, p. 65). Les questions d'identité et de représentation forment un sujet vaste et intrigant en sociologie qui mériterait qu'on leur consacre un travail de thèse entier. Néanmoins, la recherche en ethnologie peut s'appuyer sur l'identité des individus et la représentation que les individus se font d'eux-mêmes (de leur rôle, leur appartenance, leur communauté), or ce qui distingue fondamentalement ces deux aspects c'est la notion de critères, que Pierre Bourdieu (1980) définit comme « *objectifs* » ou « *subjectifs* » et dont la prise en compte divise le monde de la recherche. Ainsi, il écrit : « *Rien n'est moins innocent que la question, qui divise le monde savant, de savoir s'il faut faire entrer dans le système des critères pertinents non seulement les propriétés dites «objectives» (comme l'ascendance, le territoire, la langue, la religion, l'activité économique, etc.), mais aussi les propriétés dites «subjectives» (comme le sentiment d'appartenance, etc.), c'est-à-dire les représentations que les agents sociaux se font des divisions de la réalité et qui contribuent à la réalité des divisions.* » (Bourdieu 1980, p. 68). De plus, Bourdieu met en exergue que les critères « *objectifs* » proviennent des représentations mentales des agents, soit des actes de perception et d'appréciation. La même logique s'applique pour ce qu'il définit comme les « *représentations objectales* », soit les objets (drapeau, emblème) ou les actes que les agents valorisent et auxquels ils se rattachent émotionnellement (Bourdieu 1980). Dans un ouvrage plus récent, Bourdieu (2002) explique que les représentations que les groupes sociaux se font d'eux-mêmes et des autres contribuent à la construction de leur réalité sociale. Il explique que c'est justement par « *les innombrables actes de construction antagonistes* » que les agents élaborent individuellement ou collectivement la construction de leur réalité sociale (Bourdieu 2002, p. 460)¹⁶.

¹⁶ Pour Bourdieu, l'*habitus* est une notion qui représente un ensemble de dispositions et de préférences acquises par l'expérience et la socialisation de l'agent. Ces dispositions (intériorisées) vont influencer le comportement et les goûts des agents. Plus généralement, il s'agit de l'intériorisation de l'extériorité qui permet ensuite l'extériorisation de l'intériorité. Ces dispositions génèrent donc des pratiques ET des représentations et il nomme ceci des « *structures structurantes* » (Bourdieu 1972).

Dans l'ouvrage *La Construction sociale de la réalité* (Berger et Luckmann 2018), qui s'ancre dans ce que les auteurs appellent la sociologie de la connaissance (Wissenssoziologie)¹⁷, il est expliqué que la connaissance humaine peut s'analyser selon trois seuils de perception : la réalité du quotidien (le *realissimum* de la conscience, c'est-à-dire le ici et maintenant), la société comme une réalité objective et la société comme une réalité subjective, c'est-à-dire intériorisée par les agents. En résumé, il est dit que « *La sociologie de la connaissance envisage la réalité humaine comme une réalité socialement construite* » (Berger et Luckmann 2018, p. 291).

L'éthos paysan

Certains auteurs parlent de *l'éthos paysan* comme étant l'ensemble des valeurs auxquelles les agriculteurs se réfèrent. Ce système de valeur serait « mis à mal » par les pressions politiques et économiques qui changent le statut de l'agriculture et son rôle (Droz et Forney 2007). La société attribue un nouveau rôle à l'agriculture et l'éthos paysan est « bousculé » par ce nouveau statut puisqu'il semble désormais plus difficile de donner un sens à sa pratique. Pierre Bourdieu se consacre à la notion d'éthos dans son ouvrage *Questions de sociologie* en 1984 et décrit l'éthos comme un ensemble de dispositions éthiques *pour* des principes pratiques, c'est-à-dire qu'il distingue l'éthos de l'éthique. Cette dernière se réfère à un cadre conceptuel plus formel et explicite, tandis que « éthos » renvoie à un ensemble de valeurs et de principes pratiques qui peuvent ne pas être systématiquement organisés. L'éthos pourrait être considéré comme une attitude ou une orientation morale générale, tandis que l'éthique implique une réflexion plus approfondie et une analyse consciente des principes et des normes morales : « *J'ai employé le mot d'éthos, après bien d'autres, par opposition à l'éthique, pour désigner un ensemble objectivement systématique de dispositions à dimension éthique, de principes pratiques (l'éthique étant un système intentionnellement cohérent de principes explicites) [...] nous pouvons avoir des principes à l'état pratique, sans avoir une morale systématique, une éthique.* » (Bourdieu 2002, p. 133).

Cet éthos paysan regroupe donc une série de principes qui guident la pratique du métier. Parmi ces principes, le premier est le principe de la production de denrées : « *Dans ce sens, ce*

¹⁷ Le terme allemand *Wissenssoziologie* se trouve à la genèse de ce « nouveau » pan de la sociologie des années 1920, théorisée initialement par le philosophe Max Scheler (Berger et Luckmann 2018).

qui fait un « bon paysan », c'est avant tout le fait d'être un bon producteur » (Droz et Forney 2007, p. 68). Le second principe relevé par les auteurs est celui du « propre en ordre » qui signifie qu'il est très important pour les agriculteurs d'avoir un domaine, des hangars et des terres qui soient propres et bien entretenus. Les bords des champs doivent être bien fauchés et désherbés (Ibid.). D'ailleurs, pour certains, devoir laisser de mauvaises herbes et des zones en biodiversité sur les bords de leurs champs peut représenter un malaise, car cela fait « mal-soigné ». Le troisième principe de l'éthos paysan est la valorisation du labeur pour lui-même (Ibid.). Le fait de ne pas compter ses heures et de ne pas rechigner à la tâche est une valeur essentielle pour faire un bon paysan : « Ainsi un jeune agriculteur racontait sur un ton teinté de fierté que, depuis qu'il avait repris le domaine familial, le seul dimanche matin où il n'avait pas travaillé était celui de son mariage... Cette très forte valorisation du travail pousse l'agriculteur à une activité constante et rend inconfortable le fait de ne « rien faire ». La seule limite à cet activisme est parfois l'épuisement total. » (Droz et Forney 2007, p. 69). Le quatrième principe est celui de l'indépendance. Un agriculteur se définit souvent comme un « chef d'exploitation » et il est fondamental pour lui de pouvoir prendre ses propres décisions et de gérer le domaine comme il l'entend en évitant, dans la mesure du possible, de devoir s'associer, car cela complexifie les décisions (Ibid.). Le cinquième principe mis en lumière par les auteurs est celui de la transmission du domaine. Le fait de gérer un patrimoine et de pouvoir le transmettre à un successeur, de préférence, un fils ou une fille est un principe important et une motivation pour beaucoup d'entre eux (Ibid.).

Les 5 principes de l'éthos paysan selon Droz et Forney (2007)

La production de nourriture	Le « propre en ordre »	La valeur du travail en lui-même	L'indépendance	La transmission
-----------------------------	------------------------	----------------------------------	----------------	-----------------

Dans la littérature anglophone, la théorisation de cet ethos paysan se cache parfois sous le nom de « Good Farmer ». Dans l'ouvrage *The Good Farmer. Culture and Identity in Food and Agriculture* (2020), les auteurs présentent un exposé complet de la notion de « Good Farmer », de ses origines et de ses implications. Le concept du *good farming* n'est pas une théorie en elle-même comme le précisent les auteurs, mais un concept qui permet de mettre en lumière les questions culturelles et identitaires dans le monde agricole, des questions qui

sont restées en marge avant que la sociologie rurale ne s’y intéresse. Le *good farming* signifie littéralement le travail agricole qui est « bon » ou jugé comme tel par les agents, il permet de définir les normes et les valeurs qui impliquent une bonne pratique. Cette dernière varie selon les époques et les contextes: « *The ‘good farmer’ concept is proposed as a general approach open to multiple theorisations in relation to particular aspects of the cultural object and/or behaviour under investigation* » (Burton et al. 2020). La plupart de sa théorisation dans la littérature se trouve donc essentiellement dans les écrits d’anthropologie ou de sociologie rurale et s’appuie, en partie, sur les théories de Bourdieu sur le capital social, culturel et l’*habitus* (Ibid.).

Le paysan est patriote et entrepreneur

L’ethnologue Jérémie Forney (2011), qui parle de « *représentations identitaires* » des agriculteurs et de « *processus d’adaptations identitaires* », explique le lien direct entre les diverses images de l’agriculture produites par le monde politique et les représentations que les agriculteurs se font de leur métier, de leur rôle. Selon Forney, les différentes images de l’agriculture se sont construites durant le 20^{ème} siècle et influencent les représentations identitaires des agriculteurs. Une double idéologie agrarienne est à l’origine de ces images. D’une part, il y a la volonté de faire du paysan un entrepreneur (Forney 2011 ; Droz et Forney 2007 ; Hofmann 2023). De l’autre, il y a l’idéologie agrarienne du « bon paysan » (Forney 2011). La première s’insère dans le processus de modernisation et dans l’idée que le paysan serait toujours « à la traîne », qu’il faut le sortir de son « archaïsme » (Ibid.). Pour l’auteur, le rapport entre les populations rurales et les « élites urbaines » joue un rôle important dans le processus de modernisation de l’agriculture et s’illustre par la « *volonté de modeler le monde paysan à l’image de la production industrielle : organisation du travail, efficacité, productivité, esprit d’entreprise...* » (Forney 2011, p. 4).

La seconde idéologie, celle du « bon paysan », est particulièrement présente en Suisse et se construit à partir d’une idéalisation forte du monde rural qui se fonde à la fois sur des représentations « romantiques » de la ruralité et sur les mythes nationaux « *qui ancrent les valeurs fondatrices du pays dans des figures paysannes* » (Forney 2011, p. 5). Cette figure du « bon paysan », symbole de la patrie et d’un certain « conservatisme moral » est développée par Ernst Laur avant la fondation de l’USP et se cristallise autour de plusieurs valeurs comme

la simplicité, l'application au travail, le sens moral et le conservatisme¹⁸ : « *En mêlant idéalisation et patriotisme, Laur érige les agriculteurs en piliers de la nation, en gardiens des valeurs helvétiques.* » (Forney 2011, p. 6). Le « bon paysan » a le noble rôle de nourricier. Il est patriote, travailleur et respectueux des valeurs familiales et religieuses (Ibid.). Aujourd'hui sa tâche s'étend également à l'entretien du paysage et de l'environnement selon les objectifs fixés par la Confédération. Evidemment, cette idéologie du « bon paysan » est également politique. Selon Forney (2011), elle devient même le garde-fou de la révolution socialiste et des profonds changements sociétaux qui s'entament au 20^{ème} siècle, car il ne faut pas oublier que l'UDC, autrefois appelée le PAB (Parti des paysans, artisans et indépendants) jusqu'en 1971, lutte vivement contre la montée des socialistes et prend sous son aile le monde paysan, aussi par crainte que les agriculteurs ne « passent la fourche à gauche », ce qui leur coûterait de nombreuses voix. L'UDC se définit donc comme agrarienne et puise dans cet imaginaire collectif du « bon paysan » de nombreux arguments et images qui lui servent bien, comme la figure de l'indépendant et du protecteur du patrimoine.

¹⁸ Ernst Laur fut un ingénieur agronome bâlois, premier secrétaire puis président de l'USP. Il représente une figure d'identification importante pour les paysans suisses au début du 20^{ème} siècle (Baumann 2006, Dictionnaire historique de la Suisse).



Figure 6 – « Votez la liste 1 » : Parti des paysans, artisans et bourgeois, 1947.

Source : <https://www.swissinfo.ch/fre/multimedia/un-si%C3%A8cle-d-affiches-politiques--muscl%C3%A9es->

agriculteurs¹⁹. Il s'agit de quatre figures mobilisées par les producteurs au quotidien, c'est-à-dire des idéaux-types auxquels ils s'identifient :

1. La figure du producteur nourricier

Le fait de pouvoir nourrir la population suscite de la fierté. Les biens produits sont indispensables à la vie.

Jérémie Forney décrit avec justesse cette coexistence ambiguë entre deux « êtres » paysans. D'un côté, il y a la demande, les pressions externes qui poussent le paysan vers le productivisme, le progrès, l'entrepreneuriat. De l'autre, il est attendu de lui qu'il garde son conservatisme politique et moral, ses valeurs traditionnelles. L'auteur émet l'hypothèse que l'idéalisation du paysan permet aussi de « compenser » les pressions qui pèsent sur le monde agricole, comme une sorte de bouée... un dernier rempart. Finalement, et c'est peut-être la partie la plus intrigante, l'ethnologue élabore une classification de quatre figures identitaires qu'il observe chez les

¹⁹ Cette classification se trouve à l'origine dans son travail de Doctorat : *Éleveurs laitiers. Peuvent-ils survivre ?* (2010).

2. La figure du successeur succédé

Effectuer un travail qui dépasse sa génération. Travailler sur un domaine transmis en respectant ce qui a été légué tout en visant à l'améliorer pour la génération suivante.

3. La figure du travailleur indépendant

En tant qu'agriculteur, il faut savoir travailler beaucoup et de façon indépendante.

4. La figure du gestionnaire

Le travail agricole est varié, complexe et demande de nombreuses compétences. Il faut être très polyvalent tout en sachant maintenir la structure agricole dans son ensemble.

Jérémy Forney recoupe son étude (sur les producteurs laitiers romands) avec une étude similaire menée à Zurich (Weiss 2000) pour affirmer que ces quatre figures semblent s'étendre sur le plan national et ne sont pas propres aux producteurs romands (Forney 2011).

ii. Entrée en minorité, arrivée des pluralités

La sociologie rurale s'est d'abord intéressée à l'étude du progrès et de la division du travail en agriculture, avant de s'arrêter sur l'évolution des paysanneries dans la globalisation du monde (Hervieu et Purseigle 2009). Selon ces auteurs, qui reprennent les écrits de Mendras et de Bourdieu, la plupart des travaux en sociologie rurale étudiaient cette question de la disparition, de l'effacement des mondes agricoles : « *Toute une génération de chercheurs se penchera sur le basculement culturel qui accompagne l'entrée en urbanité d'un monde à part.* » (Hervieu et Purseigle 2009, p. 180). En 1995, Henri Mendras écrivait : « *Ce qui fait le paysan, c'est la communauté, l'appartenance à un groupe.* » (Ibid.) Pour les auteurs, l'appauvrissement des activités villageoises est la raison qui explique la confusion existante entre « agriculture » et « ruralité », ce qui pousse la sociologie rurale vers la sociologie de la paysannerie (Ibid.). Les auteurs insèrent leur théorie dans la continuité des écrits de Mendras, en lui donnant une autre direction : ne pas chercher à comprendre les conséquences de l'exode et des évolutions démographiques agricoles, mais plutôt comprendre quelles sont les nouvelles formes d'agriculture qui émergent et comment les sociétés paysannes s'organisent-elles. Pour cette raison, les auteurs proposent une série de « nouvelles » questions à poser,

notamment « *Quelles sont les formes d'adaptation ou de résistance à la globalisation ?* » (Hervieu et Purseigle 2009, p. 185). Dans son ouvrage *Terre, paysans et politique* (1969), Henri Mendras propose de s'appuyer sur une « méthode d'analyse sociologique » afin de saisir les mondes agricoles en suggérant quatre critères permettant d'établir « le niveau d'adaptation » des paysans à la modernité :

1. Le degré d'autarcie des unités locales
2. Le mode d'organisation de la production agricole
3. Les modes de communication avec l'extérieur
4. Le rapport du pouvoir local avec le pouvoir extérieur

Toutefois, ce modèle mandrassien ne permet plus, selon les auteurs, de saisir la complexité des évolutions paysannes car il serait trop global et insuffisant pour cerner la pluralité des nouveaux enjeux auxquels fait face l'agriculture. Hervieu et Purseigle (2009) proposent de considérer les « nouveaux bouleversements » comme l'arrivée d'une agriculture plus capitaliste, la présence d'acteurs extra-agricoles, les nouvelles formes de propriété du capital, l'augmentation du salariat et l'individualisation du métier.

« Ce qui doit interpeller le sociologue tient surtout à la diversification des formes d'agriculture qui accompagne cette entrée en minorité. En effet, contrairement à ce que l'on pourrait penser, cette trajectoire des mondes agricoles n'est pas lissée par le processus de globalisation. Ce serait même le contraire puisque ce processus nourrirait voire accentuerait la pluralité des mondes agricoles. » (Hervieu et Purseigle 2009, p.179).

En Suisse, la situation avec les politiques indigènes et le marché national et international diffère de la France et des autres pays européens, mais les critères proposés par Mendras permettraient aussi, dans une certaine mesure, de rendre compte de l'adaptation des familles paysannes helvétiques aux enjeux de la modernisation. Je pense notamment à la question de l'individualisation du métier, à la concurrence entre exploitants ou au degré d'autarcie de la ferme même si, en Suisse, le taux d'exploitations agricoles de plaines ou de montagnes n'a pas évolué depuis 1985²⁰. Penchons-nous sur les deux autres éléments : l'ambiance

²⁰ En 2022, 59% des exploitations agricoles sont situées en plaines et 41% sont situées en montagnes (OFS 2023).

compétitive entre producteurs et la solitude qu'ils peuvent ressentir en travaillant sur le domaine. Le premier peut contribuer au second. La concurrence entre exploitants agricoles se rajoute parfois à la concurrence avec les produits importés à des prix imbattables. Cet élément peut peser sur les épaules des agriculteurs et influencer la pratique de leur métier.

iii. Le principe du lévrier

L'association et l'entraide entre paysans se pratiquent de plus en plus dans la jeune génération, notamment en ce qui concerne les machines agricoles, ce qui n'a pas toujours été le cas, car les agriculteurs sont parfois réticents à l'idée de s'associer avec un voisin (Droz et Forney 2007). Sauf en ce qui concerne l'acquisition de nouvelles machines où la collaboration est vitale (Fleury 2009). Le coût des machines représente leur deuxième source de dépenses, ce qui les pousse à s'entraider, surtout si le degré d'utilisation d'une machine est suffisamment faible pour qu'elle soit prêtée (Ibid.). Néanmoins, cette entraide est limitée par un contexte compétitif et une concurrence élevée avec les voisins pour les terres. L'accès aux terrains est chose compliquée, que cela soit pour les jeunes agriculteurs fraîchement formés ou les néoruraux en quête d'une vie meilleure²¹. Le seul moment pour reprendre des terres est lorsque son voisin met la clé sous la porte et qu'il démantèle l'exploitation. Droz *et al.* (2014) mettent en lumière ce malaise qui pèse sur les épaules des paysans suisses et qui représente une « *forte pression psychologique* », à la fois pour les agriculteurs qui risquent de perdre leur domaine et pour ceux qui cherchent à récupérer des terres : « *En agriculture, on n'est pas soutenu. Entre nous, on se tire dans les pattes ! (...) Il y en a une qui vient de se faire liquider, ben les autres, ils attendaient que ça, pour pouvoir repiquer des terrains* » (Albert, propos récoltés par Droz *et al.* 2014, p. 116). Pour Gérard, « *C'est la guerre de la terre, sûrement plusieurs collègues qui attendent que je coule pour pouvoir reprendre la surface (...) On s'en sortira si on tue le voisin.* » (Ibid.). Malgré des mesures protectrices, la libération des marchés agricoles oblige les agriculteurs, aussi en Suisse, à rester concurrentiels. Dès lors, ils sont poussés à accroître la taille de leur cheptel, à augmenter leur surface cultivable et à investir dans de meilleures machines... plus lourdes, plus chères, plus efficaces (Droz *et al.* 2014).

²¹ Selon une étude menée par l'Université de Lausanne et Uniterre, un quart des diplômés ne trouveraient pas de fermes où travailler après l'obtention de leur CFC (RTS Info, le 4 novembre 2022) : <https://www.rts.ch/info/suisse/13497618-en-suisse-difficile-dacheter-une-exploitation-agricole-quand-on-ne-nait-pas-paysan.html> (consulté le 3.07.2023).

Selon les auteurs, les gains en performance et en productivité sont une course contre la montre et contre la baisse des prix « *Cette obligation de performance est une course sans fin* ». (Droz *et al.* 2014, p. 112). C'est le principe du lévrier. Le nombre d'exploitations agricoles diminue, mais leur taille augmente. Selon Hofmann (2023), la paysannerie suisse subit « un darwinisme violent », une « loi de la jungle rurale », puisque les terrains agricoles ne sont pas extensibles, ce sont les plus compétitifs qui survivent (Hofmann 2023, p. 119). Pour souligner son propos, l'auteur nous livre quelques chiffres²²:

- En 1950, les agriculteurs représentaient 20% de la population contre 3% en 2023.
- Depuis dix ans, 1'500 fermes disparaissent chaque année.
- Ce sont approximativement 4 fermes qui font faillite chaque jour en Suisse.

Selon d'autres sources, le nombre de fermes à disparaître quotidiennement serait légèrement inférieur (2 à 3 par jour). Il y a probablement des variations selon les périodes, les événements externes qu'ils soient naturels ou humains/politiques (ravageurs, sécheresse, humidité, nouvelles réglementations nécessitant un gros investissement, hausse des coûts de production, pandémie) et les événements internes (blessure, accident, âge, absence d'héritier, manque de liquidités). Qu'il s'agisse de 3 ou 4 fermes par jour, le drame ne peut pas être nié. Ce qui engendre une grande question, la première que je me suis posée avant de commencer ce travail : Y aura-t-il encore des agriculteurs d'ici vingt ou trente ans ? C'est une prospective délicate et douloureuse pour les personnes concernées. Blaise Hofmann pose même une autre question encore : « *Verra-t-on bientôt des firmes fusionner des dizaines de domaines et engager des agri-managers ?* » (Hofmann 2023, p.119).

iv. La solitude

Un deuxième élément qui mérite d'être discuté dans l'optique de mieux comprendre la trajectoire de l'agriculture est l'esseulement des paysans. Cette question de la solitude paysanne est un phénomène soulevé dans plusieurs ouvrages. Leur isolement, parfois géographique, parfois social, est un résultat des départs. Des départs à la ville, un départ vers d'autres métiers, des divorces, mais il résulte aussi du célibat, des nouveaux modes de vie, des

²² *Faire paysan*, Blaise Hofmann, 2023, pp.118-119.

changements structurels dans l'organisation du travail agricole (les employés remplacés par une machine, le camion du lait qui vient désormais à la ferme) et des pressions liées à la production, puisque le stress et les responsabilités sont des facteurs qui peuvent accentuer le sentiment de solitude chez une personne. Ici, deux écrits de Pierre Bourdieu nous permettent de mettre en lumière la problématique de la solitude : *Célibat et condition paysanne* (1962) et *Le Bal des célibataires* (2002), un ouvrage qui recueille trois de ses travaux plus anciens.

L'importance du mariage

Même si les normes ont changé, le mariage a toujours eu pour mission de maintenir le lignage sans compromettre le patrimoine (Bourdieu 2002). Le nom de famille équivalait au statut et donne un indice sur la situation de l'individu dans la hiérarchie sociale selon les titres, les propriétés, l'éducation, etc. (Ibid.). Ceci explique pourquoi les mariages étaient réalisés de la même manière que n'importe quelle autre transaction importante selon des règles bien précises (dot, actes de respect). Dans le Gros-de-Vaud, la question est parfois encore posée : « *T'es de qui ?* » ou « *T'es la fille de qui ?* » qui avait (ou a encore) la fonction de connaître le statut familial ou pour savoir de quelle colline vient la personne et si la famille possède beaucoup de terres. De plus, si une fille naissait dans la maison, cela ne rajoutait que des soucis puisqu'il fallait la doter et qu'elle n'était d'aucune aide dans les champs. Il fallait donc la marier à tout prix (Ibid.).

Les mariages répondent donc à des impératifs de maintien du patrimoine et de répartition équitable des biens entre les cadets de la fratrie (lorsque c'est l'aîné qui fut marié en premier). Le célibat était alors « normal » pour les cadets et contribuait au bon fonctionnement de l'ordre social (Ibid.). Ce qui change dans la « *nouvelle société* », c'est que le célibat n'est plus le résultat d'un ordre social établi et des différentes classes sociales, mais de « *la distribution dans l'espace géographique* » (Bourdieu 2002, p. 105)²³. Un jeune garçon (citadin) né dans un bourg a beaucoup plus de chance d'être marié qu'un jeune garçon du hameau (Ibid.). Une société d'abord repliée sur elle-même s'ouvre au monde extérieur et « laisse partir » ses cadets vers la ville. De surcroît, ce sont surtout les femmes qui représentent la majorité des départs : « (...) *l'exode est essentiellement le fait des femmes, qui, on l'a vu, sont beaucoup mieux armées qu'autrefois pour affronter la vie urbaine et qui aspirent toujours davantage à*

²³ Le tableau en p. 107 met en lumière le lien entre la classe sociale (que Bourdieu répertorie selon la propriété et le rang) et la chance de se marier (Bourdieu 2002).

fuir les servitudes de la vie paysanne » (Bourdieu 2002, p. 203). Ce phénomène rend plus difficiles les mariages et, bien sûr, fait augmenter le nombre de célibataires dans les campagnes.

Bourdieu met en lumière des faits, à la fois tragiques et intéressants : puisque ce sont les femmes qui sont davantage mobiles entre la ville et la campagne, les hommes se « retrouvent » à devoir chercher des épouses dans un rayon plus large alors qu'ils avaient auparavant 90% de chances de trouver une partenaire dans un rayon de 15 kilomètres autour de chez eux. Ils ne se rendraient pas d'instinct à des bals organisés en ville, tandis que le contraire est probable et les jeunes hommes venus de la ville auraient, selon l'auteur, une allure qui leur donne un sacré avantage sur le paysan du coin (Bourdieu 2002). Dans le Canton de Vaud, les fêtes de jeunesse, les abbayes et les autres festivités de ce type ont toujours été un excellent moyen pour trouver un partenaire, souvent issu d'une jeunesse voisine ou d'un milieu social suffisamment proche. Les valeurs de la Fédé (Fédération Vaudoise des Jeunesses Campagnardes), dont je fus fièrement membre, s'articulent autour de la camaraderie, de la formation, du sport et du maintien des sociétés rurales : *« La Fédération a pour objet de coordonner les jeunes forces campagnardes en unissant les Sociétés de Jeunesse vaudoises (...). Elle s'intéresse à toutes les questions patriotiques, économiques, sociales ou sportives, tendant au progrès de la cause agricole, viticole et montagnarde, ainsi qu'au développement matériel, intellectuel, moral et physique de ses membres en particulier et de la communauté en général »*²⁴. Ces rencontres permettent de réunir les jeunes vaudois et vaudoises afin de célébrer, se former, maintenir des traditions, mais également (certains diront « mais surtout ») pour rencontrer l'âme sœur.

En 1974, Jégouzo et Brangeon décrivent une corrélation entre la pauvreté et le célibat paysan : *« Dans l'ensemble de la société, le célibat atteint davantage les catégories défavorisées. Donc, si l'on constate que les chances de mariage diminuent en milieu agricole, cela signifie que de nouvelles couches de travailleurs de la terre sont passées dans les groupes défavorisés. Les chances au mariage sont amoindries par rapport à autrefois, et sont devenues très inférieures à celles des couches inférieures de la classe ouvrière »* (Jégouzo et Brangeon 1974, p. 13).

²⁴ Site internet de la FVJC : <https://www.fvic.ch/fvic/presentation/> (consulté le 3.07.2023).

Pauvreté et isolement

Même si ces notions sont bien distinctes, il me semble important de les lier. La situation financière des agriculteurs est un sujet qu'il est délicat de discuter, car il faudrait définir certaines choses. Que veut dire riche ? Que veut dire pauvre ? Toutefois, ce sont les chiffres et les revenus qu'il faut regarder pour espérer rester le plus objectif possible. En Suisse, le seuil de pauvreté se délimite autour d'un revenu égal ou inférieur à 2'200 francs. Selon l'USP, la moitié des exploitations risquent la faillite et un quart des agriculteurs vivent en dessous du seuil de pauvreté²⁵. L'agriculture suisse détiendrait donc une bonne partie des « working poors » et, selon l'ancien directeur de l'USP, un quart des familles paysannes ne peut plus subvenir à ses besoins élémentaires (Ibid.). Cette situation économique difficile pousse 44,5 % des agriculteurs à se tourner vers d'autres activités lucratives sur ou en-dehors de l'exploitation, ce qui impacte grandement la charge de travail (Droz *et al.* 2014). En moyenne, les chefs d'exploitations suisses travaillent 67 heures par semaine en 2012 (Ibid.).

L'arrivée de la télévision, des magazines, des réseaux sociaux et de tous les médias permettant la circulation d'images et d'informations à travers le monde, a également permis la comparaison. La comparaison entre ce que nous possédons, ce que possèdent les autres et ce que nous pourrions posséder est possible et le constat peut s'avérer violent. Selon la théorie de la privation relative (PR), le sentiment d'isolement peut résulter de la comparaison sociale et de la manière de percevoir sa propre situation par rapport à celle des autres (Verlhiac 2006). Les personnes vivant dans la pauvreté peuvent se sentir encore plus isolées lorsqu'elles se comparent à des individus plus aisés et qu'elles constatent un écart significatif entre leur propre situation et celle des autres. Pour en revenir au lien entre la pauvreté et l'isolement, notons qu'une situation fragilisante, exacerbée par la comparaison, peut entraîner des sentiments de dévalorisation, de stigmatisation et une détérioration de l'estime de soi, contribuant ainsi à un isolement social accru.

²⁵ « Les paysans se disent toujours plus pauvres », *Swiss Info*, le 4 janvier 2007 : <https://www.swissinfo.ch/fre/les-paysans-se-disent-toujours-plus-pauvres/5653472> (consulté le 4.07.2023).

1.2.2 Repenser l'agriculture à l'aube de l'urgence climatique

« L'explosion des inégalités est au cœur de la crise actuelle : à la fois l'une de ses causes et l'un de ses enjeux, car un modèle de développement fondé sur de telles inégalités n'est pas soutenable » - Robert Castel.

i. L'agriculture suisse : « moins pire qu'ailleurs » ?

« L'agriculture, qui est le fondement de la vie humaine, est la source de tous les vrais biens » - Fénelon

Bien qu'il soit indéniable que l'agriculture exerce une influence considérable sur le climat, il convient de reconnaître que l'inverse est également vrai. L'écologisation des pratiques agricoles s'est mise en place, en Suisse, depuis plus de deux décennies maintenant, mais ces dernières années ont vu apparaître un intérêt croissant envers les questions agricoles et la durabilité. A cela s'ajoutent les effets connus des pesticides sur le risque de cancer et le système endocrinien qui poussent les citoyens à « demander des comptes ». Le climat (par climat j'entends uniquement la hausse générale de température) se réchauffe et les conséquences de ce réchauffement commencent à se voir « à l'œil nu ». La presse helvétique s'y intéresse d'ailleurs davantage depuis quelques années et place sous les projecteurs les catastrophes climatiques dans le monde entier (mégafeux, ouragans, sécheresse, inondations, vagues de chaleur mortelles). J'ai été récemment frappée par le nombre d'articles qui font le lien entre des événements naturels et le réchauffement climatique. D'après l'INSEE, les questions environnementales occupent la cinquième place des préoccupations des habitants de l'Hexagone derrière le terrorisme, la pauvreté, le chômage et la santé²⁶. En Suisse, les préoccupations sont autres (il faudrait comparer un échantillon comparable, c'est-à-dire datant de la même année, avec le même nombre de personnes interrogées par communauté/appartenance sociale, le même niveau de vie, d'éducation, etc.). Mais ce « Baromètre des préoccupations » établi par le Crédit Suisse pour l'année 2022 donne un aperçu général de la situation²⁷. En tête des préoccupations se trouve la question climatique...

²⁶ INSEE, « Préoccupations des Français selon le sexe » : <https://www.insee.fr/fr/statistiques/2383052> (consulté le 9.07.2023)

²⁷ Crédit Suisse, « Baromètre des préoccupations 2022 » : <https://www.insee.fr/fr/statistiques/2383052> (consulté le 9.07.2023).

suivie de l'AVS, des questions énergétiques puis les rapports avec l'UE. L'inflation et la hausse des primes d'assurance maladie se placent juste après. Encore une fois, je pense que les tranches de population sélectionnées influencent grandement cette classification, mais la comparaison avec les années précédentes permet de montrer que les préoccupations environnementales montent dans les rangs²⁸.

En Suisse, la question climatique se mêle aux réflexions sur l'usage des pesticides, la consommation de viande, d'avocats ou d'autres produits insoutenables, la part de denrées importées et celles qui sont produites localement. Mais les sujets « invisibles » et moins médiatisés sont tout aussi inquiétants, comme la santé des sols et des eaux. L'interconnexion complexe et intrinsèque entre l'effondrement de la biodiversité, l'artificialisation des sols, les dégradations biologiques et chimiques des sols agricoles, la hausse des températures générale, la disponibilité de l'eau, les sécheresses et autres phénomènes en cascade doit être reconnue. Ces facteurs, bien qu'ils se manifestent de façon distincte, contribuent à un équilibre général fragile, dont le dérèglement entraîne des conséquences dévastatrices. L'effondrement de la biodiversité menace la stabilité des écosystèmes en réduisant leur résilience naturelle et leur capacité d'adaptation face aux changements. L'artificialisation des sols entraîne une perte des habitats naturels et limite les « services écosystémiques » vitaux tels que la filtration de l'eau et la régulation du climat, etc. L'agriculture a donc son rôle à jouer.

En Suisse, l'agriculture biologique permet de maintenir les écosystèmes et la biodiversité dans un meilleur équilibre avec 30% d'espèces et 50% d'individus en plus que dans l'agriculture conventionnelle (FiBL 2023)²⁹. Malgré cela, l'état général de la biodiversité en Suisse n'est pas satisfaisant. D'après le dernier rapport de l'OFEV (2023), la situation est critique en Suisse pour plus de la moitié de toutes les espèces³⁰. Les milieux aquatiques sont fortement touchés à cause de l'aménagement des eaux, de l'utilisation de la force hydraulique, des drainages ainsi qu'en raison des apports de substances issues de l'agriculture et des zones urbaines : « *Dans 30 % des cours d'eau suisses environ, la qualité de l'eau est jugée « insuffisante » sur la base de la faible diversité d'espèces. Ce chiffre approche même 40 % sur le Plateau* » (OFEV 2023).

²⁸ Etude « Comment les médias traitent-ils du changement climatique ? », 2020 : <https://reportersdespoirs.org/climat/> (consulté le 9.07.2023).

²⁹ FiBL, « Agriculture et biodiversité », 2023 : <https://www.fibl.org/fr/boutique/1547-biodiversite> (consulté le 9.07.2023).

³⁰ OFEV, « Biodiversité en Suisse. Etat et évolution », 2023 : <https://www.bafu.admin.ch/bafu/fr/home/themes/biodiversite/publications/publications-biodiversite/biodiversite-en-Suisse-etat-et-evolution.html> (consulté le 10.07.2023).

Et surtout, ce rapport indique que les mesures qui ont été prises, comme la mise en place de couloirs fauniques et de surfaces de promotion de la biodiversité (SPB), qui représentent un cinquième des terres agricoles, ne compensent pas les pertes de biodiversité en zone agricole. Les micropolluants présents dans l'eau (médicaments, cosmétiques, mais aussi produits phytosanitaires, phosphore, nitrate, etc.), en particulier dans les cours d'eau, représentent un danger considérable pour ces écosystèmes et le traitement des eaux par les STEPS ne permet pas une élimination suffisante de ces polluants, en particulier sur le Plateau³¹. Pourtant, des cours d'eau sains sont essentiels pour le maintien des équilibres écosystémiques, car, si les micro-organismes meurent, les insectes et les oiseaux suivront rapidement. Sur le Plateau suisse, la présence de l'agriculture génère une forte pression sur les milieux aquatiques : « *Les petits et moyens cours d'eau comptent parmi les eaux suisses les plus fortement polluées par les pesticides utilisés dans l'agriculture. En 2020, 21 des 24 stations du programme NAWA dans les petits et moyens cours d'eau ont enregistré des dépassements des valeurs limites écotoxicologiques fixées pour les pesticides* » (OFEV 2023). Malheureusement, les menaces ne s'arrêtent pas aux milieux aquatiques, mais s'étendent à l'ensemble des écosystèmes suisses.

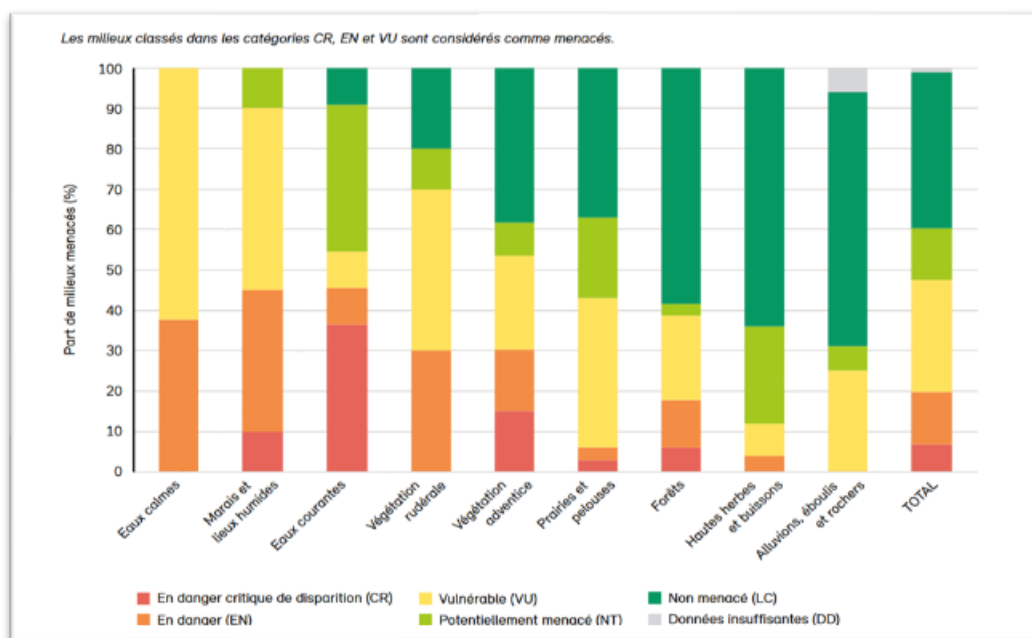


Figure 7 - Part des catégories de menace de la liste rouge pour tous les milieux et par écosystème

Source : OFEV, « Biodiversité en Suisse. Etat et évolution », 2023

³¹ OFEV, « Biodiversité en Suisse. Etat et évolution », 2023 : <https://www.bafu.admin.ch/bafu/fr/home/themes/biodiversite/publications/publications-biodiversite/biodiversite-en-Suisse-etat-et-evolution.html> (consulté le 10.07.2023).

Sur terre, la santé des sols est tout aussi cruciale pour la résilience des systèmes. L'agriculture « intensive » détruit la fertilité des sols et génère une forte érosion. Depuis 1950, le taux de matière organique des sols a été réduit de moitié (Bourguignon et Bourguignon 2017). Les engrais (comme l'azote) accélèrent la minéralisation de la matière organique par les bactéries, un travail habituellement fourni par les champignons en milieu naturel. A cela s'ajoutent les labours et l'irrigation³². En été, irriguer sur un sol chaud augmente davantage la minéralisation (10 degrés de plus accélèrent la vitesse de minéralisation par 3). D'après les auteurs, ces trois raisons ont vivement contribué à l'extinction des populations de vers de terre en cinquante ans puisque l'on est passé de 2 tonnes de vers de terre par hectare à environ 100 kilos de vers de terre par hectare (Bourguignon et Bourguignon 2017). Ces petits êtres sont pourtant vitaux pour la santé des sols puisqu'ils les aèrent et font remonter les éléments comme la potasse, le magnésium et le calcium. Cette perte de bases génère une acidification générale des sols qui finissent par perdre leurs éléments nutritifs. A ces érosions biologiques et chimiques s'ajoutent les érosions physiques (pluie, vent). La santé des Hommes dépend beaucoup des sols, pourtant les sols ne font pas encore l'objet d'une législation globale et cohérente et il n'existe pas de directive-cadre européenne de protection des sols.

« *Curieuse civilisation obsédée de sécurité et d'espérance de vie, et qui ne protège même pas sa terre nourricière* » (Bourguignon et Bourguignon 2017, p. 23). Le schéma ci-dessous montre « la dette d'extinction ».

³² Dans leur *Manifeste pour une agriculture durable* (2017), les auteurs expliquent avec soin les détails des processus de minéralisation des sols par l'irrigation, le labour et les engrais.

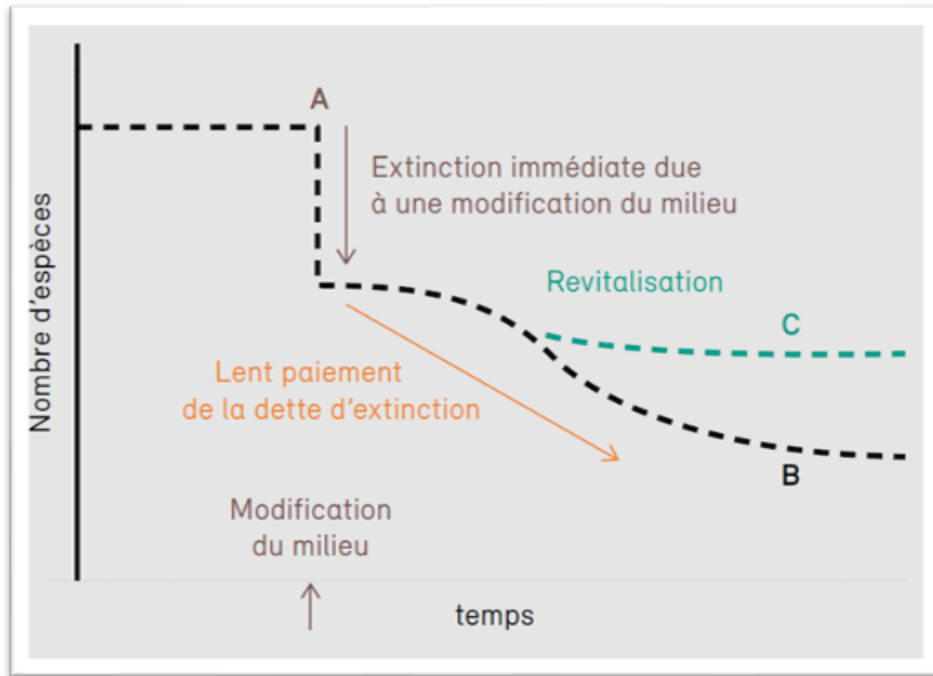


Figure 8 - La dette d'extinction selon Holderegger (2018)

- A – La modification d'un milieu génère la disparition immédiate de certaines espèces, notamment des espèces sensibles aux perturbations comme le grand tétras.
- B – Les espèces pour qui le milieu n'est pas une base d'existence disparaissent peu à peu.
- C – Il est possible de freiner le déclin en revitalisant la zone et en améliorant les réseaux.

S'il y a moins de produits utilisés en agriculture biologique, cela ne veut pas toujours dire que le système soit forcément résilient. La production peut être « bio » mais intensive, trop invasive pour la bonne santé des sols. Tout comme la production de viande qui, même en étant bio, peut avoir un impact environnemental catastrophique qu'il s'agisse des émissions de gaz à effet de serre ou des besoins hydriques. Je n'aborderai pas les questions philosophiques et éthiques de l'élevage animal dans ce travail même si derrière tous ces enjeux et ces réflexions sur les modes de production agricole se cachent les différentes facettes d'une même pièce, la justice.

ii. Bref état des lieux pour les curieux

Voici un rapide aperçu de l'état actuel de la situation environnementale en Suisse et dans le monde. Cette année, nous avons pu fêter le 1^{er} août ainsi que le dernier jour de l'année où nous consommons les ressources que peut offrir la Terre. En 2023, le jour du dépassement, le *Earth Overshoot Day*, tombe le 2 août³³. Dès lors, nous puisons dans les ressources que nous n'avons pas réellement, nous nous retrouvons avec une dette écologique vertigineuse.

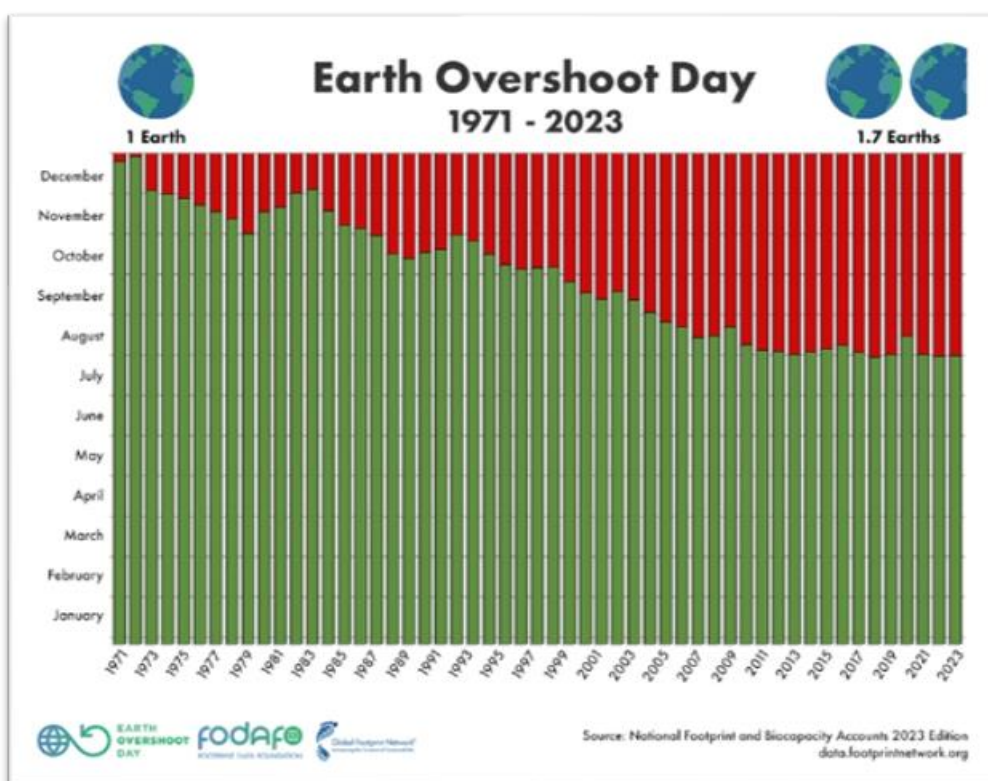


Figure 9 - Earth Overshoot Day 1971-2023

Faute d'un schéma plus explicite, voici un tableau non exhaustif de la situation dans laquelle se trouve le monde. D'après le dernier rapport du WWF (Living Planet Report 2022), l'humanité est confrontée à une double urgence, les deux faces d'une même pièce : le changement climatique et l'effondrement de la biodiversité³⁴.

³³ *Earth Overshoot Day*, site internet: <https://www.overshootday.org/about/> (consulté le 10.07.2023).

³⁴ WWF, « Living Planet Report 2022 » : <https://livingplanet.panda.org/> (consulté le 10.07.2023).

Petit récapitulatif ³⁵:

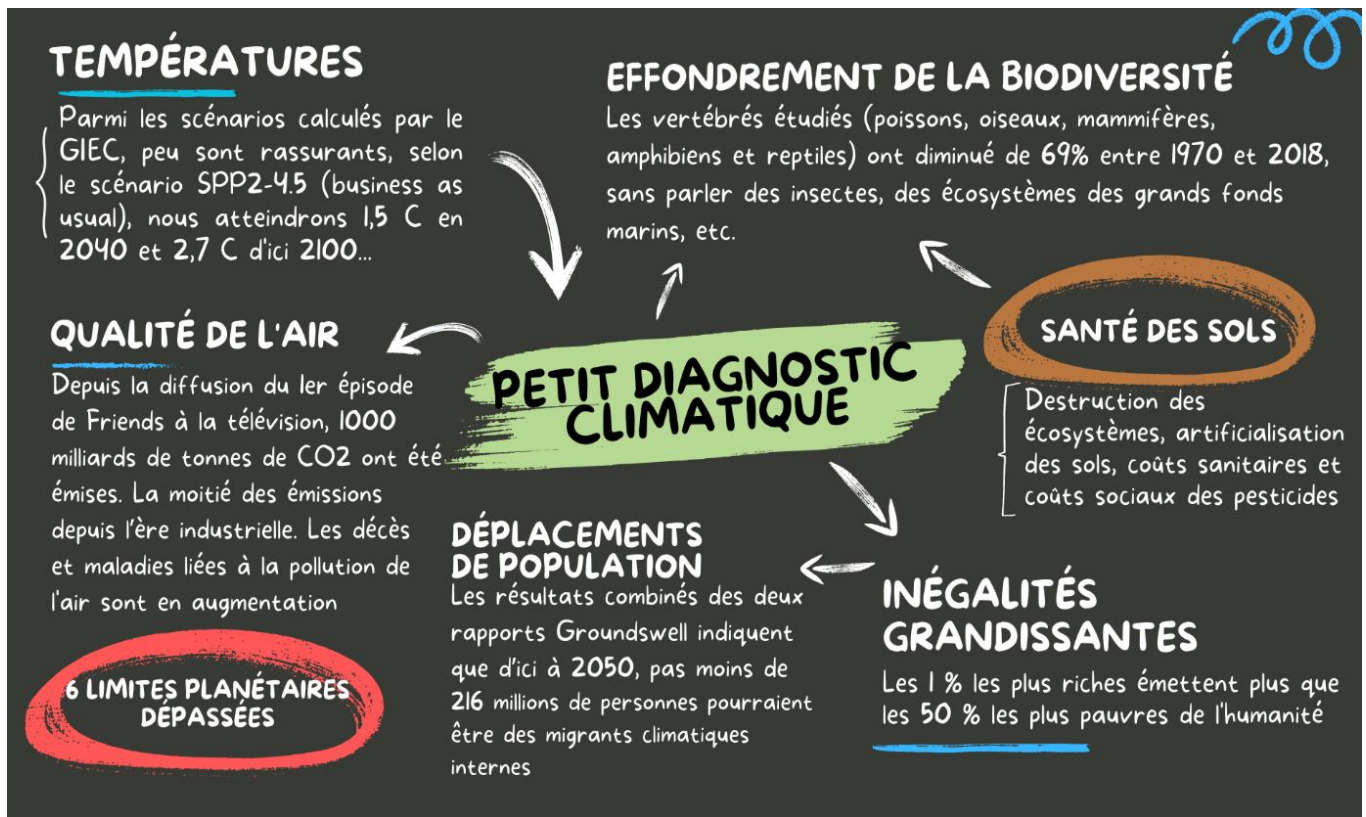


Figure 10 - Petit résumé climatique

1.2.3 Quelques notions mobilisées

i. La notion de durabilité

Lorsque la question de la durabilité est abordée, une confusion quant au sens exact de cette notion peut apparaître, d'une part, parce que ce concept a évolué et d'autre part, parce que l'essence de ce qui est durable n'est pas la même pour tous. Aussi, le maintien d'un certain flou autour de la notion arrange beaucoup de monde, notamment les partisans de l'économie verte, de la croissance durable ou toutes autres inepties qui aiment laisser à penser qu'il est possible de puiser dans les ressources tout en sauvant la planète, une posture bien utopique.

³⁵ Sources pour la réalisation du tableau : résumé du 6^{ème} rapport du GIEC, « Living Planet Report 2022 », « The nine planetary boundaries » : Stockholm Resilience Center, le « World Air Quality Report 2022 », le rapport de l'AEE « Qualité de l'air en Europe 2022 », la conférence « Le coût social des pesticides » (Baret et Borniotto le 21 mars 2023) et le rapport « Groundswell », 2021, sur les migrations climatiques.

Le **développement durable** est une notion initialement définie en 1987 dans le rapport Brundtland « Notre avenir à tous » et qui postule que le développement durable est un « (...) *développement qui répond aux besoins du présent sans compromettre la possibilité, pour les générations à venir, de pouvoir répondre à leurs propres besoins* »³⁶. Bon, eh bien alors ? Cette définition aurait gagné à davantage de précisions et c'est d'ailleurs son aspect « fourre-tout » qui garantira son succès quelque temps. Il est clair aujourd'hui que cette notion s'insère dans une vision de la durabilité faible.

La **durabilité faible**, distinguée de la durabilité forte à partir des années 1990 par certains économistes écologiques, correspond à une vision « classique » de l'économie des ressources et de l'environnement qui ne remet pas en cause le modèle croissantiste fondé sur l'utilisation des ressources et la notion de « capital naturel », selon laquelle « *Il serait possible de définir et de mesurer des unités homogènes et fongibles « de nature », et de considérer la nature comme un capital, ce qui même dans un sens relativement métaphorique est loin d'être neutre en termes de représentations. Un bon nombre des critiques adressées dans les débats actuels à la durabilité faible sont en fait des critiques de la notion de capital naturel.* » (Boisvert, propos recueillis par Carnoye et Petitimberty 2019). Cette vision suppose que les ressources sont substituables et donc « infinies », et le développement durable s'inscrit dans cette vision « faible » de la durabilité³⁷.

La **durabilité forte** est une vision qui tend à intégrer complètement les impératifs de protection de l'environnement dans l'économie et qui admet que les ressources ne sont pas toutes substituables, soulignant « (...) *le caractère irremplaçable de certains éléments ou aspects de l'environnement naturel, d'où l'hypothèse de l'existence d'un seuil de « capital naturel critique », en dessous duquel on ne pourrait pas descendre. La durabilité forte n'implique donc pas l'absence totale de substitution entre les différentes formes de capital, mais la reconnaissance de limites à la substituabilité* » (Ibid.). Peu de modèles économiques offrent une réponse satisfaisante pour lutter contre l'épuisement des ressources et s'inscrivent véritablement dans la durabilité forte, mais il en existe. L'économie permacirculaire, a

³⁶ Rapport Brundtland 1987, site de la Confédération : <https://www.are.admin.ch/are/fr/home/media-et-publications/publications/developpement-durable/brundtland-report.html> (consulté le 29.07.2023).

³⁷ Comme l'a souvent répété le Professeur Arnsperger, « Une économie infinie sur une planète aux ressources finies n'est pas possible », probablement le premier postulat que nous avons tous appris en suivant ce cursus.

contrario de l'économie circulaire, qui souffre de la même plasticité sémantique que la notion de développement durable, correspond au meilleur niveau de circularité possible (Bourg 2018). Selon l'économie permacirculaire, il existe trois niveaux de circularité qui correspondent à des niveaux de durabilité (-1 : une économie circulaire « faible », 0 : une économie circulaire qui inclut les « 5R » et +1 : une économie permacirculaire telle que la définissent Bourg et Arnsperger dans leur ouvrage *Pour une société permacirculaire*, c'est-à-dire qu'elle intègre les limites planétaires, un taux de croissance des flux planétaires annuels ne dépassant pas 1% et un retour à une empreinte de < 1 planète par habitant)³⁸. En somme, l'économie permacirculaire est une économie régénérative comme son nom l'indique, « perma » signifiant permanent.

ii. Surface et nombre de domaines

Afin de mieux visualiser le paysage dans lequel évoluent les quatre enquêtés, il est utile de se rendre compte des différentes surfaces de domaines existantes en Suisse et dans le canton de Vaud. Ainsi, je les ai répertoriées selon trois tailles (grandes, moyennes et petites). En Suisse, il y avait 48'344 exploitations agricoles en 2022 (dont 71% sont des exploitations à titre principal) et 3'571 dans le canton de Vaud.

Le tableau ci-dessous indique les chiffres pour les exploitations à titre principal en 2022³⁹.

	Suisse	(dont Bio / Demeter)	Vaud	(dont Bio / Demeter)
Nombre de fermes	48'344	7'819	3'571	374 (2020)
Surface moyenne par ferme	27 ha	24 ha	38 ha	32 ha

³⁸ *Ecologie intégrale. Pour une société permacirculaire* (2017), C. Arnsperger et D. Bourg, PUF, 196p.

³⁹ OFS (2023). Exploitations agricoles, emplois et surface utile par canton. <https://www.bfs.admin.ch/bfs/fr/home/statistiques/agriculture-sylviculture.assetdetail.24945769.html> (consulté le 29.07.2023).

Dans le canton de Vaud, la part de SAU dédiée à l'agriculture biologique est en croissance...

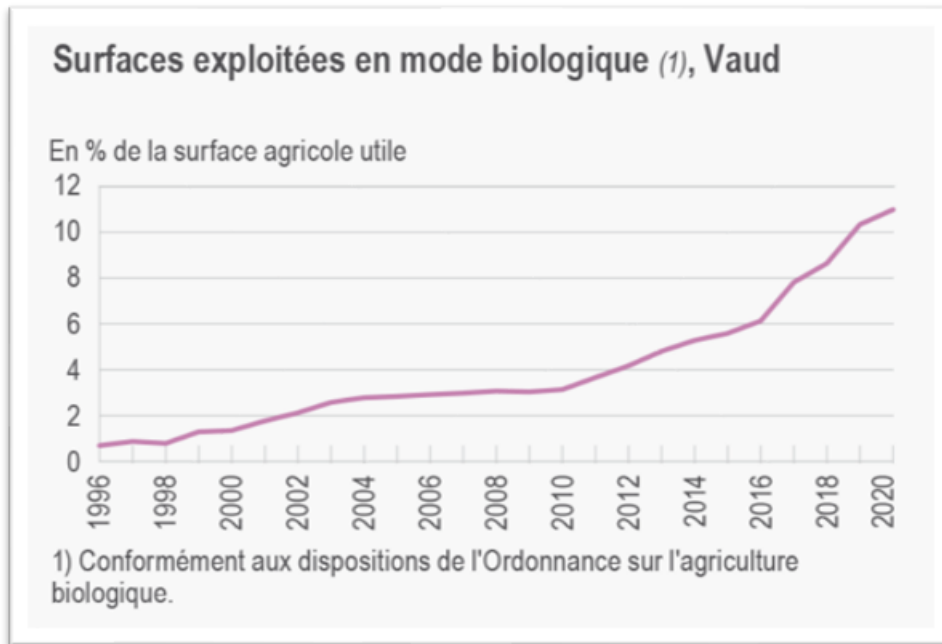


Figure 11 - Part de l'agriculture biologique (VD)

Source : Etat de Vaud - Statistiques / OFS 2023

...tandis que le nombre de fermes dans le canton de Vaud diminue :

2016	2017	2018	2019	2020	2021	2022
3'618	3'628	3'680	3'617	3'580	3'602	3'571

Depuis 2003, la surface moyenne par exploitation est passée de 23 ha à 30 ha dans le canton. Ces statistiques permettent d'observer que les domaines agricoles vaudois se situent dans la moyenne haute des SAU du pays.


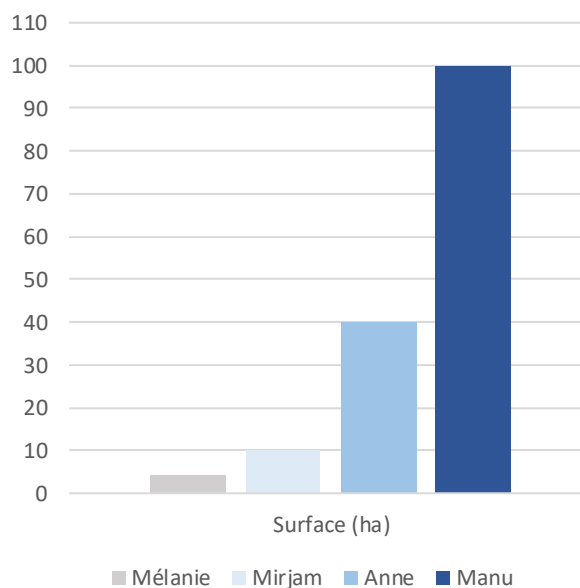
 Statistique Vaud Département des finances et des relations extérieures									
Exploitations agricoles classées selon la surface agricole utile (en hectares), Vaud, 1980-2021									
Année	0 à <1 ha	1 à <3 ha	3 à <5 ha	5 à <10 ha	10 à <20 ha	20 à <30 ha	30 ha et +	Total	
2013	104	265	202	289	605	775	1 601	3 841	
2014	105	259	187	293	538	759	1 615	3 756	
2015	101	214	165	285	522	726	1 624	3 637	
2016	111	228	171	288	493	709	1 618	3 618	
2017	120	264	185	291	491	662	1 615	3 628	
2018	158	327	196	285	482	609	1 623	3 680	
2019	159	320	195	286	448	588	1 621	3 617	
2020	155	334	197	276	443	558	1 617	3 580	
2021	202	366	197	274	415	540	1 608	3 602	

Figure 12 - Nombre d'exploitations par surface (VD)

Source : Etat de Vaud – Statistiques / OFS 2023

Afin de faciliter les échanges lors des entretiens, j'ai simplifié et répertorié les SAU de la façon suivante :

< 10 hectares	Très petit
10-30 hectares	Petit
30-50 hectares	Moyen
50-100	Grand
> 100 hectares	Immense



1.3 Etat de la littérature

L'agriculture suisse est un domaine qui a suscité l'intérêt de nombreux auteurs, se traduisant par un corpus conséquent d'ouvrages. Cependant, il est possible de constater que la majorité de ces publications sont des rapports agricoles, des documentaires photographiques de la vie paysanne ou des ouvrages historiques et, finalement, très peu se sont intéressés aux questions sociologiques ou ethnologiques. Jérémie Forney, professeur à l'Institut d'ethnologie de l'Université de Neuchâtel, y consacre d'ailleurs un article « *Social Sciences and Farmers in Switzerland : the Story of a Strange Absence* » (Forney 2013). Si l'agriculture française a fait l'objet de nombreuses études en sociologie depuis la moitié du 20^{ème} siècle, ce n'est pas le cas de la Suisse : « *On en veut pour preuve de constater que la Société suisse d'économie et de sociologie rurale appartient à l'Académie suisse des sciences naturelles, et non pas à l'Académie suisse des sciences humaines et sociales ! Ce détail nous semble symptomatique de la place et de l'histoire de la sociologie rurale suisse, prise entre les sciences agronomiques et l'économie rurale, toutes deux prônant une approche « naturelle » – et non pas sociale – de l'agriculture* » (Droz et Forney 2007). Dans les années soixante, le FNS finance quelques recherches en agriculture qui ont donné naissance à des monographies se focalisant essentiellement sur le folklore et les pratiques rurales en voie de disparition, puis en 1980, la SSE publie un ouvrage collectif sur l'ethnologie de la Suisse (Ibid.). La SSE publiera jusqu'en 1997 un périodique *Ethnologica Helvetica* abordant tous les thèmes y compris un peu celui de l'agriculture. Dès les années 1990, des auteurs s'intéressent à d'autres questions agricoles helvétiques comme la symbolique de la vache (Berthoud, Crettaz & Preiswerk 1991), le rôle de la paysanne (Valérie Miéville-Ott 1989) ou l'identité paysanne (Schallberger 1996, 1998, 1999, 2001 ; Häfliger 1995).

Pour ce travail, je me suis principalement appuyée sur les travaux de Moser (2007 ; 2022), Baumann (1998 ; 2007 ; 2011) et Bairoch (1989) pour la partie historique de l'évolution de l'agriculture suisse et sur les travaux des ethnologues Droz (2002 ; 2007 ; 2014) et Forney (2007 ; 2011) pour les questions d'identité paysanne et de place de l'agriculture dans le monde moderne. Droz, Miéville-Ott, Jacques-Jouvenot et Lafleur (2014) coécrivent l'ouvrage *Malaise en agriculture*, qui illustre les problématiques auxquelles font face des producteurs laitiers en Suisse, en France et au Québec et duquel j'ai pu tirer de riches informations. Plus récemment,

au moment de commencer la rédaction du travail, est publié un ouvrage important, celui de Blaise Hofmann (2023), *Faire paysan*. Ce livre explore les enjeux auxquels sont confrontés, à l'heure actuelle, les paysans romands et aborde le sujet de l'absence de dialogue entre la ville et la campagne, un lien que l'auteur estime important d'établir. Plus généralement, les écrits des sociologues Pierre Bourdieu (1972 ; 1980 ; 1984 ; 2002), Henri Mendras (1967) ainsi que Hervieu et Purseigle (2009), qui reprennent les concepts élaborés par Mendras, m'ont permis d'insérer cette étude dans un contexte de recherche plus large, en y trouvant des explications sur les processus généraux qui transcendent le monde agricole comme l'exode rural ainsi que sur les questions identitaires qui lient l'humain à la société.

1.4 Problématique et questions de recherche

1.4.1 Problématique

Aujourd'hui, l'agriculture ne correspond plus à l'image traditionnelle qui persiste encore dans l'imaginaire collectif d'une agriculture champêtre, idéalisée, où tout se fait à la main, en symbiose parfaite avec les cycles naturels. L'agriculture a sa part d'obscurité et de tragédies. En Suisse, l'agriculture revêt une dimension identitaire essentielle, où la symbolique de la vache et du paysan joue un rôle central (Berthoud, Crettaz et Preiswerk 1991). Les agriculteurs ont d'abord contribué à l'approvisionnement de la nation et, au sortant de la guerre, ils étaient les héros de la patrie, des « glorieux mercenaires » (Hofmann 2023, p. 46). Leur travail était reconnu. L'exigence du labeur, la sueur et le travail y compris le dimanche imprègnent l'identité des paysans, qui tirent une fierté particulière de ces valeurs. Mais ces vertus auxquelles ils se rattachent et cet *ethos paysan*, sont bousculés, mis à mal dans la société moderne (Droz et Forney 2007 ; Forney 2011). En 2023, les agriculteurs vaudois doivent être productifs et concurrentiels s'ils espèrent survivre aux prix imbattables proposés par le duopole orange dont les marges peuvent choquer. La situation est difficile... délicate. Les politiques agricoles nationales tendent à favoriser les exploitations plus grandes alors que les petites et moyennes étouffent, n'arrivant plus à se maintenir à flot. Chaque jour, deux à trois fermes mettent la clé sous la porte, un déclin tout aussi vertigineux que celui de la biodiversité. Quelle place reste-t-il aux paysans dans cette société digitalisée, rapide et exigeante ? L'Association des petits paysans se bat, sensibilise la population et fait circuler des pétitions dans l'espoir de freiner

ces disparitions. En 1996, une ligne téléphonique est mise en place afin de venir en aide aux paysans au bord de l'abîme, le *Sorgentelefon*. Eh bien oui, on n'arrête pas d'être paysan comme ça, sous prétexte que c'est difficile. À ces préoccupations s'ajoutent de nouvelles inquiétudes liées à l'environnement et aux attentes croissantes de la société. Dès les années 2000, les agriculteurs ont un nouveau rôle à jouer, ils sont également les gardiens du paysage et la préservation de l'environnement devient un objectif central des politiques agricoles helvétiques. Le monde agricole se sent incompris, fliqué, jugé. L'image du pollueur, épandant son purin odorant sous les fenêtres du nouveau quartier de villas se répand. Malheureusement, la situation environnementale devient critique. Les changements climatiques annoncent un avenir peu radieux, rythmé par des cataclysmes dont la dangerosité menace particulièrement l'agriculture qui se situe aux premières loges et dont la résilience doit être améliorée. Et puis, l'agriculture a ses responsabilités à prendre en matière de protection de l'environnement. La santé des sols et des cours d'eau est insuffisante, la diversité biologique est menacée alors que la diversité des espèces contribue à la régulation du climat. Mais alors que faire avec l'agriculture suisse ? « Maman Helvétie » que nous prépares-tu ? Il existe des solutions : l'agroécologie, l'agriculture biodynamique, la permaculture, l'agriculture de conservation, l'agriculture solidaire. La production de nourriture ne revêt pourtant aucun caractère mystérieux, et il existe des systèmes durables qui coexistent discrètement avec le système conventionnel, en parallèle, très discrètement. Mais comme me dit Alex, quelques jours avant son entretien, « *Si j'entends le mot permaculture, je me barre !* ». Pour la plupart des agriculteurs, ces alternatives ne sont guère envisageables. Non pas parce qu'ils n'y croient pas, mais parce que les risques sont grands et les reconversions difficiles... Mais alors, que faire ? On attend et l'on regarde ce qu'il se passe ?

1.4.2 Questions de recherche

Le diagnostic de l'état actuel des agriculteurs engendre une multitude d'interrogations, dont la plupart sont trop vagues et complexes pour être étudiées de manière approfondie dans le présent travail. Parmi celles-ci, se trouve notamment la question générale de la destinée de l'agriculture suisse. Bien que nous puissions formuler des hypothèses et élaborer des scénarios plausibles basés sur les données des rapports de l'OFAG, le fondement de ce travail vise surtout à éclairer des éléments que les chiffres ne peuvent dévoiler. Ce travail orbite donc

autour de deux questions centrales auxquelles je tenterai de répondre grâce aux entretiens et à l'aide de la littérature sélectionnée :

Quelle vision de la durabilité et du changement climatique ont les agriculteurs vaudois ?

et

Quels sont les obstacles et les pressions qui pèsent sur leurs épaules en 2023 ?

2. Méthodologie

2.1 Choix de la méthode

La méthode choisie pour cette étude repose sur l'analyse des parcours de vie (*lifecourse*) à travers la réalisation de quatre entretiens. Cette approche permet d'obtenir des informations riches et nuancées sur les trajectoires individuelles, en capturant les événements clés, les choix, les représentations et les transitions majeures dans la vie des participants. Chaque entretien est conçu pour explorer des aspects spécifiques tels que leur formation, leurs visions du monde et du métier, leurs relations personnelles, leur vision du changement climatique et les défis rencontrés. Les participants sont encouragés à partager leurs expériences, leurs perspectives et leurs réflexions, ce qui offre une vision holistique de leur trajectoire, nous permettant de tisser des liens entre les individus et le contexte duquel ils sont issus, de comprendre la transversalité de leur trajectoire personnelle avec les trajectoires agricoles. Cette approche qualitative favorise une compréhension en profondeur, plus intime, permettant de mettre en lumière les différentes sphères de leur vie. Aussi, l'usage des biographies en sociologie a l'avantage d'offrir une interprétation qui permet d'englober les influences temporelles et générationnelles qui touchent et traversent les participants, ce qu'un autre type d'entretien ne pourrait fournir (Santelli 2019). L'étude des parcours de vie permet d'analyser les dimensions individuelles et sociales de l'existence humaine : « *Un parcours ne se laisse pas réduire à des choix personnels. Il est aussi le fait de non-choix et de contraintes. Il*

se déploie dans des espaces dont la structuration collective contribue à façonner les possibles et la latitude de choix individuels » (Zimmermann 2011, in : Santelli 2019, p.155).

De façon plus générale, cette approche qualitative permet de rendre compte de processus et de phénomènes qui ne sont pas mesurables, comme les perceptions, les émotions, les pratiques ou les relations (Morange et Schmoll 2016).

2.1.1 Les entretiens semi-dirigés

La méthodologie adoptée pour cette étude impliquait à l'origine des entretiens dirigés, conçus avec des questions préétablies dans un ordre spécifique, visant à guider les participants d'un point A à un point B, leur laissant le libre choix de répondre de façon succincte ou développée selon leur propre intérêt, nous offrant ainsi des informations supplémentaires. J'avais d'abord préparé une liste d'une centaine de questions relativement précises, mais il a rapidement été évident que cela s'avérait beaucoup trop long, autant pour la personne rencontrée que moi-même et le nombre de questions a été réduit afin de les « ouvrir » davantage, dans le but de laisser la personne s'exprimer le plus possible et comme elle l'entend. Les grilles d'entretien se sont donc transformées au fil de la recherche pour passer d'entretiens dirigés à semi-dirigés, c'est-à-dire que, finalement, les questions essentielles étaient préparées en avance mais le fil rouge de l'entretien était amené par l'interviewé même s'il était parfois redirigé vers les questions existantes. J'ai laissé parler les enquêtés tout en gardant les questions essentielles pour répondre aux objectifs de ce travail. Il était très important pour moi d'établir avant tout un climat de confiance avec les personnes interviewées afin qu'elles puissent se livrer : *« L'entretien semi-directif est donc une conversation ou un dialogue qui a lieu généralement entre deux personnes. Il s'agit d'un moment privilégié d'écoute, d'empathie, de partage, de reconnaissance de l'expertise du profane et du chercheur » (Imbert 2010, p. 25).*

2.1.2 La distance chercheur-enquêtés

Lors de la collecte de données qualitatives, il est crucial que l'enquêteur adopte une approche éthique et respectueuse. *« L'accès à un dialogue authentique nécessite, voir exige, pour le chercheur d'être à l'écoute, attentif, patient, et curieux de l'Autre, de son histoire, afin d'entrer*

dans son univers de sens pour le décrypter ensuite tout en gardant la « juste distance ». (Imbert 2010, p. 25). Comprenons qu'il y ait une forme de bizarrerie dans le fait d'être étudié et interrogé, il y demeure un côté intrusif, qui peut être bien ou mal vécu. Mon rôle fut donc d'expliquer qui j'étais et d'où je sortais, « Voilà, je suis étudiante à l'univers, je m'intéresse aux questions agricoles », etc. Et surtout, il était nécessaire d'expliquer que cet espace d'échange était sans jugement, qu'il n'y avait pas de bonnes ou de mauvaises réponses et qu'il s'agissait surtout d'un grand intérêt de ma part pour leurs expériences et leurs visions de ce monde en mutation.

2.2 Choix des enquêtés

Le but de la présente recherche est d'interroger des individus singuliers afin de comprendre comment ils ont intériorisé et comment ils contribuent aux processus sociaux qui les entourent. J'ai donc sélectionné quatre types d'agriculture différente au sein d'un même canton. Il était prévu, au tout début du travail, de se concentrer sur une seule ferme afin d'étudier les différentes trajectoires de vie, puis d'y ajouter des observations sur une durée de quelques jours. Cette approche aurait également permis une montée en généralité pour illustrer les processus sociaux qui transcendent cet espace. Finalement, j'ai opté pour une approche qui permet certaines comparaisons, en choisissant quatre individus, quatre trajectoires de vie rattachées au monde agricole. Le canton de Vaud a été choisi pour deux raisons, la première parce qu'il s'agit de ma terre natale et que le destin de l'agriculture vaudoise a traversé ma route plusieurs fois, et la seconde pour des raisons pratiques de réseau de connaissances (il connaît quelqu'un qui connaît quelqu'un... qui connaît quelqu'un) et de transport.

Pour des raisons que je ne développerai pas ici, il me tenait à cœur d'interroger aussi des agricultrices sans que cela ne devienne le sujet de ce mémoire. Les femmes forment une minorité dans l'agriculture suisse et vaudoise et les inclure sans qu'il ne s'agisse d'une *gender study* me semblait important.

Finalement, les quatre parcours ont été choisis en vue d'offrir une certaine variété, ainsi j'ai tenté de regrouper des types d'agriculture différents : un producteur laitier, un producteur bio, un producteur Déméter et un viticulteur. J'aurais très volontiers aussi interrogé un producteur

céréalière qui ne travaille pas selon le cahier des charges d'un label ou un agriculteur qui gère des troupeaux de vaches allaitantes. Certains refus ou silences m'ont aussi amenée à me concentrer sur les quatre exemples mentionnés.

2.3 Déroulement

2.3.1 Avant

La prise de contact s'est faite par téléphone ou par courriel selon les agriculteurs. Il était important qu'il y ait une certaine distance, c'est-à-dire de ne pas connaître directement la personne interviewée pour des raisons évidentes de neutralité et de confiance.

J'ai été confrontée à quelques refus, souvent liés à une certaine peur d'être jugé ou critiqué puisque, venant de la ville et du milieu étudiant, j'aurai pu amener avec moi des *a priori* sur eux, sur leur métier, etc. J'ai toujours fait en sorte de préciser au mieux de quoi il s'agissait, c'est-à-dire d'un entretien non-jugeant qui s'intéresse à leur vie, à eux et à leurs opinions. Il est aussi arrivé, dans deux cas de figure, qu'après une première prise de contact, il n'y ait plus eu de réponse du tout.

La première grille de questions a été préparée en amont et a été adaptée et modifiée au fil des entretiens.

2.3.2 Pendant

Une fois le rendez-vous fixé, j'ai fait une petite halte chez Duo Créatif, le chocolatier boéland d'en bas de chez moi et j'ai sauté dans un train. Après quelques échanges de politesse, je les ai remerciés de prendre ce temps – si précieux – pour mes questions. Ils étaient avertis de la durée que pouvait prendre l'entretien et qu'ils étaient enregistrés. Tous ont accepté de témoigner en gardant leur véritable prénom, sauf un qui reviendra sur sa décision lorsque je lui indique les passages un peu « rebelles » que j'ai sélectionnés. Les premières minutes des entretiens (à peu près tous) laissent transparaître une certaine nervosité et timidité des deux côtés du magnétophone, qui s'est ensuite rapidement dissipée pour laisser la place à d'autres émotions, parfois de l'entrain, de la passion, de la colère aussi. Ce fut très riche et je suis immensément reconnaissante de ces moments passés avec eux. Les échanges ont été enregistrés à l'aide d'un magnétophone vieux comme le monde (pour le style) et d'un

smartphone (pour la sécurité). La gestion du temps fut l'une des variables les plus difficiles à maîtriser et nous avons parfois été obligés d'abréger un peu, après une ou deux heures, en raison de leur agenda (repas de midi, séance du soir, mise en place d'un festival). En rentrant de chaque entretien, je notais dans un petit calepin les choses que j'avais observées ou remarquées, mes impressions et ce que j'avais ressenti en étant sur les lieux.

2.3.3 Après

Ce fut assurément la partie de la recherche la plus difficile et il me fut laborieux de retranscrire ces entretiens avec un bon rythme de croisière. Le caractère plutôt monotone, qui fait partie de l'exercice, a été ardu à surmonter pour moi. Le fait de me trouver dans une phase délicate de mon parcours personnel et de rencontrer des difficultés à jongler entre mon emploi et la rédaction du travail de mémoire a complexifié les étapes de son élaboration.

Une fois les entretiens retranscrits, je les ai relus pour les comparer et surligner tous les éléments qui me semblaient importants de discuter. Ainsi, j'ai pu dégager quelques thématiques comme l'amour du métier, le sentiment de solitude, la vision de la durabilité, les questions de reprise du domaine ou encore les relations au monde urbain sur lesquelles je reviendrai au chapitre « 4. Discussion » et qui se rattachent aux concepts théoriques de l'introduction.

Maintenant, je vous invite à me suivre et à rencontrer ces quatre producteurs vaudois qui s'adaptent, résistent et inspirent.

3. Un canton peuplé d'irréductibles paysans : parcours de vie

3.1 Alex

La ferme d'Alexandre, dit Alex (44 ans), se situe à la sortie du village de Pommaples en direction de Chavornay et regroupe une centaine d'hectares qu'il partage avec son frère Antoine (43 ans). Même si chacun a sa propre exploitation, ils s'associent pour les machines et s'entraident selon les savoirs de chacun « (...) moi j'ai de la chance de travailler avec mon frère, même si je ne dis pas ça parce qu'il passe mais (rires), de travailler à deux en fait c'est un monstre avantage parce que moi j'ai des défauts et des qualités et pis lui il a que des qualités. Donc... Là je fais exprès. Non, non, on a les deux nos défauts et nos qualités, ça veut dire que ça permet de discuter des choses (...) d'essayer de prendre les meilleures décisions possibles, de pouvoir échanger, de pouvoir... il y a une réflexion derrière ce qu'on fait. » (Lignes 587-592). Ensemble, ils sont passés à l'agriculture biologique il y a bientôt sept ans et ont décidé d'arrêter les vaches

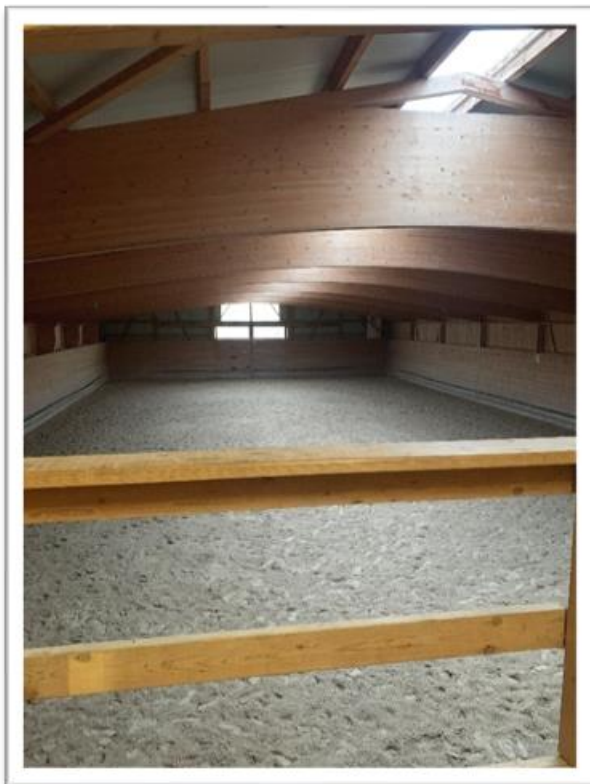


Figure 13 - Le paddock du centre équestre d'Alex

laitières car la production de gruyère bio ne paie pas suffisamment et aussi pour des raisons de contraintes. « Donc on a passé l'entier des deux exploitations en BIO, on a réduit aussi drastiquement le nombre de poules ça veut dire que pour la même surface, avant il y en avait 12'000 dans chaque bâtiment, on en a deux. Maintenant, c'est 4'000 par bâtiment donc ça c'est aussi quelque chose qui est agréable à travailler parce qu'avant il fallait rentrer avec un masque dans la halle tellement c'était... et pis moi ça me posait, et à mon frère aussi, ça nous posait un peu un problème de

conscience. » (Lignes 19-24). Après réflexions et discussions, le domaine est reconverti en

agriculture biologique, ainsi ils produisent aujourd’hui essentiellement des céréales planifiables, du blé, du seigle, du maïs grain ainsi que beaucoup de pommes de terre et des oignons.

Le label Bio Suisse

Le label Bio Suisse jouit d'une réputation étendue dans le secteur de l'agriculture biologique en Suisse. Les agriculteurs et les producteurs doivent se conformer à ces normes tout au long du processus, depuis la culture des matières premières jusqu'à la transformation des produits finis. Le label Bio Suisse interdit l'utilisation d'organismes génétiquement modifiés, de pesticides chimiques de synthèse et d'engrais artificiels. Il encourage également l'utilisation de méthodes agricoles favorables à la biodiversité, à la rotation des cultures et au recyclage des déchets. Ces normes permettent aux consommateurs d'identifier les produits qui répondent à ces critères spécifiques, offrant ainsi une option pour une alimentation plus respectueuse de l'environnement et potentiellement plus saine. Le cahier des charges relatif à l'agriculture fait 350 pages et englobe toutes sortes de mesures allant des intrants utilisés lors de la production à la part de denrée locales utilisées dans la transformation des produits, en passant par les normes de détention des animaux et les proportions d'herbage dans la rotation de cultures⁴⁰. La liste des intrants du FiBL s'applique aux producteurs Bio et Demeter⁴¹. Le site BIO Actualités, géré par Bio Suisse et le FiBL contient toutes les informations précieuses et les détails concernant le cahier des charges⁴².

Lorsque j'arrive sur place, il n'est pas encore disponible et m'invite à l'attendre à la cafétéria de leur centre équestre, l'une des particularités du domaine. En montant les marches en direction de la buvette, je m'arrête devant l'entrée. Il y fait sombre et la vue sur le paddock donne au lieu une dimension captivante, presque mystérieuse. Sa femme et sa belle-sœur font toutes les deux de l'équitation et gèrent la partie clientèle du centre qui offre un service de pension et de l'équithérapie, amenant du monde de l'extérieur et surtout sa famille qu'il peut

⁴⁰ Bio Actualités, « Cahier des charges BIO Suisse 2023 », <https://www.bioactualites.ch/principes/reglementationbio> (consulté le 10.07.2023).

⁴¹ FiBL, « Liste des intrants et aliments pour l'agriculture biologique en Suisse », <https://www.betriebsmittelliste.ch/fr/index.html> (consulté le 10.07.2021).

⁴² Bio Actualités, « La réglementation BIO 2023 », <https://www.bioactualites.ch/principes/reglementationbio> (consulté le 10.07.2023).

ainsi voir plus souvent « *Pis bon, ma femme elle fait du cheval sur la ferme, ma fille aussi elle est passionnée de cheval donc ça veut dire qu'elles passent du temps aussi ici, ça veut dire que je les vois aussi ici quoi (...) Donc ouais c'est bien. Pis ça permet d'être en lien aussi autre qu'à la maison donc... ça moi j'ai de la chance pour ça* » (Lignes 820-824). La collaboration avec son frère, la présence parfois de sa famille et la possibilité de faire la pause-café au bistrot du village le préservent un peu de cette solitude paysanne qui pèse sur les épaules d'autres agriculteurs « *Ce que je vois chez certains collègues qui sont vraiment tout seul bah je n'aimerais pas être à leur place parce que, des fois, les trucs qui sont compliqués de savoir* » Est-ce que je fais plutôt ci, plutôt ça ?», *surtout que maintenant, ça devient vraiment... c'est complexe l'agriculture (...) moi je ne me suis jamais senti seul parce qu'il y a mon frère mais j'ai des amis, clairement ils se sentent seuls sur leur exploitation quoi* » (Lignes 593-595 ; 623-624). La structure agricole bicéphale d'Alex et de son frère est grande, modernisée et dotée d'outils technologiques qui offrent une gestion à distance, ce qui leur permet de prendre quelques jours de vacances et de pouvoir compter l'un sur l'autre. Sur deux poulaillers, un est équipé de ces outils, permettant à son frère, qui aime bien aller skier, de voir, depuis son téléphone, la température et si les poules vont bien, une pratique parfois appelée le « smart farming » ou encore, que ceux qui l'emploient, sont des « *ageekculteurs* » (Hofmann 2023, p.127). En cas de pépin, Alex est là pour assurer les choses et vice-versa. Sur le domaine, quatre employés travaillent à l'année, parfois jusqu'à dix en été, et aident pour les tâches quotidiennes et pour nourrir les chevaux et les poules. « (...) *il y a une bonne partie du temps où on peut déléguer aussi un peu aux autres quoi. Et pis avec la structure qu'on a nous, la contrainte elle est moins forte que certains collègues qui sont tout seul avec un troupeau de 90 vaches quoi. Alors là, tu ne sors plus de ton écurie, ça c'est sûr* » (Lignes 854-857). Cette organisation permet à Alex de se libérer plus facilement si quelque chose survient « *Ma fille si tout d'un coup, un après-midi, elle est malade et pis que ma femme est au boulot, moi je prends congé et je travaille par téléphone avec mes employés donc ça va* » (Lignes 797-798). Pour Alex, c'est important de pouvoir garder une vie sociale, un contact avec le monde extérieur car c'est un métier complexe qui requiert des connaissances variées et surtout, qui évolue en permanence, il faut savoir quelles sont les dernières lois en vigueur, la meilleure façon de faire ceci ou cela, donc les échanges sont très importants. Pour Alex, être agriculteur, c'est être polyvalent « *Je veux dire, il ne faut pas croire que c'est seulement être derrière le cul de ses vaches du matin au soir. C'est vraiment multifactoriel, multi... il faut être multi-talent, multi-tâches pour pouvoir faire*

ça quoi. Donc je peux échanger avec mon frère là-dessus, ensuite bah on voit qu'on recherche beaucoup le contact avec les uns. Je vais souvent boire le café avec des copains au village, voilà... mon cercle d'amis il y a pas mal de paysans dedans donc on échange. Il y a aussi d'autres paysans un peu plus loin avec qui on s'appelle de temps en temps « T'as fait comment ci ? T'as fait comment ça ? ». Après, il y a toujours un peu quand même de... on est quand même un peu concurrent donc on ne se dit pas forcément toutes les recettes surtout quand il y a du terrain à vendre ou des trucs comme ça. Mais là, c'est ok entre nous. En tout cas, là, dans le village entre nous c'est ok. Quand il y a du terrain à vendre, bah ma fois que le meilleur gagne et pis voilà, il n'y a pas de souci avec ça quoi. Mais c'est vrai qu'avant, on avait la laiterie, on allait tous à la laiterie donc deux fois par jour on se voyait et pis on discutait « Ah, t'as vu la nouvelle règle ? », « Ah bah non, j'avais pas compris ça comme ça ». Aujourd'hui, il y a moins, alors, par contre, on le crée. Je vois la nouvelle génération là on est beaucoup plus à collaborer avec les autres que ce que l'a fait, par exemple, la génération de mon père avant nous quoi » (Lignes 599-614).

La situation géographique de la ferme permet des rencontres pour le café du matin et des interactions spontanées avec d'autres agriculteurs. En effet, la commune de Pompaples est relativement peuplée (713 habitants avant la fusion) et la ferme est située dans le village, contrairement à certaines exploitations agricoles situées en zone de montagnes, qui se trouvent parfois à plusieurs kilomètres d'un village ou d'un café.

Un lien à la nature essentiel

En 2007, Alex et son frère reprennent la ferme de leur père qui approche l'âge de la retraite. Malgré leur fibre agricole, les deux frères ne s'orientent pas tout de suite vers l'agriculture après l'école et entament des carrières différentes. Son frère travaille quelques années pour une entreprise de biogaz avant de revenir sur le domaine. Ce n'est que vers la fin de sa vingtaine que Alex choisit de retourner vers ses racines paysannes : « (...) j'ai fait l'école, le gymnase, voilà, après je ne savais pas trop quoi faire, j'ai fait un apprentissage aux CFF comme agent du mouvement. Ce n'était pas ma voie ahah (rires), non mais j'ai travaillé 6 mois là-bas, au début c'était cool parce qu'on était un petit peu en contact avec l'extérieur pis je me suis retrouvé à faire de la circulation de trains dans une boîte climatisée et pis ça, ça ne me plaisait plus du tout. J'ai besoin de ce contact avec l'extérieur. J'avais toujours eu l'idée de faire paysan mais voilà je n'étais pas trop, trop sûr, après j'ai arrêté les CFF et j'ai commencé l'armée. J'ai fait pas mal d'armée. Après, là je me suis dit « Bon bah il faut quand même que je me choisisse

un métier », *pis en fait, plus j'allais, plus je me rendais compte que bah j'étais proche de mes racines paysannes, en plus j'avais une ferme à la baraque donc c'était parfait quoi. Alors là j'ai fait ensuite l'école d'agriculture, une matu, une matu en sciences naturelles parce que je ne l'avais pas faite au gymnase et pis, enfin j'avais fait une autre option au gymnase, et pis après j'ai fait l'école d'ingénieur à Zollikofen. Je me suis spécialisé en grandes cultures et en agriculture internationale »* (Lignes 474-486). Pour Alex, être agriculteur c'est être dehors, dans la nature, mais c'est aussi continuer de se former et d'apprendre « *Je continue à me former sur le tas en lisant beaucoup, en suivant des formations du canton (...) ça veut dire que tu vas chercher des trucs sur internet, t'achètes des livres et t'essaies d'avancer comme ça quoi »* (Lignes 492-495). En agriculture biologique, il est essentiel de savoir s'adapter et d'apprendre constamment (nouvelles techniques, pratiques, graines, engrais) car le système est plus dépendant des aléas climatiques et des ravageurs mais c'est ce travail de réflexions, d'observations et de remises en question qui plaît beaucoup « *En bio, il faut beaucoup plus anticiper donc il y a un gros travail de connaissances et de réflexion...mais moi j'aime bien, il y a plus de risques aussi »* (Lignes 290-291). Il explique que c'est d'ailleurs ce qu'il préfère dans le bio, par rapport à l'agriculture conventionnelle qu'il trouve moins intéressante à pratiquer « *Moi c'est ce que j'attendais du métier... Je voyais plutôt ça comme de l'observation et tout ça que faire un boulot un peu d'usine, ce que j'avais un peu l'impression avec le conventionnel. Sans critiquer le conventionnel hein. Il a aussi ses avantages hein. Mais je trouvais que faire un plan de traitement au mois de novembre et pis de dire « Voilà je sais comment je vais faire l'année prochaine » bah ça m'aidait... ça ne m'intéressait pas tellement. C'était faire un peu chauffeur de tracteurs. Tandis que maintenant, il y a une vraie réflexion. Une vraie observation, voilà, des décisions à prendre »* (Lignes 295-301).

Pour Alex, la sensibilité est une qualité nécessaire au bon maintien de son agriculture, qu'il s'agisse de la sensibilité envers ses bêtes ou envers les plantes « (...) *il faut être assez sensible quand même parce que malgré tout quand on voit les paysans bourrus... ben en fait, pour s'occuper de vaches, il faut être hyper sensible, il faut sentir ses animaux, il faut... c'est une autre perception. Dans les cultures aussi, il y a une perception à avoir... il y a une espèce de ressenti à se dire « Tiens qu'est-ce qu'il se passe, il me semble qu'il y a les feuilles qui descendent un peu ou pas » »* (Lignes 882-886).



Figure 14 - En balade à Pommaples, nous rencontrons une vache et son petit né dans la nuit d'orages du 10 au 11 juillet

Ce lien à la nature est essentiel pour Alex qui préfère travailler dans le respect des terres, des cycles naturels et en préservant ses sols du mieux qu'il peut. Pour lui, être agriculteur c'est beaucoup de choses et travailler dans un bureau n'en fait pas partie. Il aime être dehors, en contact avec la nature et il a comme objectif de faire de son mieux avec les terres qu'il a reçues de sa famille, c'est-à-dire en trouvant un juste équilibre entre les rendements nécessaires à la survie du domaine et la préservation des sols et de l'eau pour le suivant. Pour Alex, la nature fait partie de ses centres d'intérêt et il est heureux de pouvoir en faire son métier : « *Mes centres d'intérêt ça a toujours été la nature en fait, ça a toujours été basé sur la nature et sol donc en fait, j'ai un peu la chance, faut quand même le dire, de pouvoir faire de mon hobby mon métier* » (Lignes 679-681). Alex aime travailler dehors et les journées de bureau l'embêtent beaucoup, d'autant plus que l'administratif prend de plus en plus de place mais nous y reviendrons. Aujourd'hui, la taille et le poids des machines agricoles représentent une menace pour la santé des sols, ce qu'il essaie d'éviter dans la mesure du possible « *Mais donc on a beaucoup augmenté la productivité, on a beaucoup augmenté le rendement parce qu'on est passé après au tracteur, et quand je vois maintenant les machines avec lesquelles on travaille, c'est de la folie quoi, je veux dire. Ça n'a plus rien à voir avec ce que j'ai connu quand*

*j'étais jeune. » (Lignes 964-967). Les machines plus lourdes, le labour et d'autres pratiques invasives altèrent la qualité et la santé des sols jusqu'à plusieurs mètres de profondeur. Comme nous l'avons vu au chapitre introductif, la santé des écosystèmes terrestres contribue directement à la survie des sols et de l'agriculture, c'est un véritable *Teufelskreis*⁴³. Pour Alex, ces machines qui deviennent de plus en plus lourdes sont mauvaises pour ses sols mais parfois il n'a pas le choix et ne trouve pas d'équivalent plus léger « *L'arracheuse à patates, entre celle que j'ai conduit quand j'avais neuf ans et celle que je conduis maintenant, je pense qu'elle est 8 fois plus grosse. C'est vraiment... il y a eu toute une évolution qui est bien dans un sens, parce que ça permet d'avoir des grandes surfaces, d'avoir des exploitations qui permettent d'en vivre mais qui est moins bien dans l'autre sens, parce que justement ça fait des grosses exploitations qui sont spécialisées dans un truc et pis qui ont moins de temps de faire dans le détail et pis qui sont moins, bah... ouais je parlais de l'arracheuse à patates avant, bah maintenant je suis obligé d'avoir une machine qui fait, ouais, une douzaine de tonnes alors que, pour moi, le maximum c'est 6 tonnes à l'essieu, ça veut dire qu'il faudrait pour bienil faudrait qu'elle fasse 8 tonnes, mais seulement je ne peux pas parce que je ne trouve pas plus petit... voilà. » (Lignes 968-977). Alex explique ensuite comment cette empreinte mécanique tasse le sol en formant un cône d'après la largeur des pneus, il dessine un petit schéma sur une feuille pour illustrer son propos. En-dessous de 25 centimètres de tassement, il est encore possible de venir oxygéner le sol, malheureusement, au-delà de cette profondeur, les tassements sont irrémédiables « *Par contre, si on commence à aller plus profond, là avec les outils de travail du sol, bon moi je n'y vais plus, et pis on commence à faire des tassements qui sont irrémédiables. Ça veut dire que c'est tassé, ça veut dire que là ça ne respire plus, qu'il y a plus d'eau qui passe et tu te rends, tu te... tout d'un coup tu arrives avec des sols qui sont complètement hydromorphes, ça veut dire que, j'appelle ça un bac (...) c'est comme un bac sous une fenêtre. » (Lignes 990-995). Pour Alex, ce sont justement ces mécanismes naturels et cette gestion qui le fascinent, d'autant plus qu'il s'agit d'un équilibre délicat entre un écosystème qui doit rester vivant et la production de céréales et de légumes. Très conscient de ces enjeux et des limites de l'agriculture conventionnelle, il ajoute « *Pis en fait tu ne fais que d'utiliser ces 25 centimètres en boostant d'engrais, de produits phyto, de tout ce que tu peux, alors que moi justement j'essaie de faire le contraire, ça veut dire que la plante elle peut utiliser tout le profil du sol et faire beaucoup plus de racines et du coup, tu as moins besoin de lui donner à manger, de la****

⁴³ Cercle vicieux. La locution allemande offre une dimension supplémentaire, celle du diable « Teufel ».

garder sous perfusion quoi. » (Lignes 997-1001). Sa vision diffère quand même parfois de celle de ses collègues en conventionnel qui ne vouent, peut-être, pas la même passion aux sols et à la nature. Alex ne laboure plus depuis longtemps et évite le plus possible de sortir l'artillerie lourde sur ses champs, le cahier des charges Bio Suisse n'autorise d'ailleurs aucun intrant synthétique. Ceci le rend aussi plus dépendant de la météo et du climat, l'obligeant à anticiper du mieux qu'il le peut les gros épisodes de pluie, qui amènent humidité et ravageurs, et les épisodes de sécheresse.

Climat et résilience du bio

Pour Alex, la limite du système biologique se trouve là, dans la vulnérabilité face à des conditions météorologiques incertaines. Plus résilient sur le long terme, l'agriculture biologique lui laisse moins de marge de manœuvre lors de fortes pluies ou de périodes sèches et il ne peut pas toujours venir traiter après-coup pour sauver ses cultures. Pompaples se situe à 800 mètres d'altitude et la commune est exposée à une forte bise, l'empêchant de pouvoir tout planter, en revanche, cette altitude le préservera, peut-être, un peu plus des chaleurs à venir. Depuis quelques années, il peut cultiver de « nouvelles » variétés, des semences qu'il n'aurait jamais pensé planter un jour. « *On voit avec le réchauffement climatique, parce que c'est vraiment quelque chose qui préoccupe aujourd'hui la plupart de mes collègues et moi beaucoup, c'est qu'il y a des cultures, je vous parlais de maïs grain avant, qu'on peut maintenant envisager alors qu'il y a quinze ans... Moi j'ai fini mes études, si on m'avait dit « Tu feras du maïs grain et pis il fera deux mois de sec pendant l'été » bah je n'y aurais pas cru quoi* » (Lignes 50-54). Ces dernières années, les conditions sont plus incertaines et, n'ayant suivi les événements par le biais de la presse locale, je lui demande comment il a vécu les années 2019 et 2022. « *Bah alors assez mal je dois dire. Parce qu'on a eu 2019 une sécheresse au printemps assez impressionnante, au début de l'été là, fin du printemps début de l'été. Et là c'était vraiment critique quoi, parce qu'on est dans une région où on n'est pas du tout équipé pour arroser, on est pas du tout équipé pour gérer ça quoi. Je fais beaucoup de pratiques qui essaient d'améliorer le sol, donc ça veut dire que je ne laboure plus, j'essaie de faire beaucoup de choses pour augmenter la capacité hydrique dans le sol et pis on a vu que, même s'il ne pleut pas, ça marche pas quoi. Donc 2019 ça a été très compliqué parce que pour nous c'est déjà une baisse de revenu subséquente... Pfff c'est, c'est... suivant quoi... c'est vraiment...* »

(Lignes 74-80). Les émotions ressortent de ses paroles, un mélange d'agacement, de doutes et peut-être des craintes de ce qui pourrait encore arriver. Alex est très conscient des liens entre le climat et l'agriculture, il se trouve aux premières loges et, pour lui, il est urgent d'agir et de trouver des solutions pour inverser la tendance, mais pas n'importe comment, pas en pinaillant sur des pourcentages de zones de compensation ou sur le nombre de bosquets qu'il a, ou n'a pas plantés cette année. « *Comment dire... c'est assez compliqué de voir son boulot qu'on a fait pendant toute la saison... (...) mais c'est assez difficile de se dire, ça fait un peu chier, parce qu'on va perdre une bonne partie de la récolte, parce que changement climatique quoi. Donc moi ça me fait un peu réagir en me disant « Maintenant il faut qu'on fasse quelque chose pour ce réchauffement », voilà déjà ça.* » (Lignes 85-90). Ces épisodes de sécheresse l'obligent à trouver d'autres solutions, à travailler de nombreuses heures en plus et à investir de l'argent dans certaines alternatives, comme un puits d'irrigation en 2019 pour lequel il dépense 100'000 francs. Ce puits d'irrigation, creusé dans la molasse à 90 mètres, fut un pari relativement risqué puisque la réalisation d'un forage de ce type possède 50% de chance de réussite avec le risque de ne pas faire remonter de l'eau, ou suffisamment d'eau pour les cultures. Heureusement, le forage touche « dans le mille » et sa réalisation permet à Alex d'être mieux préparé face à la sécheresse de 2022 « *On a de nouveau eu de la sécheresse, alors là on était un peu plus prêt parce qu'on avait déjà commencé l'irrigation en 2019, donc on a pu réagir un petit peu mieux. Mais on devait prendre l'eau sur le réseau de la commune, ils n'avaient pas assez d'eau...tout t'à coup, la commune est arrivée en restriction d'eau, nous on n'avait plus rien pour arroser, donc les oignons, par exemple, la culture la plus fragile c'est les oignons, je n'ai pas pu les arroser toute la saison, une fois qu'on a fini l'arrosage, ils n'étaient pas trop mal, on s'est dit « Bon, ça va aller... », on a pris la grêle dessus et pis après c'était... enfin... c'était hyper compliqué.* » (Lignes 98-105). Là-dessus, il ajoute que les années humides sont compliquées aussi, voire pire comme en 2021 où il a dû suivre de près ses champs « *Parce qu'en fait, je n'ai pas récolté d'oignons cette année-là. Les pommes de terre c'était l'enfer parce qu'en BIO on a très peu de produits pour protéger contre les maladies. Et plus le climat est humide et chaud, plus les champignons et les bactéries se développent. Du coup, on s'est retrouvé en 2021 avec vraiment une situation extrêmement compliquée au printemps, où on avait des plages de 7 heures pour planter et faire nos boulots (...) en fait il fallait 14 heures pour pouvoir faire le travail, donc on a commencé sous la pluie et fini sous la pluie, et pis, les oignons je ne les ai pas récoltés, ils ont attrapé du botrytis* » (Lignes 115-122). A la fin de notre échange,

lorsque je lui demande quelles sont les choses qui le préoccupent le plus, c'est le changement climatique qui se place en première position à ses yeux et qui représente une menace majeure. Malgré tout, Alex aime son travail et reste curieux. Sa positivité et ses jeux de mots me donnent l'image d'une personne forte et résiliente, qui sait prendre de la distance avec sa situation tout en restant critique vis-à-vis du monde qui l'entoure. On ne lui raconte pas n'importe quoi à Alex.

Quelle vision du métier ?

Pour Alex, être agriculteur c'est avant tout être indépendant. Il ne considère pas la production de nourriture comme un fondement du métier auquel il s'identifie, son *éthos paysan* à lui est donc un peu différent : « (...) moi je n'ai pas l'impression d'avoir reçu la mission divine, ou de je ne sais pas de qui, de devoir produire de la bouffe. Pour moi, j'ai un coin de terrain, j'essaie de m'en occuper du mieux que je peux sans le polluer pour les 200 prochaines années, j'essaie de gagner ma vie dessus parce que je crois qu'on a beaucoup oublié que les paysans, ils doivent aussi gagner leur vie comme les autres » (Lignes 865-869). Pour lui, être indépendant tout en produisant de la façon la plus respectueuse possible est la base du métier. Ce statut d'indépendant lui permet de pouvoir gérer un peu sa vie et ses priorités, ce qu'il valorise beaucoup : « J'essaie aussi de pouvoir m'occuper de ma fille, m'occuper de ma femme, de pouvoir faire des trucs et les projets que j'ai à cœur, de pouvoir me nourrir un peu du métier que je fais et pis j'essaie de ne pas laisser trop de merdes pour les suivants voilà, c'est un peu ça ma vision. » (Lignes 879-882). Pratiquer l'agriculture tout en préservant les sols de la meilleure façon possible est important pour lui, qui se pose souvent des questions et reste très critique vis-à-vis de certaines pratiques agricoles, notamment celles qui se faisaient avant sa génération. Pour lui, il est crucial de ne pas abîmer le sol en utilisant des machines trop lourdes ou des produits trop agressifs, mais il n'en veut pas aux générations d'avant, c'était comme ça et pis c'est tout, les gens ne savaient pas et les Trente Glorieuses ont permis à beaucoup d'exploitations de s'agrandir et de se développer. Toutefois, sa vision s'insère dans un certain amour de la nature et des sols. « Pis le lien à la nature, bah c'est comme je l'ai dit avant c'est d'essayer de comprendre ses cycles naturels, d'essayer d'en tirer parti, d'essayer de me dire « Bah tiens, si je fais ça est-ce que ça va abîmer mon sol et péjorer mes récoltes sur les 10 prochaines années ou bien est-ce que je peux faire ça et pis en même temps bah j'ai un gain

dans cette parcelle-là, pis je pourrais peut-être encore gagner quelque chose au niveau hummus ou comme ça », *c'est essayer...je trouve que le défi il est là. C'est vraiment de se dire* « Bah tiens on a fait pendant pas mal d'années un peu des conneries mais en ne le sachant pas hein, on en découvre tous les jours. On a un petit peu abusé du système alors maintenant, comment faire pour essayer de revenir un petit peu en arrière, de garder les mêmes niveaux de rendement, de garder les mêmes niveaux de salaire parce qu'on doit aussi gagner notre vie », *voilà c'est ça quoi* » (Lignes 902-907). Les niveaux de rendements et le maintien d'une économie qui lui permet de vivre sont fondamentaux pour l'agriculteur puisque les prix agricoles sont extrêmement bas, l'obligeant à produire suffisamment pour faire tourner son domaine. Il le dit d'ailleurs, avec le prix des denrées, il couvre tout juste ses charges et encore, *c'est parce qu'il a la chance d'avoir la ferme familiale et les terres* « (...) *clairement hein, moi si je fais mes calculs, enfin je peux vous montrer mes calculs. Si je fais mes marges brutes, ça veut dire si je calcule mes coûts à l'état, si je n'ai pas les aides de la Confédération, je couvre mes charges. Ça veut dire que je me paie un petit salaire, à peu près 20 francs de l'heure. Il n'y a pas beaucoup de monde qui accepte pour bosser à 20 francs de l'heure. Et pis bah je couvre mes charges. Mais ça veut dire que je ne peux pas investir, je ne peux pas racheter de terrain, je ne peux pas amortir, je ne peux rien faire* » (Lignes 948-953). Notons que ces prix agricoles, qui permettent à une exploitation comme celle d'Alex de couvrir ses charges de justesse, ne suffisent pas pour de nombreuses autres exploitations agricoles qui tournent à perte comme le rappellent les auteurs : « *Il suffira de rappeler que plus des deux tiers des exploitations agricoles suisses ont une « formation négative du capital* ». *En d'autres termes et pour trahir la pudeur du langage de l'Office fédéral de l'agriculture (OFAG), deux exploitations sur trois fonctionnent à perte ! Elles « bouffent » leur capital. Nous croyons donc que l'image de l'agriculture que nous présentons ici correspond à la réalité quotidienne de très nombreux paysans de notre pays.* » (Droz et Forney 2007, p. 16). La ferme d'Alex est grande et fait partie des 3'225 exploitations suisses ayant une surface agricole utile supérieure à 50 hectares (OFS 2023)⁴⁴. Cette surface agricole lui permet de rester compétitif et rend possible l'application de certaines mesures en faveur de la biodiversité en échange desquelles il reçoit les paiements directs puisqu'il pourra « plus facilement » sacrifier des bouts de champs pour les surfaces de

⁴⁴ OFS (2023). Exploitations agricoles, emplois et surface utile par canton. <https://www.bfs.admin.ch/bfs/fr/home/statistiques/agriculture-sylviculture.assetdetail.24945769.html> (consulté le 15.07.2023).

compensation qu'un agriculteur possédant un plus petit domaine. Son grand intérêt pour la nature et pour les nouveaux apprentissages relatifs à la pratique de l'agriculture biologique ne l'empêche pas de trouver ces mesures instaurées par la Confédération insupportables

« Donc en fait, le problème c'est que nos politiques savent bien que payer aujourd'hui du blé 50 centimes pour le paysan ça ne suffit pas. Donc il faut compenser avec autre chose. Alors à la place de compenser comme il le faisait avant sur la quantité, aujourd'hui on essaie de compenser sur des conneries... l'article 104 de la Confédération là « occupation décentralisée du territoire », biodiversité et tout ça, et pis en fait on nous donne 100 francs / hectare ici, si tu fais comme ça, et c'est devenu un truc mais d'un lourd mais d'un pénible, c'est affreux. » (Lignes 953-959). En effet, Alex reste très critique à l'égard du système de paiements directs pour plusieurs raisons, dont les limites que ce système impose aux agriculteurs qui ne sont plus libres d'utiliser leurs terres comme ils le souhaitent, s'ils souhaitent faire différemment, ce qui arrive parfois à Alex toujours curieux d'apprendre de nouveaux procédés en lien avec ses cultures et son sol. Le système des paiements directs est devenu complexe, chaque semis, chaque récolte, chaque troupeau, chaque hectare doit être répertorié. Selon Alex, la majorité des agriculteurs choisiraient un système de compensation différent des paiements directs ou, évidemment, une meilleure rétribution des denrées qu'ils fournissent et des prix plus dignes

« (...) mais si demain on disait « Les gars, il y a deux modèles. Un modèle où vous pouvez faire différemment sans paiements directs », il y a 99% des paysans qui rentrent dedans. Mais ça c'est sûr et du jour au lendemain. Alors si on pouvait sortir de cette merde, mais tout le monde voudrait faire ça. Parce qu'on en a complètement marre (...) ça t'empêche d'être créatif, d'être un peu inventif quoi, mais certains trucs tu te dis « Attends merde si je fais ça euh... ». Je voulais essayer des trucs dans le sol, mais pas avec des produits phyto ou n'importe quoi hein, c'était des types de semi différents « Merde je peux pas faire parce qu'autrement c'est pas considéré, ni comme une culture de maïs, ni comme une culture de blé donc il n'y a pas de culture, donc je ne peux pas inscrire ma parcelle, pis si je l'inscris pas bah je peux pas faire mes paiements directs donc je ne touche pas les paiements directs », non mais quand même. Pour finir j'ai fait pis j'ai marqué n'importe quoi. » (Lignes 1706-1717). Alex décide donc de faire ses essais en prenant le risque d'être légèrement en-dehors des exigences en matière de paiements directs, il sait ce qui est le mieux pour son sol mais regrette de devoir zigzaguer entre toutes ces consignes, qu'il précise être parfois incompatibles avec la pratique et parfois contradictoires.

Un système qui le met en colère

La charge administrative se place en seconde position dans ses préoccupations et la gestion des cultures à répertorier pour les paiements directs, selon un catalogue très précis, lui complique la vie « *Donc là il faut commencer par payer les paysans justement pour le produit qu'ils font, pas pour des conneries de biodiversité machin, il faut faire de la biodiversité mais arrêtez avec ces espèces de règles à la con, aujourd'hui c'est devenu tellement compliqué ...il n'y a pas une année où je suis pas hors-la-loi... c'est quand même abusé hein.* » (Lignes 1537-1540). Pourtant, Alex est un agriculteur débrouillard et autonome, il sait qu'il peut faire appel aux techniciens de Prométerre mais il a de la facilité et s'en sort pour l'instant sans eux. Toutefois, la complexité des protocoles à respecter l'épuise et surtout, il n'y voit pas le sens, et c'est bien connu, l'absence de sens rend les tâches infiniment plus dures peu importe la profession « *Non mais une fois, j'ai fauché une parcelle, mon frère il me dit « T'es sûr que t'as le droit de la faucher au 1^{er} juin celle-là ? », je dis « Euh ouais je crois », « Non mais contrôle-voir parce qu'il me semble que c'était au 15 juin celle-là », j'suis là « T'es sûr ? », donc j'ai dû revenir avec mon tracteur à mon bureau, regarder sur le programme à deux balles là, pis dire « Oh merde putain, oufff j'me suis trompé, ah bah merde j'étais trop loin avec ma faucheuse », donc c'était le même champ mais il y a une partie qui est inscrite comme-ci et une partie comme ça, donc là je me suis dit « Bon bah j'espère que personne ne va rien voir ». » (Lignes 1541-1547). Souvent, les exigences sont contradictoires entre elles, ce qui le rend fou « *Et tous les collègues c'est comme ça, c'est impossible de faire tout juste tellement il y a de règles. Il y a trop de... on a essayé de créer des programmes pis quand tu fais un programme, t'engages une dizaine d'ingénieurs agronomes, pour faire le programme où chacun a ses idées, ils font les trucs, ils ne se concertent pas entre les bureaux, on nous dit, dans un sens « Ah, il faut absolument arrêter de faire les passages de traitement dans les blés » donc les gens ils traitent à 12-15-21 mètres de large pis du coup on doit laisser des passages pour passer avec les roues pour voir où tu dois traiter. Donc en fait, tu fermes le semoir sur ces deux passages-là. Alors « Il faut arrêter de faire ça parce que ça fait de l'érosion », donc tu laisses une bande de 30cm à peu près dans ton champ. Pis maintenant, il y a un autre programme qui dit « Ah, pour améliorer la biodiversité, il faut arrêter de semer à 12,5 centimètres d'intervalle comme on le fait aujourd'hui mais il faut le semer à 30 centimètres. » (...)* (Lignes 1551-1562). Il me donne encore d'autres exemples, tous aussi précis les uns que les autres, ce qui me permet de*

comprendre l'ampleur que prennent ces questionnements dans son quotidien, cela semble effectivement très pesant.

Entre douceur et rébellion

Alex, c'est un peu un mélange des deux. Sous sa colère et ses grandes exclamations se cache un caractère doux et compréhensif. Mais la situation pèse sur ses épaules et ce système « moisi » est à repenser entièrement. Selon lui, « (...) *on fait surtout partie d'un système qui est complètement moisi de haut en bas. Et pis, nous, bah on est un peu là en bas, on n'a pas tellement le choix souvent avec des moyens limités, des leviers d'action très limités donc en fait, on fait un peu ce qu'on nous dit quoi.* » (Lignes 730-733). Selon Alex, les agriculteurs sont pris dans un système opaque qui fait couler les petites exploitations et qui demande aux grandes de fournir du rendement et de la protection de l'environnement, ce qu'il estime très délicat « *Je ne dis pas qu'il faut partir dans un système communiste mais ...la rentabilité qu'on demande à l'agriculture et ce qu'on lui demande en termes de protection des sols et protection de l'environnement, ça va commencer à être hyper compliqué. Je veux dire là il faudra vraiment se poser la question lequel on veut.* » (Lignes 1007-1011). Pour Alex, ces choix sont difficiles à faire pour « le simple péquin » qu'il est et il ne connaît pas d'agriculteurs qui ne jouent pas le jeu et qui polluent comme des malades « *Ça c'est un choix à faire quoi, mais ça c'est un choix de société. Pis là, en l'occurrence on demande à nous les paysans de le faire. C'est impossible.* » (Lignes 1030-1031). Qu'il s'agisse des couloirs fauniques et d'autres réseaux écologiques, comme il a lui-même initié à Pompaples, ou d'intrants chimiques, il m'explique que la plupart des agriculteurs qu'il connaît ont joué le jeu et essaient de faire au mieux avec ce qu'ils ont à disposition, parfois des ressources financières bien inférieures à celles des deux frères, raison pour laquelle il trouve parfois injuste la façon dont les paysans sont critiqués « *Et c'est pas un problème, hein, je veux dire c'est normal moi je comprends pas non plus le métier qu'ils font forcément mais par contre, il y a une espèce de stigmatisation du paysan dans ce rôle de destructeur de la nature qui est, je trouve, un petit peu salop dans le sens où on n'a pas tellement le choix. Et franchement, des collègues qui se disent « Je m'en fous de ce que je fais dans mes champs, je traite comme un malade et je m'en fous complètement », j'en connais pas, j'en n'ai pas.* » (Lignes 743-748). Pour Alex, les agriculteurs sont encore trop pointés du doigt, parfois à raison et il reconnaît les pollutions existantes, mais parfois à tort aussi et il

estime que le problème est multifactoriel. Selon lui, l'agrandissement de la commune depuis des dizaines d'années, l'artificialisation des sols et la disparition des vergers impactent fortement la biodiversité locale « *Donc dans les champs, en fait, il n'y a pas eu beaucoup de différences. Par contre, ce qui est malade, c'est que dans les villages, avant, derrière chaque ferme, il y avait un immense verger parce que les gens mangeaient leurs fruits, faisaient leur goutte et tout ça, pis maintenant plus du tout. Maintenant c'est construit, donc en fait, la densification des villages a mené à une perte de quantité d'arbres pis voilà quoi, il y a pas de miracle quoi...* » (Lignes 1213-1218). Pour lui, l'USP ne remplit d'ailleurs pas sa fonction de syndicat des paysans et, au lieu d'exiger de nouvelles mesures et de vrais changements pour les agriculteurs, ils négocient des arrangements ridicules sur les pourcentages de bosquets et s'acoquinent avec l'agroalimentaire, dont les lobbys sont trop puissants « *(...) je dis toujours l'USP en fait, c'est comme si UNIA défendait Holcim (...) Mais personne n'a pigé ça. Mes collègues quand je leur dis ça « Ah ouais c'est vrai t'as raison je n'avais jamais fait le lien » » (Ligne 1434). Alex est en colère et il ne comprend pas pourquoi ce ne sont pas les vrais responsables qui prennent leurs responsabilités, comme Syngenta. Il m'explique l'histoire des pollutions au chlorothalonil, un produit homologué par la Confédération et légal jusqu'en 2020. Pour Alex, il y a un véritable manque de dialogues et de connaissances, et ce sont toujours les paysans qui sont pointés du doigt, une situation qui l'agace et le touche. A ses yeux, c'est facile de prendre des décisions à Lausanne sans avoir jamais vu un champ et de d'obliger les agriculteurs à inscrire leurs semis dans un logiciel « post-soviétique » : « *(...) ils parlent toujours de « bottom-up » maintenant le canton ils sont au taquet avec ça. C'est leur nouveau truc « Ouais le bottom-up c'est hyper important », je leur dis « Bah ouais déjà le bottom up, moi je vais commencer par le bottom, ça veut dire je vais vous foutre des coups de pieds au cul et pis après vous venez sur les exploitations », parce que faire du bottom-up depuis Lausanne c'est facile, « Venez, vous mettez des bottes, vous venez avec moi, vous venez faire deux semaines juste pour vous rendre compte de ce que c'est, pis après vous me direz si votre programme machin il est super bien » (Lignes 1604-1611). Aux yeux de l'agriculteur, il existe un fossé immense entre la théorie, les mesures du Canton et de la Confédération et la mise en pratique de ces dernières. Cependant, il est plutôt satisfait de la portée que prennent ces enjeux et du fait que la société se pose de plus en plus de questions. Il trouve que les dernières initiatives permettent de faire bouger les choses, de « *secouer un peu la fourmilière* » (Ligne 1684). Pour lui, l'initiative sur les pesticides contenait des éléments intéressants, notamment**

le texte qui aurait obligé les grands distributeurs à imposer les mêmes normes que les leurs sur les produits importés. Quant à l'interdiction des pesticides, lui n'était pas directement concerné mais il affirme que l'ambiance au village était très, très tendue « *Donc mes collègues ont très mal vécu le truc sur les phytos, là ça été compliqué, franchement ffffouais il y avait une sale ambiance dans les campagnes ... Entre ceux qui étaient d'accord, ceux qui n'étaient pas d'accord, ceux qui étaient moyen d'accord pis qui n'osaient rien dire. Moi j'étais pour l'initiative parce que je pense que... bah voilà c'était surtout cette deuxième partie qui m'intéressait, j'en discutais avec mes collègues mais c'était chaud hein. Je pense que si ça avait passé ...je pense que les pneus de ma bagnole y auraient passé hein* » (Lignes 1687-1692). L'ambiance est tendue et il semblerait qu'un fossé entre la ville et la campagne se creuse autour de ces questions environnementales (sanitaires et écologiques), sans parler de l'érosion des petites fermes. Pour Alex, c'est un drame qui résulte de mauvais choix politiques, une conséquence de ce même système « pourri » : « *Donc cette érosion des petites fermes, pour revenir à ça, d'un côté c'est dommage parce qu'effectivement bah ça permet, ça ne permet pas à des gens qui auraient une autre approche de l'agriculture de le faire. Ça c'est dommage. De l'autre côté, si c'est pour aussi faire des grosses exploitations hyper industrialisées c'est un peu con. Et pis de l'autre, bah ma fois, bah voilà, ils ont fait la politique agricole bah il faut assumer les conneries qu'on fait parce qu'en fait, c'est dû à ça. Parce que ce qu'il se passe du coup c'est que les paiements directs sont élevés par hectare, il y a des garanties pour les banques.* » (Lignes 1381-1388). Ce système opaque, Alex ne peut pas le changer tout seul, cependant, il reste très actif et participe à des séances de travail avec les Verts en vue de préparer les futures politiques agricoles pour la Suisse et « il y a du boulot ». Il ajoute : « (...) *je fais un peu du lobbyisme. Comme Syngenta mais à l'envers (rires)* » (Ligne 650).

Au village, Alex n'a pas peur d'assumer ses convictions, mais il sait que ses opinions diffèrent quand même souvent de celles de ses collègues, mais pas toujours « *Non alors je suis le seul paysan là parce que c'est difficile d'en trouver des qui veulent vraiment participer au truc des Verts, par contre, je remarque que la plupart de mes collègues seront d'accord avec les principes et les idées que je donne (...)* » (Lignes 659-661).

Alex le bricoleur, Alex le *gameur*, Alex le voyageur

A côté de l'agriculture, Alex est un homme curieux, qui aime bricoler et passer du temps avec sa famille. Pour lui, il est essentiel de pouvoir trouver assez de temps pour être avec sa femme et sa fille de douze ans, même si, en été, c'est plus difficile de trouver des moments qu'en hiver. Sa femme, il l'a rencontrée il y a seize ans sur le domaine grâce au cheval, qu'elle a mis en pension chez lui, ils se sont mariés deux ans plus tard. Il n'attend pas de son travail de lui fournir un revenu démentiel, juste suffisamment pour s'occuper de sa famille et pouvoir offrir de temps en temps quelque chose à sa femme : « *J'ai ma maison maintenant donc tant que j'arrive à payer ma maison et offrir de temps en temps un truc à ma femme et à ma fille ça me suffit, j'ai pas de grands besoins.* » (Lignes 1517-1519). Toutefois, Alex a eu l'opportunité de voyager beaucoup, ce qui n'est pas toujours une évidence pour un agriculteur. Il est allé en Sardaigne, en Angleterre, au Vietnam, en Thaïlande, en Allemagne, en Grèce, à Hong-Kong, en Ecosse et ailleurs encore, et s'il pouvait retourner en voyage, il irait volontiers en Russie (après Poutine il précise) ou au Canada. S'il a du temps libre, Alex aime beaucoup bricoler, ce que sa ferme lui permet de faire aisément. Il peut trafiquer dehors, réparer des trucs, bricoler avec sa fille « *Je suis satisfait aussi de pouvoir vivre dehors, de pouvoir avoir aussi, c'est tout con hein, mais c'est un truc que je trouve trop cool, c'est t'as de la place, t'as des outils, t'as du bordel, tu veux refaire un truc chez toi, l'autre jour je voulais... ma fille elle a pris des poules là, bah on a construit un poulailler, c'est le truc tout con mais que pas tout le monde peut se permettre quoi, parce que j'ai des bouts de planche qui traînent, j'ai des vieilles charnières (...)* C'est ce côté un peu poétique du métier, ça j'aime bien. C'est ça que j'suis le plus fier ouais, le plus satisfait. » (Lignes 1639-1646). A côté de ça, Alex aime tout ce qui touche à la mécanique, c'est un bricoleur né « (...) *je m'intéresse beaucoup aux avions, aux hélicoptères, aux bateaux, à n'importe quoi et pis ça je le fais à la ferme en réparant mes engrenages de machine à patates* » (Lignes 687-689). Il s'intéresse également aux jeux vidéo même s'il y joue de moins en moins souvent. Ses jeux de prédilection sont *Company of Heroes*, *Heart of Iron* et *World of Warship*. Avant, Alex pratiquait aussi le sport, le rugby et faisait partie de la jeunesse du village, un contexte qui engage et requiert beaucoup de fibres sociales, ce qui convient à Alex, qui aime bien discuter ce que prouve aussi la richesse de son témoignage.

Transmission

Alex et son frère sont associés et travaillent comme exploitants depuis que leur père est parti à la retraite. Parfois, il arrive que le père continue jusqu'à la fatigue pour aider les fils ou simplement parce qu'il y a trop de travail et pas assez de main-d'œuvre. Je me rappelle encore le père de mon voisin à l'époque, qui continuait à travailler sur l'exploitation en face de la maison et que j'apercevais, lentement et tout courbé, aller planter les piquets à vaches autour du pré. Pour Alex et son frère, la situation est un peu différente, car leur vision n'est pas la même que celle de leur père, ce qui a généré quelques conflits. « *Alors nous, on a eu un peu des soucis à la reprise justement. Après on a eu des problèmes de... Comment on dit... On ne s'est pas très bien entendu. Donc à 65 ans on lui a demandé de partir pour prendre sa retraite, donc bah on n'a pas le grand-père effectivement.* » (Lignes 669-671). Les deux générations n'ont pas la même façon d'aborder les questions agricoles et pour Alex, il y a beaucoup de pratiques qu'il faut faire différemment. Il me murmure, *off record*, que son père est encore un peu « de la vieille école », notamment lorsqu'il me parle de sa séance avec les Verts, le même moment où son père entre dans la cafétéria et fait un petit commentaire sur les écolos. Maintenant, ils s'entendent bien et ne se piétinent plus sur les pieds l'un de l'autre dans la gestion du domaine. Je lui demande si c'est important à ses yeux, que sa fille reprenne dans quelques années et il me répond que non, qu'il n'a jamais trop su quoi penser face à ces questions de transmission « *Je... Je suis un peu ambigu avec ce principe-là parce qu'il y a deux choses qui se mélangent un peu. Il y a un peu le truc de me dire « Moi j'ai une fille qui a 12 ans » donc je me dis « Tiens, bah si elle s'intéresse à l'agriculture, est-ce que ça serait cool pour moi ou pas ? ». Dans un sens je me dis « Bah c'est un cadre de travail qui est quand même agréable, il y a quelque chose qui est construit déjà pour le suivant ». On dit « Plus les générations avancent, plus c'est facile », parce qu'en fait ceux d'avant ont investi dans des trucs, fait des choses, développé des contrats, celui d'après il arrive, il est déjà un peu dans le bain, des fois, avec quelques problèmes ou des problèmes de génération quoi. Moi je me suis beaucoup, beaucoup engueulé avec mon père parce qu'on n'était pas du tout d'accord avec sa manière de faire. Donc, ça peut aussi créer des conflits.* » (Lignes 532-541). Pour lui, c'est un peu égal et c'est sa fille qui choisira si elle souhaite devenir agricultrice et reprendre le domaine « *Ce que je me dis aujourd'hui, c'est que si ma fille ne reprend pas, tant pis, voilà. De toute façon, je trouverai quelqu'un à qui vendre ou louer. Pis si elle reprend, bah dans un sens je me*

dis « C'est cool pour elle, tant mieux », *pis dans un autre sens, moi ça me fait chier parce que moi je vais devoir continuer à travailler jusqu'à 80 ans* » (Lignes 562-565). Lui-même ne s'est d'ailleurs pas tourné vers l'agriculture tout de suite comme nous l'avons vu. Son caractère bien trempé lui permet déjà de s'affirmer dès sa vingtaine auprès de ses camarades lausannois et yverdonnois avec lesquels il a étudié « (...) *ben ouais moi je veux faire paysan, c'est intéressant et tout* » (Ligne 715). Même s'il ressent déjà cette stigmatisation du paysan « *C'était « Ouais nanana les pegnos », voilà* » (Ligne 716). Lorsqu'il entre dans la Jeunesse et tisse des liens avec les jeunes ruraux du village et du canton, la présence de ce cliché s'estompe. Mais il n'en veut à personne et ne correspond en rien au paysan fâché qui se sent trahi par les gens de la ville qui lui manqueraient de reconnaissance. Au contraire, Alex semble très ouvert et très à l'écoute, il comprend les avis de tout le monde et ne stigmatise personne. Pour lui, les critiques émanent d'un manque de connaissance « *Je trouve qu'aujourd'hui le métier de paysan il est mal vu j'ai l'impression, mais il est surtout hyper mal compris. Les gens ne savent pas du tout ce qu'on fait. Et c'est ce que j'essaie de faire avec les Verts (...)* » (Lignes 720-722). Alex représente un peu le changement opéré dans cette génération d'agriculteurs, qui décident d'entreprendre de nouveaux projets, plus tournés vers l'avenir et parfois, qui ne se fondent pas sur les mêmes valeurs que celles des parents ou des grands-parents. Cependant, la fibre agricole Alex l'a toujours eue, et même s'il produit en agriculture biologique, il est persuadé de l'importance des investissements qui permettent aux suivants de pouvoir pratiquer au mieux, en modernisant les structures ou en s'agrandissant. Néanmoins, il ne souhaite pas s'agrandir davantage, car il estime avoir atteint la limite supérieure de ce qui est agréable de faire en agriculture biologique. Le père d'Alex était agriculteur et son grand-père l'était avant lui, c'est d'ailleurs l'arrière-grand-papa qui achète la première ferme « *Oui, alors avant mon père, il y avait mon grand-père, c'est lui qui a... En fait, c'est mon arrière-grand-père qui a acheté la première ferme au milieu village pis après il s'est déplacé à l'extérieur du village. Mon grand-père la reprise et il a agrandi toujours un petit peu, pis mon père et mon oncle ont repris l'exploitation, ils ont continué à agrandir et pis nous maintenant on a fait la même chose quoi.* » (Lignes 41-45). La mère et la grand-mère d'Alex sont femmes au foyer, tout comme sa grand-mère du côté maternel qui aida parfois au bureau de son mari, menuisier. Alex suit donc le même parcours que son père, son grand-père et arrière-grand-père avant lui mais se diversifie un peu professionnellement puisqu'il enseigne plus de dix ans à Grange Verney, l'école d'agriculture, une activité qui lui plaît beaucoup. Depuis qu'il a arrêté, Alex s'occupe

uniquement de sa ferme et n'a pas d'autres activités accessoires « (...) *et pis en fait, les deux on a un peu cette fibre agricole de vouloir développer nos exploitations, de vouloir faire au mieux, de vouloir réduire les coûts. Donc c'est-à-dire que maintenant on a complètement cessé nos activités à côté pis comme on dit un peu « deux métiers, deux misères »* (Lignes 194-197). De plus, il m'explique qu'avec la quantité qu'il produit, il peut difficilement vendre ses denrées au bord de la route, d'autant plus que la gestion d'un système de vente directe représente beaucoup de charges supplémentaires « (...) *du coup ça fait que j'ai 20-15 hectares de pommes de terre, ça fait que j'ai environ 600 tonnes de pommes de terre à vendre, donc vendre ça au bord de la route c'est un peu compliqué quoi »* (Lignes 247-249). Alex livre donc ses denrées à Fenaco ainsi qu'à Terraviva, une organisation de commercialisation des produits biologiques.

Toujours ouvert à de nouvelles idées, Alex est un agriculteur à l'esprit vif qui sait ce qu'il veut tout en faisant preuve de compréhension envers les autres. Pratiquant son métier avec passion et curiosité, il reste fidèle à ses convictions, ne se laisse pas bernier par des promesses creuses ou des solutions faciles, et sait prendre du recul sur les choses avec beaucoup d'humour.

3.2 Mirjam

Il pleut des cordes le matin où je me rends à Bois-Genoud, un lieu qui se trouve dans les hauts de Crissier, pas très loin de l'autoroute, sur le site de l'école Rudolf Steiner. De loin, j'aperçois la ferme, qui se distingue du reste des bâtiments avec, en contrebas, les tunnels blancs qui recouvrent les planches de maraîchage. Sur place, je ne trouve personne, mais je suis accueillie chaleureusement par l'immense brouhaha des brebis et des moutons (cf. couverture). Un employé m'indique où je peux trouver Mirjam, dans un tunnel. Avant de commencer l'entretien, j'aide fièrement Mirjam et son collègue à faire sortir les vaches en tenant le fil et en assurant que les voitures ne passent plus « *C'est tout bon, vous pouvez rouler !* ». Une fois à l'intérieur, je rencontre un autre pensionnaire de la ferme qui dort profondément dans son panier avant que le chat et un autre chien se joignent à nous, puis nous commençons. Mirjam s'occupe de la ferme de Bois-Genoud depuis janvier 2009 mais elle y travaillait déjà en tant qu'employée jusqu'à ce qu'il y ait l'opportunité de reprendre.

Demeter

La certification Demeter représente un engagement supérieur en matière d'agriculture, soit une approche holistique, durable et biodynamique. En plus de respecter les normes biologiques de Bio Suisse, Demeter intègre des pratiques agricoles qui reconnaissent et encouragent les forces vitales et les cycles naturels de la terre. La certification Demeter met l'accent sur l'utilisation de préparations spéciales à base de plantes et de minéraux, ainsi que sur l'observation minutieuse des phases de la lune et des étoiles. Ces pratiques visent à améliorer la fertilité du sol, à renforcer la santé des plantes et des animaux, et à promouvoir la biodiversité. Ainsi, la certification Demeter va au-delà des exigences de l'agriculture biologique en intégrant des éléments spirituels et énergétiques dans le processus agricole. Elle offre aux consommateurs une alternative complémentaire, en mettant l'accent sur la régénération des écosystèmes et le respect des cycles naturels de la vie. En 2021, 398 fermes Demeter sont recensées en Suisse, soit 10% de plus que l'année précédente contre 42 fermes Demeter dans le canton de Vaud⁴⁵.

Formée à l'école Steiner, Mirjam effectue ses premiers stages sur des exploitations bio et Demeter mais réalise que les exploitations bio ne lui offrent pas la même satisfaction que Demeter, il y a quelque chose qui lui manque « (...) *à force de visiter plusieurs fermes bio, j'ai quand même remarqué qu'il y a quelque chose qui me manque sur ces fermes bio, un aspect qui n'est pas satisfaisant pour moi. Et c'est comme ça que j'ai quand même finalement décidé de faire la formation Demeter et rester là-dedans* » (lignes 534-538), ce qui la pousse à se lancer officiellement dans la formation Demeter, une formation fédérale dispensée aujourd'hui à Rheinau. Elle est originaire de Bâle-Campagne, où réside encore sa famille même si son frère, qui est devenu professeur, est parti vivre en ville. Je lui demande s'il achète des produits Demeter « *Oui (rires). Etonnamment quand il était jeune il était très anti-bio et machin et pis maintenant, il est très ...complètement dans le bio et beaucoup dans le Demeter aussi* » (Lignes 576-577). Les parents de Mirjam ne sont pas agriculteurs mais montrent une certaine sensibilité à l'égard de l'anthroposophie, amenant Mirjam à réaliser un projet final en agriculture lors de sa dernière année d'école Steiner qui lui offre la possibilité de réaliser

⁴⁵ Demeter, « Rapport annuel 2021 », <https://demeter.ch/fr/jahresbericht-2021-des-schweizerischen-demeter-verbandes/> (consulté le 10.07.2023).

plusieurs stages agricoles. La famille du côté de son père, qui travaillait dans une usine chimique, vient d'Italie « (...) *il vient d'Italie donc c'est un peu une autre génération là-bas, son père à lui il était main-d'œuvre. En fait l'histoire, c'est que mon arrière-grand-père il est tombé malade dans la Première Guerre mondiale, il a chopé la malaria en Afrique et il est décédé très jeune donc mon grand-père, comme aîné de la famille, il avait 9 ans. Du coup, lui il a dû quitter l'école pour aller travailler et nourrir la famille. Et ben il est resté le reste de sa vie main-d'œuvre, en agriculture et autre, et puis mon père après il a pu faire des études. Pas universitaires mais au moins de haute école et c'est lui qui est parti après en Suisse. Donc c'était vraiment... la vie en Italie à cette époque c'était quand même encore différent qu'en Suisse » (Lignes 557-565). A Bâle, Mirjam grandit avec son frère, ses parents et sa grand-mère qui vit avec eux. Sa mère est couturière mais se sacrifie beaucoup pour la vie de famille et le maintien du foyer, tout comme sa grand-mère qui fut d'abord vendeuse puis mère de famille également. Le chemin de Mirjam diffère en cela des parcours agricoles plus traditionnels, où la ferme est reprise d'un parent. Nous n'abordons pas vraiment la question de la transmission, Mirjam n'a pas d'enfants et la raison lui appartient, je ne pose pas plus de questions.*

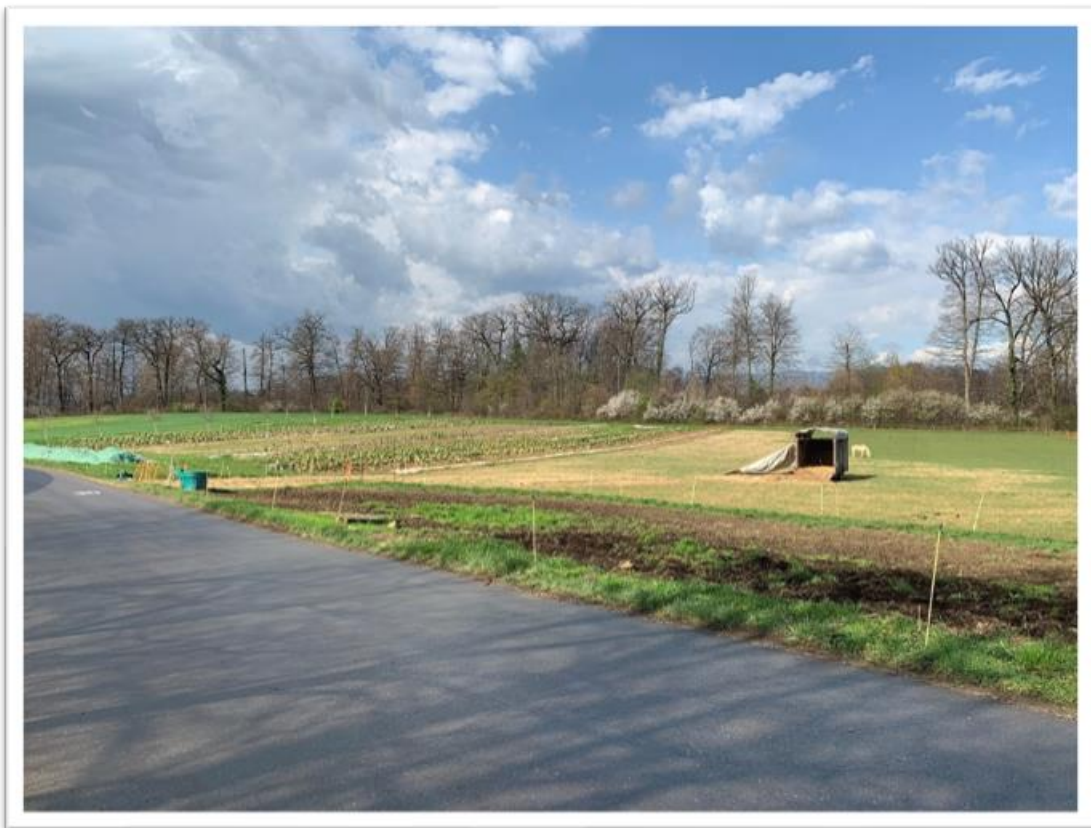


Figure 15 - Les cultures de Mirjam et son poney

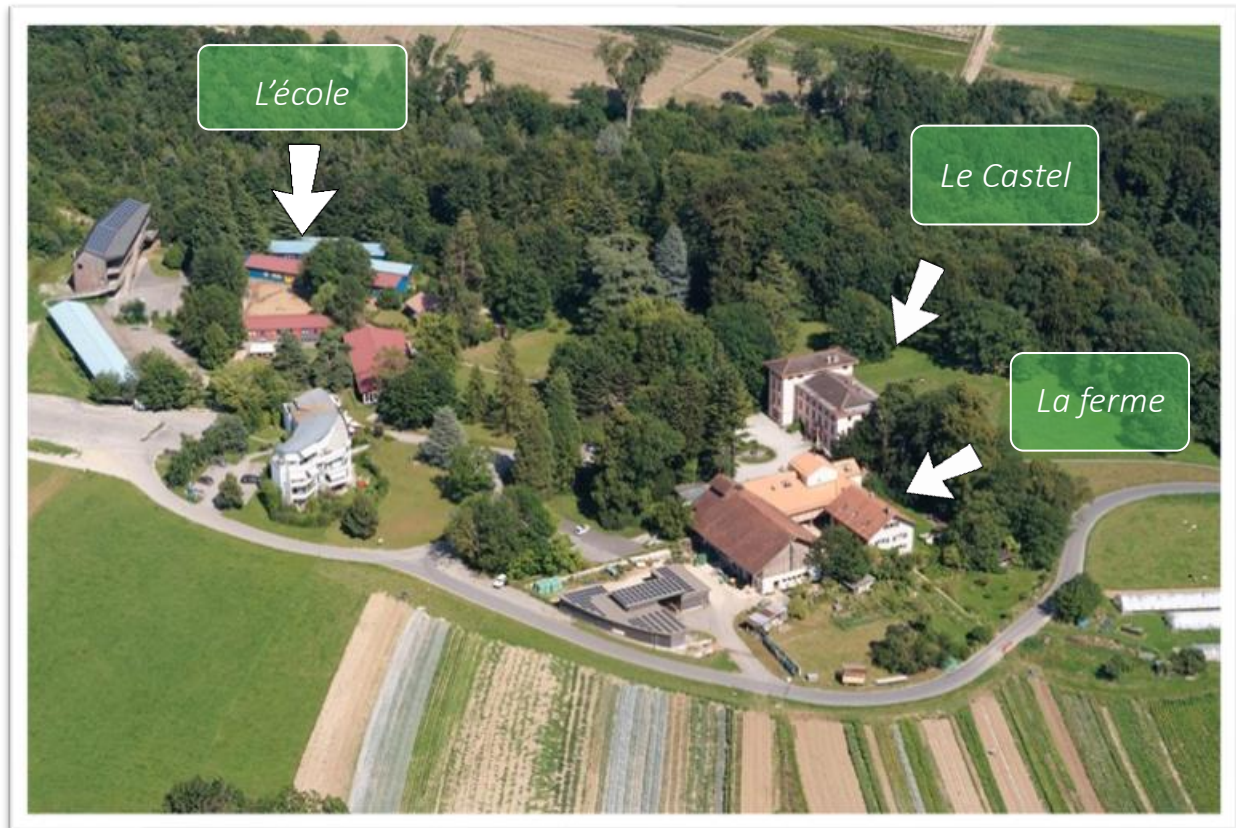
Actuellement, l'agricultrice emploie deux personnes fixes à l'année et voit du monde au marché lausannois, auquel elle tient un stand deux fois par semaine, le mercredi et le samedi, juste en-dessous de la Place de la Palud ainsi qu'au marché de Prilly, où elle est présente le mardi soir. Ce contexte lui permet d'échanger avec les clients du marché et d'entendre ce qui s'y dit. Dans la vie de Mirjam, il y a aussi un horticulteur, de la région de Lonay, qui possède une entreprise d'horticulture en conventionnel. Et puis, bien sûr, il y a tous les habitants de la ferme : chats, chiens, moutons, un troupeau de vaches allaitantes, des poules pour la consommation personnelle et deux poneys « *pour le plaisir* ».

Un emplacement atypique

La ferme de Bois-Genoud compte une dizaine d'hectares, soit dix fois moins que la ferme d'Alex. Malgré cette différence peu négligeable, Mirjam réserve deux à trois hectares pour les cultures, notamment des pommes de terre et des céréales, et 1000 mètres carrés de surface sous les tunnels froids. Le reste est dédié aux prairies et aux surfaces écologiques, et elle a un tout petit verger dans lequel elle a récemment planté des fruitiers haute-tige pour la génération suivante. Sur la petite taille du domaine, Mirjam plante et récolte environ une centaine de variétés, et si l'on compte les espèces différentes comme la batavia rouge et blanche, peut-être même plus. Elle commande ses semis auprès d'un producteur bio ou de Sativa qui propose du Demeter, parfois elle fait les semis elle-même mais sinon, elle reçoit directement les plantons « *Alors, je travaille avec un producteur de plantons qui fait des plantons bio mais pas Demeter, à qui je peux aussi dire quelles graines je veux. Je fais rarement ça mais en principe je pourrais donc je peux aussi lui dire – je travaille beaucoup avec Sativa qui fait Demeter – mais voilà en général, je prends ce qu'il propose. C'est aussi une question de coût, s'il doit faire des semences spéciales pour moi ça coûte plus cher. Et pis lui il me livre donc je fais un planning une fois par année et pis en général, là depuis deux semaines, depuis la semaine 10 en fait donc mi-mars à peu près, on reçoit jusqu'à fin novembre plus ou moins toutes les deux semaines des plantons. Donc tout ce qui est salade, persil, cote-de-bête, ça la plupart j'achète, les choux, les poireaux tout ça. Après moi je fais les semis donc carottes, betteraves, panais et poix, haricots tout ça, ça c'est moi qui achète les graines. Et comme plantons, je fais les courges, les courgettes, les tomates.* » (Lignes 97-107). Toutes ces variétés, Mirjam les vend essentiellement au marché. Une petite partie est réservée aux salades de la cantine de l'école Steiner, qui commande les plats chauds mais peut préparer les plats froids

comme les salades, une autre petite partie de sa production est parfois destinée au restaurant *Le Castel* et pour le petit magasin bio *Le Sureau*, mais le revenu principal provient du marché.

Le site de Bois-Genoud se situe au milieu d'une réserve Pro Natura et regroupe l'école Steiner, la ferme de Mirjam, le restaurant, une épicerie bio et un centre thérapeutique.



Le terrain se trouve en zone d'agricole et les forêts l'entourent, cependant, de nouveaux quartiers sont prévus non loin de la ferme, dans les hauts de Prilly, ainsi qu'un projet social, sur l'un des terrains à proximité « *Alors ça doit être quelque chose de social. Ça doit être une école, un hôpital, un EMS, quelque chose donc pour ça c'est difficile on sait pas quelle échéance il y a, si on va avoir quelque chose ou jamais. La pression de la population autour augmente beaucoup. Donc nous on est un peu la zone de verdure pour tous ces promeneurs et leur chien* » (Lignes 30-33). Elle ajoute qu'il y a beaucoup de passage et qu'il y en aura encore plus, ce qui pose un problème pour une zone agricole car les gens qui s'y promènent, parfois avec leur chien, ne respectent pas toujours la nature « *Oui, on résiste mais on doit se battre et c'est pas facile d'éduquer les gens. Ça c'est un peu le problème des fermes proches des villes. En fait, je ne sais pas si vous avez déjà parlé avec d'autres, mais les gens qui voient un pré et qui se disent*

« Ah tiens, on peut faire un feu » (...) *Ou jouer avec leur chien, laisser le crottin des chiens qui sont très mauvais pour les vaches. Et voilà ce genre de choses. Et il y en a des qui ne connaissent pas, quand on leur explique ils respectent et il y en a d'autres qui ont tous leurs droits. Voilà, ce genre de choses...* » (Lignes 45-51).

La ferme de Bois-Genoud se situe à 527 mètres d'altitude, sur le versant gauche de La Mèbre, et comporte une particularité, surtout pénible en été. « *Alors le bas de la ferme c'est plutôt sableux et le haut c'est plutôt un peu argileux. Mais on est à un endroit un peu particulier dans le sens que souvent, en été, les orages ils tournent autour et puis chez nous il pleut pas* » (Lignes 128-130), ce qui oblige Mirjam à arroser beaucoup même si l'eau qu'elle achète à la commune est comptabilisée hors-tax. Cette eau potable est chère mais l'eau de leur source ne suffit pas à arroser les cultures, elle suffit tout juste pour le bétail. Dans le choix des cultures, l'altitude n'est pas le facteur central, c'est plutôt l'approvisionnement en eau qui joue un rôle essentiel. Je lui demande donc, en tant qu'agricultrice, comment elle voit ces questions climatiques. Les sécheresses la préoccupent beaucoup, hormis l'année 2021 où il a énormément plu en été, Mirjam observe une tendance qui l'inquiète, consciente de la valeur de l'eau potable. Pour garder un maximum d'humidité dans ses sols, Mirjam m'explique qu'il est possible d'utiliser la technique du mulching, qui consiste à couvrir le sol d'une couche végétale mais le problème, c'est que sa ferme est trop grande pour que les cultures soient récoltées à la main et trop petite pour acheter la machine qui permet de planter dans la couche de mulching. De plus, ces machines spéciales sont souvent chères, trop chères pour des petits domaines comme Bois-Genoud. Il existe aussi la technique du goutte-à-goutte mais en agriculture biologique et biodynamique, les agriculteurs sont obligés de sarcler les mauvaises herbes, ce qui n'est pas possible si un tel système est installé dans les champs. Parfois, les agriculteurs bio utilisent les films plastiques pour couvrir les cultures et empêcher les mauvaises herbes de s'installer mais Mirjam n'est pas emballée par cette méthode, même si le plastique est supposément biodégradable « *Après, ce plastique c'est souvent après broyé et laissé dans le sol et même que c'est du plastique biodégradable moi... mouais je ne suis pas très, très sûre de cette histoire et en plus, le sarclage qu'on fait en bio ça mobilise aussi des nutriments pour les plantes et si on ne peut pas faire ça, il faut donner plus d'engrais dans le sol donc au fond de...* (elle va s'asseoir entre les chiens pour les séparer). *Voilà, ça veut dire qu'il faudrait plus d'engrais... les bio, eux ils travaillent plus avec des engrais, aussi des engrais liquides et tout ça, c'est une base naturelle mais ils peuvent plus rajouter que nous en Demeter. Et pour ça, moi j'aime bien le*

sarclage parce que ça mobilise les nutriments disponibles dans le sol et ça, par contre, je ne peux pas faire si j'ai couvert ou ce genre de choses. Il faut qu'on trouve des solutions... mais je sais pas encore dans quelle direction ça va se développer » (Lignes 166-175). La production biodynamique de Mirjam n'est pas intensive, ce qui rend les plantes plus résistantes aux aléas climatiques car elles sont plus petites et plus espacées « Alors, en général, on produit un peu moins intensif qu'un conventionnel et du coup les plantes sont déjà plus espacées donc on peut tourner autour et en général aussi beaucoup moins vigoureuses, moins poussées donc elles sont plus résistantes. Du coup on n'a jamais des extrêmement grandes plantes mais un peu plus petites et plus concentrées. Mais ça fait que déjà les plantes sont moins sensibles, on essaie aussi de choisir des variétés qui sont plus résistantes à certaines choses. Notre idée principale c'est de soigner bien le sol et de se dire « Dans un sol vivant, une plante trouve tout ce qui lui faut et assez de force pour pousser sainement », mais tout ça a aussi ses limites. Donc il y a aussi des moments où on doit intervenir et là il y a différentes techniques. Il y a l'homéopathie pour les plantes déjà, il y a des produits phytosanitaires qui sont autorisés en bio et en Demeter à base de naturel avec des plantes ou des bactéries, des choses comme ça. Il y a des produits et tout simplement des produits de grand-mère comme le savon noir contre les pucerons, ce genre de choses. Et des fois, ça marche mieux, des fois ça marche moins bien hein. Et il y a un grand problème chez nous, c'est les doryphores de pommes de terre. » (Lignes 199-212). Les doryphores sont des petits insectes rayés noir et jaune qui envahissent les champs de tomates ou de pommes de terre et dont il est difficile de se débarrasser. Selon les observations de Mirjam, le changement climatique n'impacte pas uniquement l'agriculture parce qu'il fait plus chaud mais parce que les épisodes météorologiques sont plus intenses, différemment répartis sur l'année et moins équilibrés « Nous ce qu'on remarque en agriculture ou ce que moi je remarque, agriculture ou pas, c'est que c'est pas forcément que ça devient plus chaud, il y a aussi des moments plus froids, c'est ce qui est vraiment très frappant pour nous c'est qu'il y a beaucoup plus des extrêmes. Des extrêmes, avant, il y avait peut-être des petites vagues comme ça et maintenant les ampleurs sont beaucoup plus grandes. Donc il y a des périodes très chaudes, très sèches, très longues et après il y a des périodes très froides, très mouillées où il y a beaucoup de pluie. Il y a beaucoup moins d'équilibre qu'il y a encore vingt ans en arrière où c'était quand même mieux réparti entre sec et pluies par exemple » (Lignes 235-242). Ces bouleversements rendent la prévision des cultures plus difficile et laissent moins de temps pour certaines pratiques, comme la plantation des semis qui requiert quand même une météo

dégagée ou les traitements qui sont efficaces uniquement s'il ne pleut pas directement dessus le lendemain.

Réchauffement et questions existentielles

Outre ces dérèglements, Mirjam s'inquiète beaucoup du manque d'eau « *Voilà alors ça c'est quelque chose qu'on remarque beaucoup et plus en général, de plus en plus le manque d'eau quoi...il y a clairement... Comme cette année en février, les terrains étaient essuyés (...)* Et pis oui, moi je suis très convaincue qu'il faudrait que nous, l'humanité, fasse un grand effort et que chacun devrait faire un grand effort, après c'est pas vraiment l'impression que j'ai de mon point de vue de métier. Le bio est plutôt en recul en ce moment, par rapport à avant le Covid. Les gens sont moins prêts à dépenser pour la nourriture qu'avant. Et j'ai quand même l'impression qu'ils sont pas du tout prêts à renoncer à leurs loisirs ou à leur confort » (Lignes 251-253 ; 262-266). Pour Mirjam, l'urgence climatique n'est pas quelque chose de lointain ou d'abstrait, que l'on peut remettre à plus tard. Elle voit la situation d'un œil critique, consciente que des bouleversements sont à venir « *Mais en tout cas ça va être très compliqué et je dois dire que je suis pas très, très jalouse des futures générations qui vont devoir gérer ça (...)* Ça fait un petit peu peur quand même. » (Lignes 295-296 ; 300). Pour Mirjam, l'argent est la racine de nos problèmes, du moins, la surconsommation qui découle du système capitaliste, de cette course effrénée des Hommes à la recherche de sens⁴⁶. A ses yeux, les gens ne sont pas prêts à renoncer à leur confort et à leur luxe et, tant qu'il y aura la possibilité de voyager, de consommer, les gens le feront. « *C'est une question d'argent. La globalité se fait de l'argent à cet abus et à ce luxe et comme on est quand même en général plutôt une espèce qui pense à soi et à son propre bien-être, ceux qui peuvent vraiment faire des sous avec, même qu'ils savent que c'est une mauvaise chose, ils continuent de faire de la pub et d'essayer de pousser les gens à consommer. Rien que les avions sont de nouveau tous pleins* » (Lignes 272-275). Mirjam sait que les gens dépensent aujourd'hui, en moyenne, 6-7% de leur budget mensuel dans la nourriture et qu'il s'agit d'une question de priorités. La discussion s'oriente vers un point essentiel, les notions de choix et de liberté « *C'est vraiment un problème, après on peut difficilement interdire. Il faudrait que les gens fassent ça de leur propre bon sens, parce que*

⁴⁶ Selon les explications du Professeur C. Arnspenger, le consumérisme de nos sociétés modernes s'explique par la quête effrénée d'un sens à donner à nos existences et surtout par le fait que l'humain, confronté à sa propre finalité, trouve un moyen (dérisoire) d'y palier en consommant et en achetant des biens matériels, veine tentative de fuir l'absurdité de l'existence.

*sinon on rentre dans une dictature. » (Lignes 283-284). Seulement, le bon sens a ses limites et ne suffit pas, tout comme l'incitation à se tourner vers des produits locaux ou bio. Trois variables viennent, à mon sens, bloquer les processus de changement à l'échelle d'une personne : le degré de précarité, la connaissance des enjeux et finalement l'intérêt/la volonté d'aligner ses valeurs à sa pratique. Nous en arrivons ensuite à la question de la taxe, qui permettrait d'inciter, ou plutôt, de décourager les gens à surconsommer les ressources communes « *Après, s'il y a une taxe c'est pas forcément une dictature parce que du coup, si tu veux utiliser, tu utilises mais tu paies le juste prix pour les dégâts que tu fais derrière. Après, ça fait aussi que les gens qui gagnent beaucoup ils peuvent continuer à polluer et les gens qui gagnent peu... Donc il faudrait encore faire une différence de niveau suivant quel salaire... que ça fasse vraiment mal aussi pour les riches. » (Lignes 287-291). Comme elle le souligne en précisant que la taxe n'est pas optimale pour tout le monde, il est vrai que la solution doit s'ancrer dans une transition juste (socialement) et qu'elle n'est pas soutenable si ce sont les pauvres qui en paient le prix, puisque ce sont toujours les mêmes qui boivent la tasse en premier. Je lui demande si elle estime qu'il n'y a pas assez de promotion qui est faite pour les produits Demeter, à cela elle me répond « *Non je ne crois pas. C'est quand même connu. C'est vraiment une question de prix et pis pour moi c'est pas juste une question d'utiliser des produits bio qu'il faut changer, c'est... notre stand de marché il est juste à côté de magasin Zara et pis il y a régulièrement des files d'attente devant ce magasin avant l'ouverture... et pis on sait qu'il y a absolument pas d'éthique derrière. On sait que c'est l'abus, on sait que c'est la pollution... » (Lignes 329-333). Pour Mirjam, il est clair que la plupart n'est pas prête à renoncer au confort, à la mode, aux habitudes... nous faisant revenir aux idées d'Arnsperger (date) sur la quête existentielle. Selon l'agricultrice, les gens sont au courant de ce qui se passe et des désastres environnementaux que représentent certaines industries, comme celle du textile, seulement, ils décident de fermer les yeux « *Et ça continue et quand on regarde des reportages les gens ils disent « Oui d'accord mais ils ont des tellement beaux produits je vois nulle part ailleurs ce qui me plaît (...) Ils savent et le font quand même et c'est des choses qui ne tiennent pas très longtemps. Et comme pendant le Covid, il y avait des files d'attente de trois quarts d'heure pour entrer chez Zara et je suis sûre que 98% des personnes qui sont allées dans ce magasin, ils n'avaient pas vraiment besoin. Ils en avaient bien assez de vêtements à la maison. C'est pas que leur dernier pantalon est déchiré et qu'ils avaient vraiment besoin d'acheter quelque chose » (Lignes 335-336 ; 343-347). Nous en venons à la question de la nécessité qui n'est plus****

la première raison pour laquelle nous achetons et, pour Mirjam, il s'agit essentiellement d'une question d'ennui et de manque de sens, ce qui d'ailleurs se rapproche quand même de l'idée selon laquelle nous consommons pour contrer la finitude de notre petite existence, d'un gouffre intérieur abyssal. « *Du besoin et pis du sens de la vie. Parce que qu'est-ce qu'ils ont à faire autrement ?* » (Ligne 349). Je lui parle d'une étude que j'ai lue récemment qui établit une corrélation directe entre le temps passé dehors dans la nature et la sensibilité à l'égard des questions environnementales, en prenant des groupes d'enfants qui ont joué dehors lorsqu'ils étaient petits et des groupes d'enfants qui ont grandi dans un contexte plus bétonné et derrière les écrans (l'étude fait aussi le lien inversement proportionnel entre la possibilité de jouer dehors et le temps d'écran). Le résultat indique que les enfants qui ont joué dehors s'intéressent davantage aux questions climatiques et à la préservation de l'environnement car ils seraient plus conscients de la valeur intrinsèque de la nature, c'est-à-dire qu'ils la voient comme une fin en soi et non comme un moyen pour assouvir les besoins humains. A l'école Steiner, la pédagogie anthroposophe permet aux enfants de, peut-être, mieux se sensibiliser à ces questions. « *Les écoles Steiner elles font, en général à l'âge de 14 ans, elles font faire un stage agricole obligatoire à tous leurs élèves, souvent c'est trois semaines, parfois c'est moins ou plus. Et ça fait que tous les jeunes sont obligés, de vivre et travailler un petit moment sur une ferme. Déjà ils voient qu'est-ce que c'est vraiment. Il y a aussi quelques gymnases qui exigent ça de leurs élèves, par exemple de Zürich et de Berne et je trouve que c'est vraiment une très, très bonne chose, même si c'est une petite expérience et que la plupart oublie de nouveau après. Pour beaucoup, ils se rendent vraiment compte du travail qui est derrière. Ils font peut-être un petit peu moins de gaspillage avec la nourriture et au minimum, au moins, la problématique derrière tout ça.* » (Lignes 356-364). Je lui demande quels sont, à ses yeux, les obstacles qui freinent la transition en Suisse et pour elle, c'est vraiment le fonctionnement humain ainsi que l'argent des lobbies contre lesquels il est difficile de faire pression. Mais pour Mirjam, la question de produire en bio et en Demeter ne se pose pas, même si les conditions sont difficiles « *Moi j'ai fait le choix d'être en bio parce que pour moi ça n'irait pas autrement. Mais c'est clair. C'est très dur.* » (Ligne 380-381). Il n'y a pas besoin de faire mille théories pour comprendre que le lien à la nature est essentiel pour Mirjam, qui vit sobrement et se contente de peu « *Exactement, j'ai régulièrement la fiduciaire qui me dit que ces chiffres-là ça ne peuvent pas être justes. Qu'avec un revenu pareil, on ne peut pas vivre (...) Pis elle a plusieurs agriculteurs pis elle dit « Bah allez-y une fois, voir comment vivent ces gens, c'est plus*

possible ». *Après, on a un loyer beaucoup plus modeste que quelqu'un d'autre, on a quand même toutes les chutes de légumes non-vendables qu'on peut consommer, sa propre viande, machin truc. Mais on a un train de vie qu'un citadin normal il s' imagine passer dans le dernier siècle.* » (Lignes 383-384 ; 386-390). Bien qu'elle ne paie pas un loyer aussi cher qu'à Lausanne ou Genève, son revenu fait à peine tourner le domaine et elle ne peut pas payer ses employés grassement. En plus du faible revenu, Mirjam travaille énormément, tous les jours de l'année ou presque. Lorsque je lui demande si elle peut, parfois, s'accorder quelques jours de repos, elle me répond du tac au tac « *Alors, en général j'arrive 3 jours par année* » (Ligne 394). « *Sapristi* », me dis-je, c'est vraiment peu. Mais Mirjam aime son métier qui lui offre beaucoup de diversité au quotidien et si elle avait plus de temps libre, elle m'explique qu'elle le consacrerait aussi à la ferme, entre de nouvelles cultures et les animaux. « *Mais si vraiment je pouvais faire ce que je voulais, j'aimerais avoir un jardin pour cultiver des légumes. Idéalement, j'aimerais pouvoir m'occuper un peu du bétail, j'aime beaucoup les vaches et les moutons, les chiens, les poneys, les poules et j'aime bien aussi faire les machines des fois. Donc en gros, en fait, j'aimerais exactement faire ce que je fais. Et ça m'a aussi un peu secouée et je me suis dit* » « *Mais il faut pas se plaindre* ». *C'est vrai que quelque fois je suis fatiguée mais je fais ce que j'aime faire. Peut-être si j'avais plus de temps, j'aurais envie de faire des choses plus artistiques, bon je lis beaucoup. J'aime bien aussi faire un peu la couture, le dessin mais c'est pas assez important pour que je prenne le temps pour le faire et ça je ferais peut-être plus si j'avais plus de temps mais, en gros, du temps pour moi, j'en ai pas forcément besoin plus car je suis dans la nature et avec les animaux. C'est ce que j'aime faire. Voyager j'ai fait dans ma jeunesse, suffisamment pour moi. Oui, il y a certaines régions que j'aimerais voir mais c'est pas un grand regret si je vais jamais les voir.* » (Lignes 690-702). Lors de ses voyages, Mirjam, qui n'aime pas visiter les pays en mode « *touriste* », préfère rencontrer les gens sur place pour découvrir des cultures et des modes de vie différents. Elle se rend plusieurs fois en Tunisie pour mener un projet agricole de palmiers-dattiers dans le but de diversifier le revenu des agriculteurs, malheureusement le climat chaud et la présence d'eau salée rendent le maintien de ce projet compliqué, surtout en ce qui concerne la partie des légumes qui n'ont pas eu assez d'eau. Si elle pouvait voyager encore une fois, Mirjam irait volontiers en Ecosse ou en Irlande, ou dans un autre pays du Nord. Cependant, l'agricultrice s'estime heureuse de pouvoir faire ce qu'elle fait chaque jour, même si les conditions sont parfois difficiles. Cet amour de la nature, des

animaux et de la mécanique me fait penser au témoignage d'Alex qui se dit chanceux de retrouver ces aspects-là dans son métier.

Les journées de bureau, un enfer

Le quotidien de Mirjam est rythmé par la météo et les tâches à accomplir : planter, observer, traiter, récolter, ranger, réparer, commander des graines, préparer les marchés, s'occuper des animaux, se charger de l'administratif et j'en passe. L'agricultrice aime son métier qui lui apporte beaucoup de choses « (...) et j'aime bien quand il fait froid en hiver, comme ça quand j'ai trop chaud en été, je peux me rappeler de l'hiver où j'avais froid et je pensais « Ah vivement l'été et tout ». J'aime bien le travail avec le bétail et les plantes et j'aime bien aussi la diversité dans notre métier. Parce qu'on est un petit peu éleveur, un petit peu vétérinaire, un petit peu mécanicien, un petit peu producteur, un petit peu jardinier, c'est extrêmement diversifié et c'est chaque jour un peu un nouveau challenge parce que quand on vit avec la nature, avec le vivant on ne peut pas gérer la météo, les températures et tout ça il faut toujours un petit peu s'adapter, trouver des solutions, essayer de faire le mieux avec la situation existante. Et c'est un travail très gratifiant quand on peut produire quelque chose et récolter quelque chose et dans notre cas même vendre directement aux clients, de voir le cycle de la vie avec les naissances et tout ça. Et aussi quand je vais pas bien, je vais voir mes vaches. Ça dégage tellement quelque chose de calme, de rythmique, de rassurant, de paisible ben que oui je trouve que c'est un travail qui nous ressource beaucoup. » (Lignes 446-458). Mirjam trouve en l'agriculture un défi et des ressources, ce qui est sûr, c'est qu'elle n'a pas le temps de s'ennuyer. Lorsque je lui demande si elle consacre beaucoup de temps aux tâches administratives, il y a un petit silence avant qu'elle me réponde par l'affirmative. « Oui... surtout beaucoup pour quelqu'un qui n'est pas doué là-dedans. Nous on travaille dehors, on est doué pour travailler dehors. Donc et pis il y a de plus en plus. Pour les paiements directs par exemple, il y a de plus en plus de paperasse, dès qu'il y a une petite erreur on est sanctionné et des choses que.. ouais eux ils veulent plus rien faire donc c'est tout à nous de faire et.... Une fois, avec la nouvelle géoréférence – je sais pas si vous êtes au courant – on a du dessiner tous nos champs sur l'ordinateur... (...) Ils font les photos satellites mais après...ouais mais c'est très compliqué, c'est vraiment le bordel. Et la première année, j'ai fait tellement d'erreurs que je les ai appelés. Et un gars du bureau, de Marcelin, un ingénieur, qui était deux heures avec moi au téléphone pour m'expliquer, écrans partagés, on a fait ça ensemble et même lui il a eu de la peine. Alors

comment vous voulez que quelqu'un comme moi qui n'ai aucune formation dans l'informatique arrive à faire ça ? Ça me prend des journées complètes. » (Lignes 467-472 ; 476-481). Des journées complètes où elle ressent la nécessité de s'atteler à d'autres tâches, plus urgentes, plus utiles « *Si je dois faire une journée de bureau, je-pète-un-plomb* » (Ligne 465). Mirjam accentue chaque syllabe, effaçant le moindre doute sur l'existence de son agacement. A ses yeux, les mesures et les protocoles à remplir en échange des paiements directs sont inadaptés aux petites fermes comme la sienne qui a beaucoup de surfaces en biodiversité qui changent d'endroit selon les années « *Et je dois, chaque année, dessiner exactement où sont mes légumes et si j'oublie du coup, sur cette parcelle où j'ai des patates cette année, d'enlever la mesure diversifiée de légumes et la mettre sur la parcelle à côté, je suis sanctionnée (...)* Ou une prairie (sourir). *On peut pas juste dire « Voilà, j'ai tant de légumes sur ma surface qui sont... » et pis « J'ai tant de patates... ». Non. Il faut exactement dessiner où est quoi sur chaque parcelle. Je leur ai dit « Mais vous faites 300 mètres et vous voyez ». Ils m'ont dit « Oui mais c'est pour nos contrôleurs, ils peuvent pas... ». C'est une à côté de l'autre. J'ai tant de surfaces en légumes et sur cette surface, elle change chaque année, mais il y a toujours la diversité de légumes dessus. »* (Lignes 496-499 ; 501-506). A ce moment, je me dis que les services d'aides proposés par Déméterre ne sont pas de trop. Tout comme Alex, Mirjam trouve cette formularisation qui augmente, complexe et farfelue, pire, elle n'y voit pas non plus le sens « *Je pense que pour tout le monde c'est très compliqué. Mais ça ne fait pas sens en plus de ça* » (Lignes 512-513).

La situation géographique de sa ferme l'a préservée des éventuelles critiques sur son mode de production et sa vision « bio » de l'agriculture et, hormis quelques passants au marché (pas des clients, des passants), elle n'a pas reçu beaucoup de remarques lors des votations sur les pesticides et elle a même pu accrocher une affiche sur son écurie en faveur du « oui ». Pour elle, la préservation des sols pour le présent et les générations futures est cruciale et elle estime, au même titre que Alex, que les produits importés et vendus par les grandes surfaces doivent se conformer aux mêmes normes de production qu'en Suisse, autrement la concurrence est injuste. Cependant, elle comprend aussi les agriculteurs pour lesquels un passage à l'agriculture biologique serait trop rude. « *Pour moi ça c'est logique, c'est l'avenir. Après, je peux très bien comprendre l'agriculteur qui dit « Moi j'ai pas envie de vivre comme toi, j'aimerais quand même un minimum de luxe et alors du coup, comme les prix sont tellement bas, il faut que je produise plus, plus intensivement ». Et ça c'est que possible avec des produits chimiques.* (Lignes 431-434). Pour terminer, je lui demande ce qui empêche, selon

elle, les agriculteurs de se convertir au système biologique. Elle me répond, comme nous venons de le voir, qu'il s'agit essentiellement d'une question de revenu et de mission. D'après la productrice, le rôle de certains agriculteurs est de produire suffisamment de nourriture pour nourrir les gens et faire tourner le domaine « *Je pense le travail par rapport au revenu. Il y a plus de charge de travail et pis en général, c'est plus difficile d'avoir un bon revenu, une sécurité avec les produits de traitement, qu'on peut intervenir s'il y a vraiment quelque chose et certains je pense qu'ils sont convaincus qu'avec le bio on ne peut pas nourrir le monde. Donc ils considèrent leur tâche, comme agriculteur, de produire le maximum de nourriture.* » (Lignes 628-632). Pour elle, il est totalement possible de nourrir le monde avec l'agriculture biologique à condition que les mentalités changent et que leurs produits soient payés à leur juste valeur par le consommateur ou qu'ils soient mieux soutenus par l'État, ceci permettrait à des fermes comme elle de mieux tourner et, qui sait, favoriserait l'émergence de nouvelles petites structures. Malheureusement, nous assistons à la tendance inverse et ce sont les petites fermes qui coulent « *C'est... oui... pour moi c'est un grand drame. Ça montre quand même bien que c'est très difficilement viable et que c'est très peu reconnu ce travail qu'on fait. Et bon...souvent ces fermes après sont intégrées dans une autre ferme plus grande* » (Lignes 601-603).

« Bonjour Madame, bonjour Messieurs »

Mirjam est membre de Demeter, Prométerre et d'un réseau pour les surfaces écologiques regroupant des agriculteurs de la région lausannoise. Elle m'explique qu'elle est souvent la seule femme lors des séances, ou du moins, la seule femme qui gère un domaine à son nom et qui n'est pas mariée à un agriculteur. Je lui demande si, parfois, on lui fait ressentir qu'elle est une femme « *Un peu, un peu... mais comme on est quand même proche de la ville, ça c'est l'avantage, les gens sont quand même beaucoup plus ouverts alors que dans un petit village ce serait encore différent mais quand il y a des réunions... (...) en général, il y a que des mecs. En général c'est « Bonjour Madame, bonjour Messieurs » et je suis la seule femme et ça fait un peu bizarre parce qu'en général, c'est un couple et c'est le mari qui vient ou c'est un homme tout seul qui gère. C'est plutôt rare que c'est une femme qui gère. Mais oui, ça va. J'ai pas souvent eu des remarques désagréables.* » (Lignes 517-525). Mirjam embrasse sa passion pour l'agriculture sans être perturbée par ces questions de genre. Forte et déterminée, elle n'a été que rarement confrontée à des remarques désobligeantes, ce qui est rassurant quant à

l'évolution des mentalités, bien que le constat ne s'applique pas à tous les domaines et de loin. Mirjam reste concentrée sur son travail et portée par sa connexion à la nature, prouvant chaque jour que la réussite agricole n'a pas de genre.

3.3 Mélanie

Mélanie est viticultrice à Cully et sa maison se trouve en plein milieu du village, en face de l'église que l'on voit de ses fenêtres. Dans cette maison, maintenant louée pour l'habitation, se trouvent encore la cave et le pressoir « (...) *le domaine il est où vous êtes là maintenant donc, en fait, vous avez le pressoir et la cave dans la maison. On dirait pas comme ça parce que c'est vraiment une maison villageoise et c'est un peu... j'ai pas de cave et pas de grenier parce que du coup c'est occupé donc voilà.* » (Lignes 3-6). La maison, haute de plusieurs étages, allie charme et confort et je me retrouve, après plusieurs escaliers, dans un bel espace de vie où règne une ambiance familiale et chaleureuse. En bas, à l'entrée, je rencontre du personnel qui s'active à diverses tâches et en-haut, dans la cuisine, je fais la connaissance d'un chien, Skadi, et d'un chat à l'allure presque sphérique, le rendant absolument jovial. En ce moment, c'est un peu la course, Mélanie prépare le festival qui commence ce week-end, où des concerts sont organisés au pressoir ainsi que la vente de ses vins devant la maison et il faut être prêt.

Cultiver dans le Lavaux

Mélanie possède un petit domaine de 4 hectares répartis selon trois contrats différents, la propriété, la location et deux hectares réservés à la viticulture : « (...) *en propriété j'ai un hectare, en location j'ai un hectare, et j'ai 2 hectares et demi en vigneron-tâcheron donc c'est vraiment trois contrats différents en fait et pis pratiquement, elles sont un peu (montre avec ses mains) par là... non je rigole, en fait c'est assez morcelé (...)* » (Lignes 6-9). Les vins de Mélanie sont certifiés Lavaux AOC et possèdent les appellations et lieux d'origines d'Epesses, Calamin et Dézaley, qui se situent plutôt sur le côté est de Cully, un peu par-ci, par-là, comme elle le montre avec ses mains. A la différence des grandes terrasses viticoles de France, voire parfois du Valais, le Lavaux possède une pente parfois trop forte pour que la viticulture y soit mécanisée, ce qui oblige Mélanie à travailler manuellement même si elle ne se pose pas trop la question puisque « *ça a toujours été comme ça (rires)* » (Ligne 18). Les viticulteurs genevois, valaisans ou de la Côte, eux, peuvent travailler en tracteur beaucoup plus facilement et n'ont

pas de terrasses séparées par des murs de maintien « (...) depuis la Tour de Marsens et en bas, ben il n'y a rien qui tient quoi. A la base c'était de la forêt quand même donc... » (Lignes 26-27). A l'origine, le sol si particulier du Lavaux doit sa richesse aux dépôts laissés par le glacier du Rhône qui se retire de la vallée il y a environ 12'000 ans (Prométerre 2004)⁴⁷. La structure hétéroclite de la roche dans le Lavaux génère des « changements de comportements du glacier », ce qui mène à des profils de sol différents : « Le glacier retrouve un rôle érosif en aval du Dézaley (constitué de marno-grès abrités des dépôts de moraine par l'épaulement de Rivaz). Il dégage les molasses argileuses glissées sur les pentes de Calamin, puis marno-gréseuses un peu plus armées d'Epesses à Lutry. Des placages résiduels de moraine de fond et de moraines sablo-graveleuses combinés à l'aménagement spectaculaire des terrasses compliquent la répartition des sols. » (Ibid., p. 6). A ces différentes formations molassiques, s'ajoutent d'autres



Figure 16 - La Tour de Marsens et Cully (pointe gauche)

Source : site web du « Domaine de la Tour Marsens », <http://tourdemarsens.ch/le-domaine/>

événements géologiques et des glissements de terrains qui donnent finalement au Lavaux un sol si particulier. Ce qui est tout aussi fascinant, c'est que ces processus géologiques se retrouvent dans certaines notes des vins « *Le territoire tout en pentes et en terrasses de Lavaux*

⁴⁷ Etude des terroirs viticoles vaudois : « Géo – Pédologie. Appellations Chardonne et Saint-Saphorin », projet réalisé par l'Association pour l'étude des terroirs viticoles vaudois et Prométerre, 2004.

UNESCO ressemble à un patchwork de sols, tantôt argileux, tantôt calcaires et tantôt pierreux. Les vigneronnes trouvent là un véritable terrain de jeu, chaque terroir influençant grandement les arômes des fruits qui s'en nourrissent » (Vaud Information)⁴⁸. Pour Mélanie, le travail à la vigne est la partie du métier qu'elle aime le plus avec la cave et les échanges avec la clientèle, qu'elle ne voit pas toujours souvent puisqu'elle travaille de nombreuses heures à la vigne. « *La clientèle, je trouve ça rigolo parce que ça me... comme moi je travaille beaucoup toute seule, j'ai juste un employé neuf mois par année, ben en fait, le fait de voir du monde, des clients ben ça me permet de papoter avec eux et ça me fait sortir de ma ... Des fois, c'est rigolo parce qu'il y a des clients qui me font* » Ah mais... on vous dérange ? Vous avez une drôle de voix » *pis en fait je me rends compte que depuis le matin où je me suis levée jusqu'à midi, j'ai croisé personne, j'ai parlé avec personne donc du coup ...c'est pas comme si je chantais à tue-tête entre mes vignes et ma cave quoi, hum hum. Donc j'ai la voix qui est un peu prise mais sinon pas* » (Lignes 33-40). Mélanie engage un employé neuf mois par année ainsi qu'aux effeuilles et pendant les vendanges, des moments intenses durant lesquels de l'aide est nécessaire. Les yeux pétillants et l'énergie débordante, la viticultrice doit souvent répondre au téléphone pour gérer la mise en place du festival. Malgré la pluie dehors, l'atmosphère est animée, l'effervescence palpable « *Oui ? (Elle répond au téléphone). Tchô (...). A moi : J'ai mon mari qui me donne un coup de main mais il est tout le temps, en permanence, en train de me poser des questions quoi...* » (Lignes 90-91).

Vignes et changement climatique

Pour Mélanie, il s'agit plutôt de « dérèglements » que de changements climatiques « *Ouais ben en fait, pour moi, on me dit « réchauffement climatique », mais pour moi c'est plus un dérèglement climatique parce qu'on passe de 2021, énormément de pluies, à 2022 où on a un épisode de sécheresse, ben les raisins sont pas les mêmes, ça se comporte pas la même chose à la vigne, c'est hyper compliqué quoi* » (Lignes 101-104). Ces changements l'obligent à s'adapter constamment et, selon elle, les gens qui ne sont pas directement concernés ne se rendent peut-être pas forcément compte des impacts météorologiques sur les cultures. Lorsque j'écris ces lignes, il grêle et je pense à Mélanie et à ses vignes qui risquent de s'abîmer sous l'impact des grêlons, bien que nous soyons loin de l'épisode de grêle qui a saccagé le

⁴⁸ Vaud Information, <https://www.myvaud.ch/fr/P10160/types-de-sols-de-lavaux> (consulté le 20.07.2023).

Lavaux en 2005. Pour la vigneronne, ces variations météorologiques sont insolites même s'ils ne sont pas forcément tous dangereux pour la vigne « *Ben, en fait, j'ai la faculté d'effacer ça de ma mémoire... Mais 21 et 22 c'était un peu rocambolesque quand même. On a passé d'une extrême à l'autre et les gens l'année passée* » « *Ouais c'est le réchauffement climatique* » *pis je dis* « *Mais vous avez oublié l'année passée, il a plu du mois de mars à juillet, il a fait que pleuvoir quoi* » *et les gens ils oublient* » (Lignes 197-110). Toutefois, à la différence des cultures céréalières ou d'autres types de cultures, la vigne est un arbuste plus résistant qui est planté pour une plus longue période allant de vingt à trente ans. Je lui demande comment elle voit la préservation de l'environnement et quels sont, à ses yeux, les freins à la transition dans le monde de la viticulture. Elle me répond que c'est quelque chose qui se met gentiment en place, comme des réseaux écologiques mais la difficulté à la vigne, c'est que les terrains sont petits, séparés par des murs et des cours d'eau « *Donc en fait, ils ont plusieurs cultures différentes quand nous on a une monoculture et en plus, on peut pas alterner nous, on peut pas mettre une année du colza, une année des pommes de terre donc (rires) c'est compliqué. Mais non, non, on fait de plus en plus attention (...)* Après c'est voilà, ce qui nous pose beaucoup de problèmes en ce moment chez nous, c'est les cours d'eau. Parce qu'ils nous demandent de se mettre à 6 mètres des cours d'eau mais quand un cours d'eau est défini que s'il coule plus de 180 jours par année, ben c'est ça... et pis on devrait arracher la vigne en fait. Pis là j'ai une vigne où la vigne elle fait 120 mètres de long pis j'ai un cours d'eau pis quand j'ai enlevé 3 mètres, ben il y a un certain nombre de cèpes qui me manquent. Donc j'ai réussi à négocier les 3 mètres et pas les 6 mètres... Parce que mon voisin s'il enlevait 6 mètres, ben il avait plus de vigne quoi. Non mais c'est... c'est hyper bizarre mais on est en train de mettre les choses en place quoi. Il y a plein de choses qui sont en train de se mettre en place pis dans certaines régions, ça fait 10 ans que c'est mis en place parce qu'ils ont la surface » (Lignes 442-455). Ce dont parle Mélanie, est une mesure des PER qui vise à protéger les cours en laissant de l'espace, au mieux 20 mètres et au moins 6 mètres, entre les vignes et les cours d'eau, souvent une bande herbeuse qui réduit fortement le risque de contamination de l'eau par ruissellement ou infiltration⁴⁹. Pour Mélanie, la petite surface qu'elle possède l'empêche de pouvoir appliquer toutes ces mesures « *parce qu'ils ont la place de faire pis nous on n'a pas* » (Ligne 459). Cependant, la viticultrice reste positive et tournée vers l'avenir, et se dit qu'il y a

⁴⁹ « Protection des eaux de surface et distances de sécurité », *Revue suisse de viticulture, arboriculture, horticulture*. vol. 41 (1), 2009, pp.75-76.

de plus en plus de bonne volonté et de progrès qui sont faits « là-dedans », malheureusement, il existe encore du monde qui est réticent à l'idée de changer de façon de faire « *Ben on essaie. Mais c'est hyper compliqué parce qu'il y a encore beaucoup de vieux carcans et il y a encore des vieux cons. Non, moi j'aimerais beaucoup mais après c'est beaucoup des* » « Ouais mais moi, on faisait comme ça, on a toujours fait comme ça, on va continuer à faire comme ça ». *Mh, mh. Il y a les changements pis il faut pas oublier non plus qu'au début 1900, on était tous en bio parce qu'il n'y avait pas tous ces produits de synthèse. Pis il faut juste se souvenir de ça. Mais en même temps... et en même temps... (répond à un appel).* » (Lignes 140-145). En même temps, pour Mélanie, il est parfois difficile de faire autrement pour certaines parties de son terrain, où les traitements sont nécessaires même si elle choisit aussi de ne pas traiter certaines zones « *Parce que moi il y a une partie que je fais sans produit de synthèse et une partie que je fais avec produits de synthèse parce que je suis obligée. Je sais pas si c'est des méconnaissances ou pas mais après, sans produit de synthèse c'est pas simple non plus dans notre région parce que comme je disais tout au début, on est très en pente, on fait tout manuellement donc tout à coup, si on doit partir en urgence traiter parce qu'il a plu comme en 21 non-stop, ben les seuls créneaux horaires qu'on aurait sans pluie ben....* » (Lignes 159-164). Ces questions d'environnement génèrent quelques tensions parmi les viticulteurs du village et le mélange, surtout à Cully, du monde rural et citadin qui offre un contexte propice aux débats et Mélanie me confirme que son village ne fait pas exception à la règle « *Oui, il y a. Mais en fait, ils me font assez rire les gens de la ville en fait. Parce qu'ils voudraient manger du bio, ils voudraient manger quelque chose de raisonné pis si vous allez chez eux pis que vous ouvrez leur frigo.... On aimerait juste avoir accès à ça aussi. Parce qu'ils veulent bio, ils veulent du raisonné et tout ça. Pis en ouvrant leur frigo, vous allez avoir des mangues, des bananes, des ananas, des avocats et pis... c'est, c'est...si vous privilégiez déjà le régional ça serait déjà pas mal. Ils auraient des fraises déjà maintenant, ils auront....* » « Ah c'est super il y a les premières fraises » (...) *Donc ça me fait marrer parce que ces écolos bobos citadins, t'as juste envie de leur dire* « Bon, maintenant ouvrez votre frigo et regardez quoi ». *Pis, on peut aller encore plus loin hein, on peut acheter du riz de Chine, on peut acheter des pâtes de je-sais-pas-d'où...* » (Lignes 170-176 ; 178-180). Cette hypocrisie que Mélanie décrit la dérange beaucoup, consciente que les prix des produits bio en Suisse sont entre 30-40% supérieurs aux prix du conventionnel d'après elle, mais « (...) *ces gens-là sont pas prêts à mettre le prix non plus. Et pis, on est en Suisse hein. On paie les gens, ils ont un salaire, ils sont pas payés au lance-pierres (rires)* »

(Lignes 201-202). Pour la vigneronne, il est essentiel de privilégier les produits régionaux surtout que de plus en plus d'alternatives existent comme le tofu de la plaine de l'Orbe et le riz tessinois, où elle m'explique qu'il pleut beaucoup ce qui est plutôt favorable pour la culture de riz. Tout comme Alex et Mirjam, Mélanie trouve trop faible la part du budget que les Suisses placent dans l'alimentation « *C'est ridicule parce que si on doit comparer ça à il y a 50 ans en arrière, le budget ben la moitié partait dans la nourriture.* » (Lignes 205-206). Mélanie vend la majorité de ses vins à des particuliers, environ 80%, et le reste elle le vend au festival ou à d'autres occasions, ce qui la « préserve » un peu de la course des prix bas des grands distributeurs « *Non en fait je suis trop petite pour ça. En fait la seule fois, où on m'a abordée c'était Denner à l'époque, euuhh... ils m'ont pas... en fait, j'ai pas fonctionné avec eux parce qu'ils me demandaient de vraiment descendre les prix très bas et pis l'autre problème que j'avais, c'est que j'avais pas assez. Parce qu'ils demandent une quantité astronomique de litres et pis que j'avais pas en fait.* » (Lignes 249-253). Finalement, je lui demande comment elle voit la durabilité et les enjeux qui nous attendent et surtout, si elle reste confiante : « *Non, moi je pense que tout va s'arranger. Je vois plutôt positif. Après, je pense que ceux qui voient pas positif ils sont pas là dans 15-20 ans (rires)* » (Lignes 464-465). Pour Mélanie, la préoccupation première est la pérennisation de son entreprise « *Ce qui m'inquiète c'est que les gens continuent à acheter nos produits et qu'on puisse continuer à pérenniser l'entreprise mais après on est à l'abris de rien quoi. C'est ce qui m'inquiète le plus moi perso* » (Lignes 242-244).



Figure 17 - Mélanie et Sébastien

Source : site web de Mélanie, <https://www.mw-vins.ch/fr#portrait>

Être viticultrice, c'est pas un souci

Tout comme en agriculture, il n'y a pas beaucoup de femmes en viticulture qui gèrent un domaine à leur nom et dont le mari fait autre chose. Sébastien, le mari de Mélanie qui nous rejoint pendant l'entretien pour prendre son petit-déjeuner, est enseignant « *Moi j'enseigne aux apprentis donc pas du tout dans le monde du vin (...) à l'ERACOM. Aux apprentis du monde de l'imprimerie.* » (Lignes 316-318). Je demande à Mélanie si ce statut de femme l'a parfois menée à des situations ou des réflexions pénibles « *Ouais ça arrive. Ouais. Mais on s'en fout. Autant, il y a 15 ans en arrière, j'étais un peu révoltée de ça, autant maintenant je me dis « Bon ben c'est comme les voisins, il y a des voisins avec qui vous vous entendez et pis des voisins avec qui vous vous entendez pas » et pis ces gens-là vous les évitez et pis vous vous en portez pas plus mal. On peut pas s'entendre avec tout le monde et pis ceux qui ont des réflexions misogynes ben, ils restent à leur place (...) pas tout le monde est copain (rires). Ce serait le rêve mais après ben on reste poli pis on s'entend pis on reste ok quoi.* » (Lignes 215-219 ; 364-365). Mélanie est très au clair et ne se laisse pas déstabiliser par ce genre de discours sexiste, elle sait ce qu'elle fait et où elle va. Sa personnalité rayonnante et déterminée s'exprime à travers ses éclats de rire joyeux et la vigneronne n'est pas du genre à tergiverser. Mélanie est la cinquième génération à la tête du domaine mais la première femme à vinifier les vins Weber. En 2019, elle est même couronnée pour son talent à la Fête des Vignerons à Vevey. Après l'école, à seize ans, Mélanie se rend en Suisse alémanique, dans le canton de Soleure, à Unterramsern, pour apprendre l'allemand et faire jeune fille au pair « *mais j'avais pas vraiment de gamins à surveiller donc j'étais plutôt dans une famille d'agriculteurs pis c'est quand je suis arrivée là-bas, que je me suis rendu compte que j'aimais ce que je faisais donc j'ai dit à mon père que je voulais faire ça, mon père m'a dit « gnagnagna ». Il voulait pas trop.* » (Lignes 341-344). Son père est réticent quant à son engagement dans la vigne, considérant ce travail comme rude et pénible. Peut-être, s'il en avait eu la possibilité, n'aurait-il pas choisi d'être vigneron lui-même. Mélanie travaille avec son père et reprend officiellement le domaine le 23 décembre 2010, à l'âge de 33 ans. Pour la vigneronne, c'est très important de ne pas forcer les enfants à reprendre un domaine, ni de reprendre un domaine à ses parents par souci de loyauté comme elle l'a vu chez certains de ses collègues « *Ah ouais mais moi j'en connais des enfants qui ont mon âge ou qui sont plus âgés que moi et qui voulaient faire ça quand ils étaient... plus pour leur faire plaisir pis le jour où leurs parents sont décédés, ils ont changé de*

métier. C'est un peu con (rires). Ah les conflits de loyauté si on peut éviter, ça me va aussi (...)
Moi j'ai pas envie qu'un de mes enfants fasse ça parce que je le fais pis que c'est important
parce qu'il serait la 6^{ème} génération pour, au final, attendre que je meure pour qu'il change de
travail (rires) » (Lignes 235-238 ; 226-228). Le père de Mélanie ne les pousse pas dans cette
direction et Mélanie fait ce choix pour elle-même, une trajectoire différente de sa sœur qui
est devenue naturopathe, ce qui lui convient très bien « On n'a pas le même gabarit déjà pour
commencer (rires) et pis non, non, elle fait son métier très bien, elle adore ce qu'elle fait
donc... » (Lignes 284-285). Mélanie aime la vigne et travailler avec la nature tout en gardant
un contact avec les clients, cependant, il y a certaines tâches qui sont plus pénibles à ses yeux
« Et puis, ...ce que je procrastine beaucoup c'est le bureau (...) Ah ouais, l'admin c'est l'enfer. »
(Lignes 40-43). Je lui demande si cela représente une grosse charge de travail « (Grande
inspiration). Beaucoup trop. Mais ils nous rajoutent chaque fois des couches. Je pense que mon
père entre ce qu'il a commencé il y a 45 ans, où ils avaient très peu d'administratif. Avant, ils
faisaient des déclarations d'impôts, vraiment au chiffre d'affaires et puis point barre. Et ils ne
tenaient pas de comptabilité, il y avait pas de TVA, il y avait pas de ... Il y avait des contrôles de
cave mais c'était pas souvent, maintenant tout est démultiplié quoi. Pis si, en plus, ils avaient
un formulaire, qu'ils se le passaient entre les services, ça irait mais ils viennent chacun avec
leur propre formulaire... » (Lignes 45-51). Ce qui embête Mélanie c'est que les services ne
communiquent plus les informations entre eux et qu'elle soit obligée d'envoyer plusieurs
formulaires à plusieurs institutions différentes « Alors ça, ça va parce qu'ils ont tout
informatisé mais avant que ça soit informatisé c'est eux qui faisaient donc c'était quelqu'un
dans le bureau qui faisait. Ils faisaient et c'était très bien comme ça, tandis que maintenant,
c'est nous qui devons le faire. » (Lignes 68-60). Son agacement est plus que palpable « Moi
j'aurais bien voulu que les impôts ou l'AVS, c'est égal un des deux, ben que les impôts fassent
que ça fasse tic, tic, tic, tic, tic et qu'il y a UN truc, pis c'est tout l'administratif, c'est cantonal et
fédéral, je veux dire à un moment donné, on devrait tout remplir à la même place pis une fois
qu'on a toutes les infos à la même place, on dispatche tout, ils auto-dispatchent ou ils viennent
chercher les données chez nous quoi. Mais noooooon. » (Lignes 68-72). Les tâches
administratives lui prennent environ une journée ou une demi-journée par semaine qu'elle
reporte à quand elle a du temps pour le faire, ce qui accumule un peu plus les heures. De plus,
ces tâches administratives coûtent plus cher si elle décide d'engager une aide pour le faire,
comme un fiduciaire « Si je dois tout aligner avec ma comptabilité, remplir les trucs, les

machins, je pense que j'en ai pour un jour par semaine. Entre répondre aux mails, les machins, aux trucs. Bon bref. C'est ce qu'on n'aime pas et pis... Le truc c'est qu'on a un problème. C'est qu'un employé normal on va le payer environ, je dis, entre, après ça dépend s'il est nourri, logé, il y a plein de trucs, entre 20 et 25 francs de l'heure, pis si vous engagez une experte comptable ou une secrétaire, ben la secrétaire elle a minimum 40 francs de l'heure pis l'experte comptable elle a minimum 180 francs de l'heure. Donc vous avez meilleur temps d'engager deux employés de plus à la vigne pis de, vous, faire le travail même si ça prend plus de temps que l'inverse. » (Lignes 81-89).

Des origines serbo-vaudoises

Si du côté du papa, la famille de Mélanie vient de Cully, sa mère et sa grand-mère sont originaires de Serbie. La mère de Mélanie est venue en Suisse à l'âge de quinze ans, avant de rencontrer le père de Mélanie et de se consacrer entièrement à la vie de famille en devenant femme au foyer. La grand-maman, décédée il y a deux ans, à l'âge de nonante ans, est retournée vivre en Serbie même si elle avait l'AVS en Suisse, simplement car elle s'y sentait mieux et préféra rester malgré la situation liée au Covid. « *Ouais mais elle, elle s'en fout parce qu'elle a vécu, comme elle disait, elle a vécu deux guerres. Elle a vécu la Deuxième Guerre mondiale, elle a vécu la guerre là-bas en Serbie. Elle aurait pu rentrer parce qu'elle avait l'AVS ici mais elle a jamais voulu rentrer. Donc quand on a commencé à lui parler du Covid elle s'est marrée quoi (rires).* » (Lignes 307-311). Mélanie parle le serbo-croate et entretient un contact avec sa famille là-bas, jusqu'au décès de la grand-maman. Mélanie et Sébastien ont deux enfants, une fille de 18 ans qui termine un apprentissage de cuisinière et un fils de 16 ans mais pour Mélanie la transmission n'est pas une obligation comme elle l'explique au début. « *Je veux dire s'ils reprennent, ils reprennent. Et s'ils reprennent pas, ils reprennent pas. C'est hyper important de.... Mon père il a fait la même chose avec nous en fait, avec ma sœur et moi. Il a vraiment mis en avant qu'on devait vraiment faire ce qu'on a envie de faire dans la vie.* » (Lignes 222-225).

Le couple s'est rencontré à ski, il y a plus de vingt ans, grâce au meilleur ami de Mélanie avec lequel Sébastien a fait son armée, ce qui les a amenés à passer plus de temps ensemble. Je leur demande s'ils arrivent à trouver un peu de temps pour être ensemble et prendre des vacances... ils se regardent « *Heheh (se tourne vers Sébastien), il secoue la tête (rires). Non c'est*

*compliqué parce que moi, en fait, quand je pourrais partir en vacances, c'est lui qui a l'école donc on est un peu à contre-courant les deux mais ouais, voilà. Mais on profite des week-ends, de l'hiver, hein Chéri ? » (Lignes 375-377). En effet, pour Mélanie, la haute saison c'est l'été entre l'effeuillage en juin et la fin des vendanges au début de l'automne tandis que Sébastien, lui, a ses grandes vacances scolaires entre juillet et août. Ainsi, ils essaient de partir plutôt l'hiver ou d'aller skier, une activité qu'ils aiment beaucoup. Leur dernier voyage remonte à cinq ans, au Sri Lanka et sinon, ils sont partis quelques fois avant d'avoir les enfants en Italie, en France et dix jours aux Maldives. Aujourd'hui, ils essaient de composer entre leurs horaires de travail et les enfants. La vigneronne prévoit de partir avec sa fille cet hiver, peut-être à Bali, mais Mélanie préférerait voyager plus longtemps, trois semaines, en se déplaçant, en rencontrant des nouvelles personnes pour découvrir comment elles vivent plutôt que de rester à un seul endroit, *all inclusive*. « *Ouais c'est ça... Mais il y en a qui adorent ça hein, moi j'ai mon meilleur ami qui part la semaine prochaine à Dubaï une semaine, il se réjouit de rien faire pendant une semaine.* » (Lignes 402-403). Mais le travail à la vigne lui demande beaucoup de temps et elle peine à en trouver suffisamment pour elle « *Je cours après (rires)...le temps pour moi* » (Ligne 369). Une fois par semaine, Mélanie se rend au yoga pour souffler un peu ou va faire des longues balades avec Skadi et en hiver, elle peut profiter de quelques week-ends de ski mais cela reste peu « (...) *j'essaie de composer un peu avec tout ça. Mais, des fois, c'est vrai que je me mets entre parenthèses quoi.* » (Lignes 372-373).*

A côté, la vigneronne fait partie de plusieurs associations dont un collectif qui regroupe des vigneronnes « (...) *je fais partie des Artisanes de la vigne et du vin suisses donc on est un collectif, pour l'instant, de 22 femmes vigneronnes. Donc il n'y a pas de messieurs.* (Lignes 409-411). Ensemble, ils font partie du ski-club de Villars-Gryon, du Caveau des vigneronnes de Cully et de la société de sauvetage dont elle est devenue membre passive. Le soir pour se détendre, Mélanie aime bien regarder des films plutôt que lire, ce qu'elle privilégie si elle a plus de temps ou qu'elle peut prendre quelques jours de vacances.

3.4 Anne

Lorsque j'arrive sur place, je suis fascinée par la vue sur les Alpes et le calme qui règne sur les lieux. Le soleil brille fort et les rayons se réfléchissent sur les restes de neige qui recouvrent les terrains mais l'air est frais. A ma gauche, deux ânes broutent paisiblement les touffes d'herbe qu'ils trouvent et Anne m'explique après qu'elle les a sauvés de conditions un peu compliquées et qu'ils mènent maintenant une vie meilleure. Le nom du domaine « La Goille » tire son origine de la gouille « *La Goille donc on pense bien à une gouille et ici c'était que des marais avant parce qu'on a des sources partout et ici on capte les eaux de la ville de Pully, des eaux des villes de Lausanne (...) à Corcelles-le-Jorat, tous les lieux dits c'est « la Moille au blanc », « la Moille baudin », « la Moille au frêne », « la Moille messeli », « la Moille chéri » donc ici c'était des mouilles, c'était mouillé* » (Lignes 247-253). Nous montons à l'étage et Anne m'invite à prendre place à la table de la cuisine, recouverte en certains endroits de piles de paperasse et d'administratif. Simple, chaleureuse et déterminée, Anne se bat pour la cause des agriculteurs et la juste rétribution de leur travail qui n'est plus reconnu aujourd'hui comme il l'était autrefois.



Figure 18 - Anne accompagnée de l'une de ses protégées

Source : Photo de B. Kormann (<https://www.pme.ch/entreprises/2020/05/11/monde-dapres-seratil-meme>)

Pas de durabilité environnementale sans durabilité économique

Anne n'est pas seulement agricultrice, elle est également infirmière, militante et entrepreneure, puisqu'elle fonde et préside l'association FaireSwiss, la coopérative du lait équitable qui a fait parler d'elle ces dernières années dans la région et qui assure une rémunération au producteur d'un franc par litre de lait vendu. L'agricultrice de 41 ans y consacre beaucoup de temps, entre vingt et trente heures par semaine en moyenne « (...) c'est une grosse part de mon activité, je consacre presque entre 20 et 30 heures par semaine mais maintenant un petit peu moins, heureusement ça a diminué cette dernière année. On a pu gonfler un petit peu le bureau, ce qui fait que je peux déléguer plus de tâches mais c'est vrai que moi je suis très active dans cette coopérative. C'est vraiment l'idée de défendre la durabilité économique du producteur parce que quand on parle de durabilité, souvent, on pense environnement alors que la durabilité bah c'est environnemental, social et économique pis nous on défend le fait qu'il n'y aura pas de durabilité environnementale, ni sociale s'il n'y a pas au départ une vraie durabilité économique pour le producteur. On ne peut pas seulement lui imposer des normes pis lui donner 2-3 peanuts, on doit d'abord bien le rémunérer pis après il pourra aller vers davantage de durabilité environnementale ou sociale. » (Lignes 92-102). Pour Anne, la durabilité englobe les trois dimensions qu'elle mentionne et il est impératif à ses yeux que les producteurs soient mieux rémunérés avant de pouvoir fournir d'autres services. « (...) c'est aussi un projet qui est militant parce qu'on essaie vraiment de défendre une agriculture qui reste durable mais productive, qui reste en mains paysannes et pis qui soit capable de nourrir la population tout en ayant une rémunération correcte pour les producteurs. Alors c'est vrai que c'est un projet qui me plaît beaucoup parce qu'il y a cette partie militante et de défense professionnelle qui est vraiment riche quoi. Pis qui est intéressante (...) Pis comme j'ai dit, nous on veut d'abord être mieux payés pis après on en fera plus, pis c'est pas l'inverse toujours qu'il faut nous imposer » (Lignes 108-113 ; 130-131). Au début du projet, la Migros s'intéresse au lait équitable qui est vendu d'abord dans huit succursales... puis dans huitante deux jusqu'à ce que la centrale Migros impose de nouvelles normes « On avait vraiment des ventes qui étaient exponentielles, qui étaient hyper bonnes, les gérants des magasins étaient hyper preneurs du projet, ils mettaient bien le lait en valeur. Les responsables des coopératives romandes étaient hyper impliqués, étaient vraiment convaincus par le projet mais malheureusement au niveau de la centrale à Zurich, ils ont décidé d'imposer les normes I.P. sur tout le lait de consommation

y compris pour le lait équitable donc nous on a refusé de se faire imposer des normes par la grande distribution parce que, si on veut bien, dans le principe, on aurait peut-être pu l'imposer à nos producteurs (...) mais pour nous c'était pas l'objectif justement (...) on aurait peut-être pu trouver des solutions et tout mais nous, on est parti du principe que c'était pas à la Migros de nous dire comment travailler et qu'on doit avoir une confiance mutuelle entre les producteurs, la manière dont ils travaillent et le distributeur et nous, les règles de production elles doivent venir de notre hiérarchie, c'est-à-dire de l'OFAG, et pis pas d'un distributeur donc on a refusé leurs exigences et pis du coup ils ont sorti notre lait de leurs rayons le mois suivant quoi en gros. » (Lignes 121-130 ; 133-138). Aujourd'hui, il est possible de trouver le lait équitable dans les petites épiceries villageoises, les PAM, les SPAR, chez Aligros, Manor Food et de plus en plus dans certains centres d'accueil en Suisse romande ainsi que chez le glacier Loom en-dessous de la gare à Lausanne « Il y a, à peu près, 500 points de vente sur toute la Suisse mais beaucoup, beaucoup d'épiceries, laiteries, boulangeries, des petits points de vente. Après, on essaie de plus en plus d'entrer dans la restauration collective, on est, par exemple, au CHUV, on est à la ville de Lausanne qui n'utilise plus que notre lait dans tout ce qui est accueil de la petite enfance (...) » (Lignes 223-227). Actuellement, la coopérative compte 80 producteurs répartis sur tout le territoire suisse et 120 producteurs en liste d'attente. Seulement, les ventes doivent augmenter avant de pouvoir intégrer de nouveaux producteurs « (...) il faut qu'on augmente aussi notre vente de lait proportionnellement aux nouveaux producteurs, parce que si on est de plus en plus à se partager la même somme, à la fin de l'année ben finalement il y a des producteurs qui sont déçus parce qu'on leur demande quand même de s'investir, de passer du temps en magasin, de faire des animations pis si la rétribution n'est pas à la hauteur du travail fourni ben il y a un découragement quoi, pis finalement si on veut que les gens s'engagent bah il faut que la rémunération soit à la hauteur, donc on préfère laisser les gens sur la liste d'attente pis pas qu'ils soient déçus que voilà... pis maintenant il faut absolument qu'on augmente les ventes pour pouvoir intégrer de nouveaux producteurs » (Lignes 207-2015).

Pour Anne, il est crucial de réfléchir aux enjeux agricoles dans leur ensemble, avec une vision qui soit globale et qui prenne en considération tous les paramètres, ce qu'elle fait mieux grâce à sa double casquette « Ouais, c'est un bon équilibre de garder cette profession, c'est aussi une sorte de sécurité parce que si un jour, ben voilà, je décide de remettre la ferme bah peut-être que je devrais retourner travailler à l'hôpital par exemple, pis si j'ai arrêté 10-15 ans c'est

difficile de, de reprendre. Donc là je garde une activité, je garde une vie un peu sociale, je garde le contact avec mes collègues. C'est un travail que j'aime beaucoup et qui est aussi assez stimulant intellectuellement donc je trouve que c'est un bon équilibre pis souvent je dis que je suis sûrement une meilleure agricultrice parce que je suis infirmière, pis je suis sûrement une meilleure infirmière parce que je suis agricultrice, pis des fois on me dit « Ah mais c'est des métiers très différents » pis je dis que non parce qu'on soigne les gens, on soigne les bêtes, on soigne le sol, on nourrit les gens pis je pense que notre première médecine c'est quand même ce qu'on mange. Alors avoir accès à une nourriture de qualité, produite dans de bonnes conditions bah c'est peut-être la base finalement de notre santé quoi » (Lignes 77-88).

Comme les autres personnes que j'ai rencontrées, Anne est non seulement très chaleureuse, mais également déterminée et combattante. Pour elle, la priorité reste de rémunérer décemment les agriculteurs, essentiels à la santé du pays et à l'environnement. Cette approche et cette réflexion globale, elle l'applique aussi à sa propre ferme qu'elle souhaite maintenir à taille humaine, c'est-à-dire en gardant un domaine qui puisse se gérer de la même façon qu'une petite entreprise familiale, en restant le plus autonome possible « Ça veut dire que vraiment j'essaie d'avoir une exploitation et un cheptel qui corresponde à ce que je peux produire en fourrage pour éviter de devoir acheter du fourrage, donc nous on a vraiment une autonomie fourragère qui est complète à part les sels minéraux pis un peu de mélasse que j'achète, qui est un sous-produit disons de la production de sucre, pour incorporer et la mélanger mais sinon voilà, c'est vraiment l'objectif d'avoir une exploitation qui soit à taille humaine qui reste en mains familiales, qui ait une vision durable de sa production mais qui reste productive parce que pour moi c'est très, très important qu'on continue de produire de la nourriture pour la population, qu'on ne devienne pas juste des jardiniers du paysage et pis pour moi, on ne peut pas parler d'agriculture durable si c'est une agriculture qui diminue sa production pis qui finalement favorise l'augmentation des importations parce que ça veut dire qu'on exploite notre problème ailleurs pis on ne peut pas parler de durabilité dans ce cas-là. » (Lignes 39-50).

Anne ne nie absolument pas les enjeux environnements et les problèmes liés aux produits phytosanitaires, seulement, pour elle, on ne peut pas sortir de l'impasse si on n'a pas d'abord payé correctement les agriculteurs « On doit s'améliorer, on peut s'améliorer pis on doit le faire absolument au niveau de la détention du bétail, au niveau de la gestion des phytos, des intrants etc. mais on ne pourra pas le faire s'il n'y a pas une vraie durabilité économique derrière quoi. » (Lignes 768-771).

Un nouveau projet de ferme

Aujourd'hui seule à la tête du domaine, l'agricultrice a repris de son papa en janvier 2017 et représente la septième génération d'agriculteurs à travailler sur l'exploitation, mais avant elle, deux femmes la précèdent au début du 19^{ème} siècle, un aspect sur lequel nous reviendrons. Avant de devenir agricultrice, Anne fait un apprentissage d'horticultrice puis se forme plus tard à l'école d'infirmière avant de suivre la formation de Grange-Verney « *Oui alors, c'était un peu un concours de circonstances je dirais, parce qu'en fait, quand j'ai fini l'école d'infirmière, je me suis dit « Mais plus jamais j'étudie, plus jamais ! ». Quand j'ai rendu mon travail de Bachelor, mais j'en pouvais plus. J'ai dit « Mais plus jamais », pis en même temps, je vois dans le journal que le service de l'agriculture proposait une formation en article 32 pour des gens qui avaient déjà une formation pis qui avaient déjà une expérience dans le milieu agricole⁵⁰, on pouvait faire la formation en deux ans et la pratique, on pouvait la faire sur notre exploitation, on ne devait pas aller en apprentissage pis ça aboutissait quand même au CFC » (Lignes 467-474). Ce n'est qu'à l'âge de 36 ans qu'elle décide de reprendre le domaine à son nom tout en continuant à travailler avec son papa « (...) enfin j'avais même 36, je me suis dit « Si je veux emprunter, si je veux aller un peu de l'avant ben c'est maintenant quoi », donc il ne faut pas non plus que j'attende encore des années avant de me décider à reprendre. Puis c'est là que j'ai... puis moi je ne voulais pas être co-exploitante avec mon père. J'ai dit « Si je reprends, c'est que je reprends moi, puis mon père devient mon employé », même si on est bien d'accord que c'est un employé-chef hein, on est bien d'accord, mais d'un point de vue administratif, d'un point de vue gestion, je ne voulais pas qu'on se trouve deux, c'est trop compliqué. Ça veut dire qu'en plus, quelques années plus tard, on aurait dû refaire des démarches pour que je devienne l'exploitante, alors je voulais pas faire en deux fois. J'ai dit « Non, moi je reprends tout à mon nom », pis c'est comme ça que ça a démarré quoi. » (Lignes 486-494). Ensemble, ils travaillent quelques années et démarrent une idée de projet : la construction d'une nouvelle ferme pour les vaches. Une ferme plus grande répondant mieux aux normes et aux besoins des animaux, du consommateur et de l'agricultrice qui est dorénavant plus libre « *Actuellement, je suis en train de bâtir une nouvelle ferme parce que ma ferme elle date de 1989 et c'était encore des vaches attachées pis l'outil de travail devenait vraiment beaucoup trop vieux donc c'était plus**

⁵⁰ Selon l'article 32 de l'Ordonnance sur la formation professionnelle, il est possible pour les personnes sans qualification officielle de se présenter à un examen en vue d'obtenir un certificat fédéral de capacité (CFC) si elles possèdent une expérience de travail d'au moins 5 ans et de 3 dans le métier envisagé.

ni efficient, ni efficace, ni du tout en adéquation avec la politique agricole, ni avec les souhaits ni du consommateur ni moi, enfin c'est plus du tout comme ça que j'ai envie de pouvoir détenir mes animaux pis si je veux améliorer la qualité de vie de mon bétail et ma qualité de vie familiale ben il fallait que j'investisse ou que j'arrête quoi. Donc l'été passé...euh on est quand ? 2023. Alors non, en été 2021, j'ai lancé le projet pour bâtir une nouvelle ferme, on ira visiter après si vous voulez » (Lignes 10-17). Cette nouvelle étable, qui offre plus de confort pour les animaux et pour l'agricultrice qui produit du lait pour Cremo, est munie d'un robot de traite, d'un plus grand espace « (...) des animaux en totale autonomie, avec un robot de traite, avec un accès permanent au parc en autonomie, avec des logettes, avec des animaux qui sont beaucoup plus libres en fait. Donc ils sont libres de se déplacer et de se faire traire quand ils le souhaitent. Voilà donc on va vraiment changer de, de mode de travail et de production. Ma ferme elle est donc principalement dévolue à la production laitière donc on fait du lait d'industrie, moi je suis productrice directe pour Cremo » (Lignes 19-25). Malheureusement, ce gros projet, Anne doit le terminer seule car son père décède à la suite d'un cancer du pancréas. Ce drame la conduit à douter et elle hésite à continuer « Donc moi, je me suis trouvée un peu seule. Et puis du coup, au début, j'ai voulu abandonner ce projet de construction en me disant « Mais toute seule » pis avec le deuil et tout comme ça s'était passé. Ça a été tellement vite. Non, mais c'était un cataclysme. Pis je me suis dit « Non mais moi je peux pas mener à bien ce projet toute seule c'est trop » (Lignes 497-500). Le diagnostic du papa tombe le même jour où l'architecte amène les plans du projet, Anne les laisse quelque temps de côté, elle a d'autres choses à gérer. C'est finalement grâce aux paroles encourageantes de l'architecte, que l'agricultrice décide de se lancer dans le projet. Le projet démarre en juillet 2021 et voit le jour à la fin du mois d'avril 2023, un évènement diffusé sur le compte Instagram de FaireSwiss. Anne possède une quarantaine de vaches laitières et une soixantaine d'animaux en comptant les petits qu'elle nourrit quasi uniquement avec du fourrage issu de la ferme. A 830 mètres d'altitude, située en zone préalpine de collines, la ferme compte 43 hectares de surface agricole utile et la plupart des cultures sont destinées au fourrage « (...) on est quand même dans une région qui est très vallonnée, on a beaucoup de talus, beaucoup de côtes, donc logiquement on fait beaucoup d'herbe pour le bétail. On essaie d'être vraiment autonome au niveau du fourrage. Autrement, je cultive du triticale à but fourrager, un peu de blé fourrager, de l'orge, des pois protéagineux parfois des fèveroles, du maïs... du colza et un peu de blé planifiable, voilà donc ça varie aussi un petit peu en fonction de la rotation, etc. Mais on a une

production qui est assez variée avec des cultures d'automne, des cultures de printemps donc ça permet aussi de permettre au sol de se reposer, de dynamiser pour des productions de ... par la mise en place de protéagineux qui amènent naturellement de l'azote dans le sol enfin on essaie d'avoir un peu une réflexion sur la fumure, etc. Pis nous on a du bétail en fonction de notre domaine donc ça veut dire que je n'aurais pas plus de bétail que de fourrage que je peux produire » (Lignes 27-37).

« Je suis à la bourre tout le temps, je suis en retard partout »

Son fils Léni, âgé de 14 ans, émerge de sa chambre durant l'entretien, surpris de se retrouver face à une inconnue dans sa cuisine. Petit silence. Il remonte à l'étage mais participe à quelques échanges, notamment lorsque j'interroge Anne sur sa vie sociale. L'agricultrice demande à son fils ce qu'il en pense « *Alors voilà, maintenant je ne fais plus mais j'ai quand même fait beaucoup de gym jusqu'en 2019 donc voilà, je pense que je n'ai pas la pire vie sociale du monde alors mon fils il va dire l'inverse... hein Léni ? ... J'ai une vie sociale pathétique ?* ». L'adolescent lui répond « *Une vie sociale pathétique ? Le mot est faible (rires).* » (Lignes 668-675). La Broyarde espère que son nouveau projet de ferme lui permettra à l'avenir d'avoir plus de moments pour elle et sa famille et de ne plus autant courir derrière le temps « *C'est qu'il n'y a jamais de, c'est vrai que pour l'instant, j'ai pas assez de temps libre pour moi, ni pour ma famille, parce que, justement, il y a cette contrainte, il y a le fait qu'il faut tout le temps être là pour les animaux, comme ils sont attachés là, je dois repasser le soir, faire les pailles, nettoyer et tout ça, et comme c'est moi qui traie, je ne peux jamais partir. Ça veut dire que le soir, ben il faut être là à 4h, on ne peut jamais rester à un repas qui traîne en longueur. C'est vrai que, des fois, je me dis que je suis tout le temps en retard partout quoi. Je suis à la bourre tout le temps, je suis en retard partout. Quand l'audition de la guitare c'est à 18h j'ai envie de me flinguer parce que faut courir comme des malades, quand le spectacle de l'école c'est... la chantée elle est à 17h c'est sûr et certain qu'on est en retard mais c'est vrai que ça c'est la grosse contrainte pis de mettre un robot ça va amener de la flexibilité.* » (Lignes 614-624). Cette nouvelle ferme lui permet quand même de souffler un peu et d'amener de la flexibilité dans ses horaires et surtout cela lui a donné l'élan nécessaire pour pouvoir continuer la production laitière « *On n'a plus envie de vivre comme ça, tout le monde a envie d'avoir une vie sociale, d'aller en vacances, d'avoir une vie normale quoi (...) Donc c'est vrai que si moi je n'avais pas pu investir dans le bâtiment, mettre un robot de traite, si j'avais pas trouvé d'employé, j'aurais arrêté quoi.*

Je pense que l'été passé, j'aurais, si vraiment je ne m'étais pas lancée, si j'avais rien fait, je pense que là je serais gentiment au train d'arrêter. » (Lignes 571-577). L'agricultrice ne semble pourtant pas avoir une vie sociale calme, bien au contraire, entre ses activités avec FaireSwiss qui lui permettent de rencontrer du monde et son travail en infectiologie, Anne laisse paraître beaucoup d'énergie et de force « (...) c'est un travail que j'aime beaucoup et ça me permet de, ben déjà financièrement c'est une petite sécurité quand même d'avoir un petit apport extérieur, ça me permet de garder le contact avec le monde réel, autre que le monde agricole parce qu'on se retrouve vite en vase-clos en fait quand on est dans l'agriculture, parce qu'on vit chez soi, on travaille chez soi, on est avec la famille, on est avec des paysans, on va dans des assemblées avec des agriculteurs, pis en fait, on se retrouve un petit peu vite dans un vase-clos et pis on oublie que les autres professions peuvent être dures aussi. Parce que c'est vrai qu'on a une profession qui est dure en tant qu'agriculteur mais on doit aussi se rappeler qu'un médecin assistant, qu'une aide-infirmière en EMS ou qu'une vendeuse à la Migros ben son métier il n'est pas facile tous les jours, pis moi de garder un pied à l'hôpital ça me fait me le rappeler. Pis en général, c'est une bonne piqûre de rappel quand je fais 2-3 jours à la suite à l'hôpital, je me dis « Ah ouais, en fait à la maison c'est pas si horrible que ça » (rires). » (Lignes 62-74). L'agricultrice a les pieds sur Terre et ne se plaint pas de sa situation parfois difficile. A côté de la ferme et de la coopérative, Anne maintient quelques activités comme la coopérative du Moulin de Corcelles et la société de gym, un sport qu'elle aime beaucoup. En discutant, nous réalisons que nous avons fait des agrès dans le même club, comme le monde est petit, en particulier la Suisse ! Anne fait partie d'un groupe de gym jusqu'en 2019 mais ils ne recommencent pas après les épisodes de Covid, pourtant Anne aime bien ces ambiances et se rendre à des fêtes de gymnastique comme la Fête fédérale de gym à laquelle elle s'est rendue avec son groupe. En plus de ces activités, l'agricultrice est également secrétaire de la société de Tir du village.

Une politique agricole inadaptée

L'agricultrice se pose beaucoup de questions et reste très critique vis-à-vis du monde qui l'entoure. Lorsque je lui demande ce qui lui pèse le plus, elle me répond « *Alors, moi ce qui me pèse beaucoup c'est que la politique agricole elle n'est pas du tout en adéquation avec la réalité géopolitique et qu'il y a toujours une immense inertie parce qu'aujourd'hui, la politique agricole qu'on veut nous imposer, le démarrage de toutes ces réflexions, c'était il y a 10 ou 15 ans en*

arrière, donc y a 10 ou 15 ans, on s'est dit « Oui maintenant il faut que l'agriculture aille dans telle direction », ça va passer dans les chambres, il y a des gens qui vont faire des projets bla-bla-bla pis après on se retrouve en 2023 avec une crise géopolitique et des crises sanitaires. Puis on nous impose quand même ce processus de politique agricole qui a été initié il y a peut-être 15 ans en arrière, qui n'est plus du tout en adéquation avec ce qu'on vit aujourd'hui (...) On a tout ce genre de réalités quoi qui sont là, puis qui d'un jour à l'autre change parce que, tout à coup, il y a une invasion ou tout à coup, il y a une crise géopolitique etc. pis nous, notre politique agricole elle est complètement inerte. Elle continue dans sa lancée de ce qui a été initié il y a 15 ans. Et puis nous, on est obligé de suivre ce mouvement qui est complètement aberrant » (Ligne 900-908 ; 913-917). Pour Anne, les politiques ne sont plus adaptées à la réalité des agriculteurs qui ont de plus en plus de peine à faire survivre leur domaine « Et, on ne doit pas oublier que le prix de l'azote explosé, moi j'ai acheté de l'azote en 2021, 44 francs les 100 kilos, pis l'année passée je l'ai payé 96 francs les 100 kilos, pis mon prix du blé n'a pas augmenté hein donc je veux dire que forcément ça ne joue pas pis la marge elle s'est restreinte, donc finalement on va produire presque à perte, ou en tout cas, en baissant nos marges et ça veut dire aussi qu'on doit essayer de diminuer l'apport d'azote synthétique pis de trouver des solutions pour amener de l'azote par des engrais de ferme, par un autre travail autour du sol par d'autres... » (Lignes 401-407). Pour la Broyarde, l'agriculture doit se réorienter vers des pratiques durables, mais cela ne peut pas se faire du jour au lendemain, ni si l'on augmente notre part d'importation en réduisant les surfaces agricoles en Suisse comme le demande la mesure de promotion de la biodiversité « Donc par exemple, à partir de 2024, 3,5% de nos surfaces labourables, si on veut, on doit les consacrer à des surfaces de promotion de la biodiversité, ça veut dire jachères. Voilà, moi je vais à un cours d'ailleurs la semaine prochaine sur qu'est-ce qu'on peut faire et tout ça, alors qu'aujourd'hui on manque de surface agricole, on manque de céréales, on importe du beurre à coups de milliers de tonnes par année parce qu'on a plus assez de lait, on importe des tonnes de céréales, on apporte beaucoup de choses. Puis malgré tout ça, on veut quand même réduire notre surface cultivable, donc nos plus belles terres. On va devoir 3,5% alors peut-être qu'on se dit « Ah mais c'est rien », mais sur l'entier de la Suisse, c'est des milliers d'hectares qu'on va consacrer à autre chose qu'à produire de la nourriture. Donc ça veut dire que par ce biais-là, on augmente nos importations, donc ça veut dire que notre politique agricole, elle nous encourage à être de plus en plus tributaires de l'étranger pour nourrir notre population » (Lignes 917-928). Ce dilemme pose un problème à

Anne qui trouve que cela ne fait pas de sens de vouloir imposer des surfaces de biodiversité si c'est pour augmenter nos importations, c'est une façon d'exporter les problèmes environnementaux, mais d'en soulever d'autres comme celui de la souveraineté alimentaire « *C'est un gros, gros, gros défi. Parce que ben en Suisse, on sera 9 millions cette année, on pensait que ce serait pas avant 2030 ou 2040 qu'on serait-ce nombre là. Mais voilà, tous ces gens vont manger, donc on ne peut pas diminuer notre productivité et se dire qu'on va augmenter nos importations parce qu'on exporte nos problèmes ailleurs.* » (Lignes 377-380). Contrairement à la souveraineté alimentaire qui vise à assurer l'approvisionnement de base d'une population, la sécurité alimentaire, comme son nom l'indique, vise à assurer l'approvisionnement total d'une population en cas de crise ou de conflit (Houtard 2010). Le problème est complexe et épineux et surtout, ce sont des choix à faire, des « choix de société » comme l'explique Alex lors de son entretien. Pour Anne, il y a trop de choses incohérentes et on ne peut pas continuer dans cette direction « *Si on voulait, actuellement, on est autonome à 36%, donc on dit qu'on est autonome à 50%, mais ce n'est pas vrai parce qu'on importe beaucoup de fourrage pour nourrir nos bêtes, pour produire de la nourriture, donc si on n'importait pas ce fourrage, on produirait moins. Donc on serait autonome à 36%, donc ça veut dire qu'on importe 2/3 de ce qu'on mange, donc ça veut dire qu'on est tributaire de plein de monde pour se nourrir pis ça veut dire qu'on période d'instabilité géopolitique ben c'est très dangereux parce que c'est aussi un levier qu'on a contre nous. Enfin, quand on ne peut plus assurer la sécurité alimentaire de notre population, je pense qu'on met en danger tout le monde quoi. Pis notre politique agricole, elle ne se préoccupe pas du tout de ça. Et pour moi, c'est une grosse, grosse frustration, parce que j'aimerais vraiment pouvoir produire la nourriture pour la population, une nourriture de qualité, produite de manière durable, avec une vraie vision d'avenir et tout. Et puis on nous empêche de le faire et on augmente nos importations. Après, on sait aussi qu'on est un peu sacrifié sur l'autel du libre-échange parce que nous, ben l'agriculture, c'est pas le PIB de la Suisse. Le PIB, c'est l'industrie, c'est la pharma, c'est le service. Pis si on veut vendre notre pharma, notre industrie, Bobst, notre technologie, notre savoir-faire dans des pays comme le Brésil comme l'Amérique du Nord, etc. ben on doit acheter quelque chose en échange. Pis qu'est-ce qu'on achète dans ces pays, ben c'est des produits agricoles.* » (Lignes 934-951). Anne est consciente que les enjeux dépassent largement son échelle, elle pourrait baisser les bras et se résigner mais l'agricultrice continue de se battre et de sensibiliser les consommateurs à devenir des consom'acteurs, à se

questionner quant à l'avenir de l'agriculture. En 2018, le peuple suisse rejette l'initiative « Pour la souveraineté alimentaire. L'agriculture nous concerne toutes et tous » mais malheureusement, le taux de participation ne dépasse pas 36,7%⁵¹.



Figure 19 - Anne par François Wavre

Source : Terre & Nature l'hebdo romand de la vie en vert, <https://www.terrenature.ch/franc-succes-pour-le-lait-equitable/>

La disparition des petites fermes

Pour l'instant, la Suisse n'importe pas de lait frais, mais Anne se soucie que cela ne change un jour au vu de la baisse de la production laitière indigène « (...) le risque c'est que si on va vers un manque de lait chronique, cette protection douanière tombe parce qu'il faudra bien alimenter le marché avec du lait et puis peut-être qu'un jour ben finalement on aura du lait polonais, du lait de je-ne-sais-où pour alimenter le marché suisse parce que nous, on aura abandonné cette filière de production quoi. C'est vrai que tous les jours en Suisse, c'est entre 2

⁵¹ « Initiative populaire « Pour la souveraineté alimentaire. L'agriculture nous concerne toutes et tous », site de la Confédération : <https://www.admin.ch/gov/fr/accueil/documentation/votations/20180923/initiative-pour-la-souverainete-alimentaire.html> (consulté le 24.07.2023).

à 3 producteurs tous les jours qui jettent l'éponge. » (Lignes 153-158). Anne m'explique qu'avant, ces disparitions étaient compensées – pour la part des fermes laitières – par de meilleurs rendements ce qui n'est plus le cas aujourd'hui, où les rendements laitiers plafonnent « *Pis en fait, bah ça s'est fini parce que les vaches, au bout d'un moment, bah elles plafonnent aussi, le fourrage, les sécheresses, la modification aussi du climat, etc. fait que, à un moment donné, on plafonne, on ne pas faire plus que plus. Les exigences de détention, les exigences voilà structurelles, topographiques font qu'à un moment donné, on ne peut pas produire plus. Donc maintenant, on a une courbe qui est descendante. Bah il y a des chiffres qui sont assez intéressants, je ne sais plus exactement mais disons ces dix dernières années, on a perdu 100'000 vaches laitières mais on a gagné 100'000 vaches allaitantes. Donc on n'a pas forcément moins de bétail mais on a du bétail pour la viande et plus pour le lait. Donc voilà, on voit que ceux qui arrêtent la production laitière, ils se tournent vers les vaches allaitantes parce que la charge de travail elle est moins lourde, la demande en viande, quoi qu'on en dise, elle est toujours là, la charge de travail est beaucoup moins importante, la charge mentale... enfin ça permet une vie beaucoup plus flexible » (Lignes 169-180). Avec sa coopérative, Anne essaie justement de « freiner cette hémorragie », malheureusement, les chiffres continuent d'augmenter « *Donc c'est des chiffres qui sont vraiment inquiétants et pis... il n'y a pas de ralentissement en fait, dans ces gens qui abandonnent. Jusqu'à maintenant, il n'y avait pas tellement... chaque fois qu'il y avait un producteur qui arrêtait, d'autres compensaient en fait (...)* » (Lignes 160-163). Selon Anne, il est impératif que l'agriculture reste en mains paysannes « *(...) je pense, qu'un des gros défis, c'est que l'agriculture reste en mains paysannes, que ce soient des familles de paysans qui continuent d'exploiter les fermes et pas des investisseurs, ni de l'agro-business, ni des entrepreneurs qui reprennent des fermes quoi, ni des distributeurs... Parce que la crainte qu'on a un peu, c'est que, pour l'instant, la terre agricole elle est très protégée donc en Suisse, la Migros ne peut pas acheter une ferme par exemple hein mais on ne sait jamais ce qui peut arriver, parce que c'est ce qui se passe en Hollande par exemple. La terre n'est pas du tout protégée, donc il y a de plus en plus de grands distributeurs qui achètent des fermes pis qui du coup produisent comme ils veulent, ce qu'ils veulent avec les marges qu'ils veulent » (Lignes 1098-1106).**

Suite à cela, je lui demande comment elle voit l'avenir des fermes en Suisse, si elles vont continuer à disparaître et à augmenter en taille en se spécialisant de plus en plus, mais Anne espère que les objectifs changent, et que les agriculteurs qui reprendraient des terres résistent

à la folie des grandeurs « *Alors je pense qu'il y a eu un moment donné enfin, je pense qu'à un moment donné, il y a eu un peu cette volonté tout à coup de faire des grosses fermes, d'avoir beaucoup de vaches et tout ou de très se spécialiser dans un domaine et tout, bon après on a quand même une politique qui nous oblige à avoir 4 cultures minimum dans la rotation, donc on ne peut pas se dire « Bon bah moi je ne fais plus du maïs et je fais que du maïs », ça on ne peut pas, on est obligé d'avoir au moins dans la rotation 4 cultures différentes. Moi j'ai plutôt l'impression que chez beaucoup d'agriculteurs, avoir des trop grosses fermes ça devient un trop gros poids, on n'a plus envie de ça parce que, justement, on ne trouve pas d'employés, on n'arrive pas à avoir de vie sociale, on n'arrive pas... Donc j'ai l'impression qu'il y a eu un peu comme ça, puis que tout à coup on revient plutôt à vouloir avoir des fermes à taille humaine, gérable par une ou deux personnes. Qui soit quand même résiliente (...) » (Lignes 1116-1126).*

Un optimisme contagieux

Anne ne nie pas la tragédie qui se déroule dans les campagnes, au contraire, elle tente, à son échelle, d'y remédier. Consciente que les fermes s'agrandissent, Anne espère que le vent tourne dans le bon sens et reste positive quant à l'industrialisation de l'agriculture qui ne représente pas une menace imminente même s'il s'agit d'un risque à surveiller. L'agricultrice se montre aussi très ouverte face à l'acquisition de terres par des fermiers venus de la ville, les fameux néoruraux « *Ouais, moi je ne suis pas trop inquiète vers l'industrialisation de l'agriculture, mais je pense qu'on doit rester attentif quand même. Mais on ne doit pas tomber non plus dans l'autre extrême en voulant garder un Ballenberg (...) Mais je pense que les fermes vont continuer certainement de grandir un peu, ça probablement parce que ben voilà, ceux qui arrêtent, ils ne sont pas tous comme moi en disant « J'ai envie que ça reste une unité de production », il y en a plutôt qui vont dispatcher et puis louer au voisinage et puis voilà. Euh. Mais j'ai quand même l'impression qu'il y a quand même beaucoup de jeunes, de jeunes néoruraux aussi, qui recherchent des fermes, ça c'est quelque chose qui est nouveau. Donc aussi ces jeunes-là ben ils sont pas mal actifs pour essayer de trouver des unités de production, reprendre des fermes et tout, il y a un peu un nouveau des...des nouveaux agriculteurs qui arrivent un peu avec une autre vision de l'agriculture. Des fois, on peut un peu se moquer d'eux ou les critiquer ou je-sais-pas-quoi, mais je pense quand même qu'ils amènent en un courant d'air frais, je pense. Même s'ils ne vont peut-être jamais être la majorité des paysans, mais ils amènent quand même une petite réflexion, un apport d'air frais, une autre vision d'autres*

idées, pis... On est un milieu qui est un petit peu sclérosé donc ça fait quand même pas de mal, même si on aime bien les regarder en se moquant, puis en espérant que ça foire leur projet parce que c'est aussi un peu ça, des fois, les paysans hein. Mais moi je pense plutôt qu'ils amènent quelque chose de positif. » (Lignes 1176-1178 ; 1155-1170).

Paysan c'est la classe

Au fil des dernières années, l'image des paysans suisses semble avoir quelque peu souffert et les agriculteurs font l'objet de critiques, notamment dans les discussions relatives aux pesticides et à la gestion de l'eau, ce qui les amène parfois à se sentir pointés du doigt et jugés. Même si l'emploi de tous ces termes n'est pas récent, « paysan » est toujours une insulte, un mot connoté négativement et dont découlent aussi les insultes « pegno », « peyouts », « péouet », toutes plus violentes les unes que les autres car elles renvoient à une condition sociale et à un statut supposément inférieur. C'est un peu comme traiter quelqu'un de SDF finalement, excepté que la connotation y soit différente. Lorsque Léni est plus jeune, il apprend à l'école la chanson « La Place des grands hommes » de Patrick Bruel et Anne lui demande alors ce qu'il dira à ses copains dans dix ans « *Il m'avait dit « En tout cas, si je suis paysan, je n'oserais pas le dire parce que ce serait quand même la honte » » (Lignes 1330-1331).* Cette réponse alerte Anne qui trouve cela quand même triste « *Ouais, c'est horrible hein. Faut quand même qu'on redore notre blason » (Ligne 1333).* Aux yeux de l'agricultrice, il est impératif que le métier soit revalorisé « (...) *parce que, si même un enfant paysan, ça lui ferait honte de dire qu'il est paysan ben c'est qu'on a loupé quelque chose, pis qu'il faut absolument qu'il se passe quelque chose au sein de la profession quoi (...) Pis voilà, je crois qu'on doit se réapproprier cette fierté en fait, pis pas ce côté humiliant d'être paysans, ce côté honteux, ce côté « Mais j'ai rien pu faire d'autre » » (Lignes 1311-1312 ; 1335-1337).* En effet, cette identité ébranlée souffre aussi du manque de reconnaissance à l'égard de leur travail, souvent jugé et questionné « (...) *je pense que nous on doit aussi se réapproprier cette fierté des paysans pis moi je dis, j'essaie toujours de dire ça « Moi je ne veux pas faire pitié, je veux faire envie ». Et puis moi je suis hyper fière de produire de la nourriture tous les jours pour les gens. Et puis je me dis que sans moi, bah les gens ils auraient faim alors j'aimerais plutôt qu'on soit reconnaissant envers mon travail plutôt que jugeant. Et voilà, moi je suis fière de faire ce métier. » (Lignes 1261-1266).* D'ailleurs, paysan, c'est un métier qui requiert beaucoup de capacités différentes « *Ah mais non, non, il faut être mécano, on doit être vétérinaire, on doit*

être cultivateur, on doit faire 100'000 métiers, on doit être comptable, on doit être... c'est 25 métiers en un quoi. Pis on nous demande d'être un peu performant dans plein de choses et ça c'est des sacrés défis. Pis justement, moi je pense qu'on doit vraiment se réapproprier cette fierté. Et pis relever la tête quoi, et puis ne pas se sentir humilié d'être paysan, ridicule ou honteux » (Lignes 1314-1318).

Un parcours atypique

En 1880, Rosalie Porchet est la première femme à gérer l'exploitation agricole avant de la remettre à sa fille, Elisa, qui garda le nom de famille de sa mère puisqu'elle fut une enfant « illégitime ». Au tout début du 19^{ème} siècle, Elisa Porchet se marie à Auguste Chenevard qui vient habiter à la ferme et l'aide sur le domaine, c'est ainsi que les membres de la famille d'Anne deviennent des « Chenevard ». Ses grands-parents sont tous agriculteurs, du côté

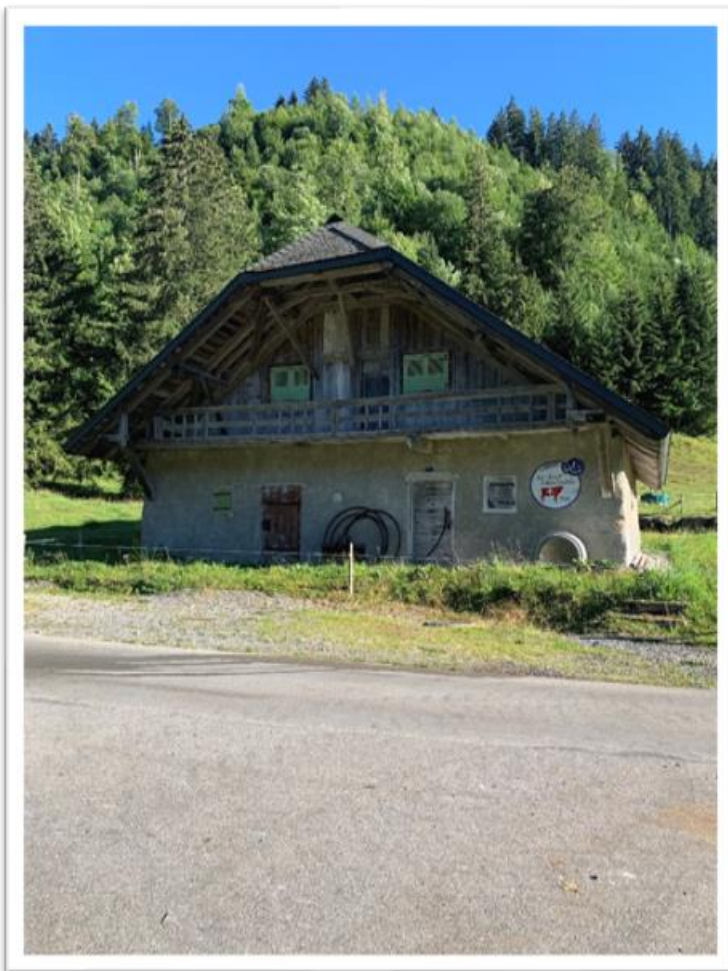


Figure 20 - Une ferme qui produit du lait équitable, à la sortie des Paccots en direction de la Dent de Lys

maternel et paternel mais son père suit d'abord une formation de maçon et devient agriculteur à la mort du papa. Après Elisa Porchet, ce sont des hommes qui se trouvent à la tête du domaine, les femmes, venant souvent d'ailleurs, finissent par aider leur mari et deviennent ménagère/mère au foyer comme la maman d'Anne qui fut d'abord assistante médicale jusqu'à leur mariage puis agricultrice avec le papa. Anne a un frère, devenu électricien, et une sœur, travaillant comme inspectrice à la police judiciaire qui vit à Ecublens. Si Anne se retrouve seule pour gérer l'exploitation lorsque son père décède, sa mère,

son frère, sa belle-sœur et ses deux nièces âgées de 3 et 4 ans vivent avec elle sur le domaine,

réduisant peut-être un peu le sentiment de solitude que peuvent ressentir certains exploitants. Anne reste d'ailleurs célibataire pendant une quinzaine d'années puis rencontre quelqu'un en novembre 2022, mais « *chacun chez soi, comme des célibataires endurcis* » me dit-elle. Avant de reprendre le domaine, Anne voyage beaucoup entre le Pérou, la Bolivie, le Chili et le Brésil et passe la majeure partie de son temps à travailler dans un orphelinat à Ayacucho (Pérou). Ce pays est aussi celui d'origine de son fils, Léni, dont le père a toute sa famille au Pérou. Anne souhaite y retourner un jour pour faire découvrir à son fils son deuxième pays d'origine, mais Léni n'est pas encore totalement prêt et craint un peu d'être confronté à la pauvreté, « *ça attendra encore un petit peu* » me dit-elle.

4. Discussion

Les quatre personnes rencontrées nous montrent, à travers leur témoignage, la singularité et la richesse de leurs parcours, tous très différents, bien qu'ils s'insèrent les quatre dans le même contexte, celui de l'agriculture vaudoise en 2023. Ils cultivent, récoltent, travaillent beaucoup, chérissent leurs animaux, tentent de soigner les sols au mieux, aiment ce lien à nature et la liberté que leur offre ce métier, parfois difficile. Tous se préoccupent de l'avenir et des conséquences du changement climatique, à des degrés différents. Aucun témoignage ne laisse penser que ce sujet ne les touche pas, et que le changement climatique est perçu comme un canular. Leurs parcours et leurs témoignages sont à la fois très différents et pourtant, j'ai pu entrevoir beaucoup de similitudes autant dans leur approche du métier que dans leurs questionnements. Les quatre producteurs possèdent des profils très divers : Alex travaille en agriculture biologique sur cent hectares, il est quasiment intensif, pendant que Mélanie, de son côté, élabore ses vins à partir de quelques hectares, affrontant des enjeux très différents, Mirjam cultive des denrées en biodynamie, à petite échelle et dans un contexte atypique, l'amenant à rencontrer beaucoup de personnes extérieures et Anne n'est pas seulement agricultrice, elle est aussi le symbole de la lutte pour une meilleure rétribution des producteurs.

4.1 Une préoccupation commune pour le climat chacun à sa manière

Mirjam est inquiète des enjeux environnementaux qui nous attendent et elle dit ne pas vouloir être à la place des générations qui devront gérer cet avenir. A ses yeux, les réponses passent d'abord par un changement des mentalités mais elle estime que les gens ne sont pas encore prêts à remplacer leur mode de vie consumériste par un mode de vie sobre et respectueux de l'environnement. Par son témoignage, elle illustre les liens entre la surconsommation, tant de produits, de vêtements, de voyages que de denrées alimentaires, et les montants qu'il faudrait véritablement investir dans une nourriture de qualité, produite localement et riche en nutriments, contrairement aux fruits et légumes ayant poussé dans un sol pauvre. D'ailleurs, la différence de goût entre certains légumes produits en Suisse ne provenant pas du même type d'agriculture est fascinante tant elle est prononcée⁵². Les produits de Mirjam sont peut-être plus chers sur l'étalage, suscitant quelques remarques au marché, mais ils contiennent aussi plus de nutriments et moins d'eau, ce qui permettrait d'avoir moins besoin d'en manger pour se nourrir. Aux yeux de Mirjam, la qualité doit prévaloir sur la quantité et il est fondamental que nous retournions à des modes de vie plus sobres, plus humbles. Malheureusement, cela ne semble pas être la tendance et lorsque je lui demande si elle pense que la part du bio augmente et que les gens se tournent davantage vers des produits biologiques, voici sa réponse « *Il y a deux ans, j'aurais dit « Oui absolument ». En ce moment, je suis pas du tout sûre. J'ai l'impression qu'en ce moment, c'est à contresens. Vu que les petits magasins, les magasins bio ils ont de la peine. Et pis qu'au marché... bon au marché, il y a de plus en plus de stands bio ça il faut savoir mais du coup j'ai l'impression que la clientèle se divise sur différentes offres qu'il y a mais il n'y a pas forcément une grande recrutement de nouveaux clients.* » (Lignes 768-772). Selon l'agricultrice, les gens ne sont pas encore prêts à renoncer à leurs loisirs et à leur confort, ni prêts à l'idée d'investir plus dans leur panier de courses, une vision partagée par Alex, Anne et Mélanie. Pour Anne, ce décalage entre ce qu'on leur demande de faire et ce que fait le reste de la population n'est pas évident « (...) « Ah mais moi je mange, je vis sur la terre. Donc j'ai le droit de savoir comment vous travaillez les producteurs. J'ai le droit de leur dire comment travailler, pis j'ai le droit d'exiger des choses », *puis ça, ben, c'est toujours un peu dur pour nous quand on voit que Cointrin, ils n'ont jamais eu autant de*

⁵² Après l'entretien, Alex me laisse quelques sachets de pommes de terre bleues de Saint-Gall et des carottes. Au goût, ces aliments ne sont pas comparables à ce que l'on peut trouver en supermarché, ils sont nettement plus sucrés et savoureux. J'en déduis qu'ils sont également plus riches et plus sains.

gens qui partaient en vacances que pendant les vacances de Noël et puis que nous, on nous dit que nos vaches polluent trop. Bon, je pense que... Ou qu'il n'y a jamais eu les... le Gothard n'a jamais été engorgé comme l'année passée, il y a eu les bouchons les plus incroyables de tous les temps, alors que l'essence était presque à 2 francs le litre ou je ne sais pas combien, mais ça n'a dérangé les personnes visiblement donc voilà alors souvent on aimerait bien « Faites comme je dis, pas comme je fais », pis surtout on a tous envie que les autres fassent des efforts à notre place. » (Lignes 1208-1218).

Mélanie partage cette vision et trouve hypocrite la part de la population qui consomme beaucoup de produits importés tout en réclamant des choses pour le climat et d'après elle, il faudrait déjà « voir ce qu'il y a dans leur frigo » et ensuite, on verra. De son côté, Mélanie reste plutôt positive face à l'avenir, moins menacée par l'effondrement des petites fermes, elle se soucie toutefois de la pérennisation de son entreprise qui comporte son lot d'enjeux également. Quant à Alex, c'est un peu une autre histoire et le changement climatique est sa principale préoccupation « *Ce qui est le plus contraignant aujourd'hui, c'est le changement climatique. Clairement. Parce que nous on a un modèle essentiellement basé sur les cultures donc on se dit « Bah voilà, comment pérenniser ça ? », « Comment faire pour pouvoir s'en sortir, pour pouvoir payer nos charges et continuer à produire malgré le réchauffement ? », parce qu'on dit que c'est les paysans qui polluent, alors je suis d'accord pour une partie, mais il ne faut pas oublier que ceux qui subissons le plus le changement climatique, avec les stations de ski je pense, c'est nous en partie hein. Parce que bah, j'ai des copains de la ville qui disent « Fait chier il fait trop chaud ça soule », je dis « Ouais mais toi tu sors de ton immeuble, tu vas dans ta bagnole climatisée, dans ton bureau climatisé pis après tu retournes dans ton immeuble », moi quand il fait 40 degrés dehors, que j'ai des plantes qui crèvent et que je dois aller dérouler le tuyau d'irrigation c'est quand même un peu autre chose pis qu'en plus je produis la moitié de ce que je devrais produire c'est un peu différent » (Lignes 1501-1512).*

Pour Alex, les imprévus météorologiques ont des conséquences lourdes sur la gestion de son domaine et il doit rester très réactif, notamment en cas de sécheresse car l'eau de son forage suffit tout juste et envisager un autre forage... eh bien, comment dire ? De son côté, Mirjam exprime la même crainte face au manque d'eau dont elle sait que la rareté va devenir un problème à l'avenir, mais Anne quant à elle, a la chance d'habiter sur un château d'eau et d'avoir naturellement un sol qui soit plus humide. Toutefois, cela ne la protège pas entièrement des changements à venir et elle s'y prépare en adaptant un peu ses cultures et en suivant des

formations chez Prométerre dont elle est très satisfaite « *Alors maintenant, dans le canton de Vaud, on est très bien soutenu pour essayer de mettre du sorgho, mettre des mélanges d'herbage qui soient plus résistants, un peu plus résilients en disant « bah on fait des mélanges pis peut-être que s'il fait très sec, c'est une partie qui pousse pis pas le reste, pis si c'est plus humide, bah c'est un autre qui prend le dessus », pis on est très, très bien accompagné dans le canton de Vaud si on s'intéresse, si on a envie, on a vraiment une bonne vulgarisation, on est bien accompagné par Prométerre, par Agridea qui ont des supers, supers techniciens et des conseillers qui viennent sur place, qui conseillent, qui téléphonent, franchement moi je suis, je trouve qu'on est bien entouré »* (Lignes 299-306). Pour Anne, le changement climatique est un enjeu de taille qui amène avec lui aussi son lot d'opportunités, car il va falloir changer les pratiques « (...) *ça pousse la recherche dans un autre sens que ce qu'on a pu faire pendant bien des années, je pense que ça, vraiment, il y a un vrai changement de paradigme ...je pense, où on se dit « Bah on doit devenir résilient avant d'être plus productif », je pense parce qu'il y a des choses qui ne marcheront plus quoi. Mais on doit trouver d'autres solutions. Pis finalement, c'est sûr, c'est une période de grosses perturbations, mais on doit aussi essayer d'y voir des opportunités.* » (Lignes 348-353). Anne est consciente que l'agriculture va devenir plus difficile à pratiquer et qu'il faut trouver des pistes d'amélioration, mais elle reste confiante et optimiste.

Je demande à Alex, comment il voit la ferme du futur et quelles seraient pour lui, les directions à suivre pour continuer à pratiquer l'agriculture de façon durable. Pour lui, il y a deux aspects qui entrent en considération, tout d'abord, une refonte totale du système des paiements directs qui ne répond plus du tout aux besoins actuels des paysans et des consommateurs ainsi qu'un modèle de ferme plus social, qui emploierait plus de monde, userait moins de machines lourdes et davantage de technologies.

Pour Alex, le système de rétribution par les paiements directs ne fait plus sens, il préférerait une réglementation plus simple, plus claire plutôt que cette forme de compromis entre productivité et services rendus à l'environnement « *Mais « Réglementez-ça clairement » en disant une fois à la population « Bon qu'est-ce que vous voulez ? Est-ce que vous voulez une agriculture intensive, est-ce que vous voulez une agriculture que bio, est-ce que vous voulez payer les produits plus chers, est-ce que vous voulez les payer moins chers ? », c'est ça la vraie question, pis après, nous foutre la paix. De nous dire « Voilà, les conditions c'est ça, le cadre*

est là » et pis arrêter de faire ce truc où en fait les paiements directs qu'on reçoit ils vont indirectement à la Coop et à la Migros parce qu'en fait c'est ça qu'il se passe, c'est ça qui est le plus abusé. » (Lignes 1756-1762). Dans la ferme idéale d'Alex, les insectes sont revenus et plus de travail se fait à la main, créant ainsi du travail et un « brassage » avec les gens venus de l'extérieur « Alors moi ce que je verrais c'est qu'il y aurait une partie où l'humain est au centre, ça veut dire qu'il y a de nouveau un peu plus de monde sur les exploitations, ça veut dire qu'il y a un peu plus de boulot que tu fais à la main, il y a des gens qui peuvent être en réinsertion dans le milieu agricole parce que ça c'est un truc...il y a je-ne-sais-pas-combien de chômeurs bah moi je peux en engager 10 par année hein donc pourquoi pas faire de l'agriculture un truc où on peut faire un lien un peu social ou arrêter de rester en vase-clos. Après il y a, dans l'autre sens, une avancée technologique où qu'on n'ait plus besoin d'avoir des moteurs, des tracteurs qui font 8 tonnes pour tirer des bouts ferrailles dans le sol donc là, ça commence à venir maintenant, ils font des robots alors ça, ça serait bien pour pouvoir passer nos machines. D'avoir des trucs légers, étroits, petits mais par contre, qui tournent toute la journée et toute la nuit parce que tu peux pas faire comme l'être humain pis qui consomment très peu d'énergie et puis qui permettent quand même de cultiver. Des systèmes d'irrigation automatiques, enfin voilà, une espèce d'avancée technologique dans un truc mais pas dans le phyto, pas dans les engrais mais vraiment dans le travail du sol, dans les soins à la plante et tout ça. Pour pouvoir consommer moins de ressources possibles en fait, moi c'est ça que je vois, c'est en 2050 si je pouvais m'imaginer ma ferme et j'essaie d'y arriver mais c'est pas facile, c'est d'être le plus résilient possible. Résilient et aussi plus humain, social possible. Et dire « Bah voilà maintenant on a des exploitations agricoles qui produisent quelque chose », ça veut dire qui ne bouffent pas de l'énergie parce qu'elles mettent tellement d'engrais et de produits phyto qu'il faut plus de pétrole pour produire ce que tu fais que d'importer ça du Mexique. Donc de dire bah « On a des nouvelles variétés, il y a de la recherche qui est faite... de la recherche, on a des nouvelles variétés, on a des nouveaux trucs, des nouveaux savoirs-faires » qui nous permettent de produire comme du conventionnel pour pouvoir garantir la demande et les besoins des gens mais seulement avec des techniques douces, propres en ayant une meilleure compréhension des sols, on a une meilleure compréhension de la nature », pis que bah de nouveau, je dois aller tous les matins nettoyer la cellule photovoltaïque de mon tracteur autonome parce que tellement qu'il y a d'insectes dessus qu'il y a plus de soleil qui passe, ça serait ça mon rêve ouais » (Lignes 1785-1812).

Pour Mirjam, l'avenir de l'agriculture réside également dans une meilleure rétribution des denrées agricoles afin que les producteurs puissent en vivre, même ceux qui cultivent en bio ou en biodynamie et qui ont fait ce choix, tout comme elle, alors qu'ils pourraient cultiver en conventionnel, en utilisant des produits pour s'assurer une meilleure rentabilité « *Mon rêve ça serait... je pense déjà que le mode de vie devrait changer et dans mes rêves d'idéal, du coup, le standard de vie baisserait un peu partout et les gens seraient plus prêts à payer un prix qui paie la production. Qui veut dire, du coup, que nous on peut mieux vivre de ce qu'on produit et pas parce qu'on est subventionné mais parce les gens reconnaissent le travail qui est derrière et qu'ils sont prêts à valoriser ça.* » (Lignes 789-793). Cette vision d'une meilleure reconnaissance du travail fourni grâce à des prix adéquats est commune aux quatre producteurs rencontrés. Si en Suisse, les entreprises ne possèdent pas de fermes comme c'est le cas aux Pays-Bas, cela ne veut pas dire que les géants orange n'imposent pas leurs lois. Aux yeux d'Alex, l'USP ne défend plus correctement les paysans et s'acoquine avec les géants orange « *Et puis Coop et Migros, eux, c'est « bénéfice max ». Donc après avec ça ben, ça crée une espèce de... tu rajoutes encore le lobby de la chimie là-dedans et pis bah comparé aux 3% de paysans on n'arrive rien à faire. Pis après, là-dedans tu mets encore l'USP donc l'Union Suisse des Paysans, des gars qui croient encore à l'agriculture de grand-papa qui disent encore « Maahh il faut produire à fond » pis qui font tout le temps... qui défendent plus les intérêts de l'agro-alimentaire que de l'agriculture* » (Lignes 1428-1432).

4.2 Anne, Mirjam, Alex et Mélanie face à Goliath

Lorsque nous parlons des gros distributeurs, je sens la colère d'Alex monter. Selon lui, la situation doit changer au plus vite, car il n'y a rien de durable à presser les producteurs comme des citrons surtout lorsque la faïtière ne remplit plus son rôle de défense des agriculteurs « *Non. L'USP c'est... j'ai un très bon ami avec qui j'ai fait mes études qui est vice-directeur là-bas maintenant. Il n'ose pas venir chez moi hein. Je dis « Si tu viens j'te tabasse », « On va s'expliquer pis après j'te tabasse ».* (Lignes 1454-1456). Alex est loin d'être le seul agriculteur frustré, déçu... se sentant trahi même. Quelques mois avant notre entretien, des documents révélant les marges du duopole orange fuitent sur le darknet après le hack des Laiteries réunies de Genève. Ces preuves génèrent beaucoup de colère auprès des consommateurs et des paysans, dont la plupart ne sont pas si surpris. L'auteur Sylvain Hofmann en parle dans son

ouvrage et donne des chiffres ahurissants, celui d'une tomme vendue par la Migros dont la marge aurait été de 67% et celui d'un yogourt vendu par Coop dont la marge aurait été de 92% (Hofmann 2023). Contactée par la RTS il y a quelques mois, la Coop répond « Les marges brutes seules ne sont pas significatives, car elles ne tiennent pas compte des coûts effectifs. Ce qui est pertinent, c'est par exemple la multitude d'actions que Coop mène et qui ont une grande influence sur un tel calcul »⁵³. Hormis cette réponse, les deux distributeurs n'ont pas accepté de répondre aux questions des journalistes depuis l'incident et le silence reste de mise.

Pourtant, les producteurs rencontrés dans le cadre d'un reportage du Temps Présent, sorti en mars 2023, ne semblent pas vraiment surpris. La colère et la tristesse se lisent dans leur regard, comme dans l'interview bouleversante du premier producteur de lait interrogé dans le reportage, qui témoigne de la précarité de leur situation, malgré une fierté qu'il tente de maintenir « (...) *mais après, depuis très, très longtemps, j'ai toujours dit que Migros et Coop étaient les assassins de l'agriculture suisse* »⁵⁴. Le duopole orange détient environ 77% de la consommation alimentaire globale du pays et ce statut dominant lui permet de dicter les prix (Hofmann 2023). Dans les commentaires de la vidéo, un internaute écrit « *C'est même plus un duopole, mais un cartel* ». Si plusieurs agriculteurs que je connais personnellement boycottent la Migros au profit de la Coop depuis les conflits autour du prix du lait, du beurre importé, etc., ils sont pour la plupart obligés de se rendre parfois à la Landi, une filiale de la Fenaco, une entreprise basée sur un modèle économique d'intégration verticale et dont le chiffre d'affaires pour l'année 2021 s'élève à 7 milliards de francs suisses « *Cette fédération possède en outre les semences UFA, les engrais Landor, les magasins Landi, les supérettes Volg, les boissons Ramseier, les stations-service Agrola et des dizaines d'autres entreprises* » (Hofmann 2023, p. 219). Les paysans achètent donc à la Landi leurs outils, leurs vêtements, leurs engrais, leurs semences et parfois des banderoles gratuites incitant à voter NON aux initiatives contre les pesticides ou contre l'élevage intensif, puis ils livrent leurs récoltes à ces mêmes succursales,

⁵³ RTS, « Les grosses marges de Coop et Migros sur les produits laitiers font réagir », 27 juin 2023 : <https://www.rts.ch/info/economie/13204292-les-grosses-marges-de-coop-et-migros-sur-les-produits-laitiers-font-reagir.html> (consulté le 26.07.2023).

⁵⁴ Temps Présent : *Coop, Migros, les petits secrets de la grande distribution* (Engel, Mach - 2023), disponible à l'adresse : <https://www.youtube.com/watch?v=CKkqXoFNwCk> (consulté le 26.07.2023).

avant que les denrées ne soient transformées par les usines comme Frigemo (appartenant à Fenaco) pour être ensuite revendues à ces mêmes producteurs (Ibid.).

Pour Alex, les lobbys de l'agroalimentaire et de la chimie sont juste « trop forts » et ils savent s'y prendre à Berne, contrairement à certaines entreprises plus « vertes », par exemple qui vendent des pesticides bio mais dont les moyens financiers ne suffisent pas à s'opposer au poids des géants : *« Je connaissais très bien une conseillère nationale, euh conseillère aux états qui me disait que le problème c'est que déjà ils sont tout seuls pour travailler leurs dossiers et souvent, le lobbyisme ça passe bien parce qu'au moins, t'as les arguments. Par contre, quand t'as le lobby de la chimie qui vient te présenter les arguments, t'as les petits fours machin, il y a une gonzesse en minijupe qui vient donner aux gros UDC « ho-ho-ho » leur verre de blanc pis un bout de salami machin pis ils sont tout fous. Elle leur fait un petit sourire « Ah ouais bah c'est cool machin », pis elle disait il y a le lobby du produit phyto bio qui ont 200'000 par année. C'est pas traduit parce qu'ils ont pas les ronds pour traduire pis bon ma fois, il y a plein d'infos qu'on loupe quoi. »* (Lignes 1475-1483). Dans cette constellation d'acteurs impliqués aux intérêts variés, l'Etat « laisse faire » et distribue ce qu'il peut aux paysans à travers les paiements directs. A la table des décisions, la discrète CISA dicte les lignes directrices et les nouvelles mesures, elle regroupe des responsables étatiques, Nestlé, la Coop, la Migros et d'autres agro-industriels (Hofmann 2023). Pour l'auteur, cette situation complexe génère de la colère et de l'incompréhension de la part du monde paysan qui exprime son mécontentement envers les « acteurs visibles » comme les écolos, les antispécistes, les consommateurs, les journalistes pendant qu'il continue de manger dans la main des « acteurs de l'ombre » comme les groupes d'agro-chimie, agroalimentaires et les grands distributeurs (Hofmann 2023, p. 141). En ce qui concerne la production d'énergie, Anne souhaiterait installer des panneaux solaires sur son toit afin de profiter de son fort ensoleillement et rendre sa ferme autosuffisante. Malheureusement, ce projet n'est pas envisageable pour l'instant, car le transformateur à la réception n'est pas suffisamment adapté pour la quantité produite et un remplacement de ce tableau par la Romande Energie coûterait environ 40'000 francs, ce que personne ne souhaite payer. Anne a l'impression que les politiques n'encouragent pas la transition comme elles le devraient. *« Donc on a quand même du retard et il n'y a quand même pas une vraie volonté. Tout le monde parle de transition mais en même temps, il n'y a pas une vraie volonté de le faire quand on veut mettre des panneaux sur un toit, on doit repasser par des mises à l'enquête, on a l'aménagement du territoire qui s'y oppose parce que ça fait trop*

de lumière pour je-sais-pas-quoi. Depuis la route de Berne, on va voir un toit brillant parce que je-sais-pas-quoi, donc tout n'est pas si simple pis je pense qu'au niveau politique, si on voulait aller vers davantage d'autonomie, on pourrait le faire quand même assez facilement, d'autant plus que moi je pourrais être en autoconsommation. Consommer et pour ma ferme et pour mon habitation, revendre le surplus. Franchement, il y aurait des belles choses à faire, mais il faut une vraie politique qui aille dans ce sens quoi. Pis une politique qui soit pas juste... enfin, qui soit globale pis qui voie la rentabilité qu'il y a derrière, ça doit être une politique économique et environnementale quoi, en se disant « Il faut qu'il y ait une plus-value pour le paysan ou pour le producteur et pis qu'on puisse utiliser cette énergie » mais il faut être soutenu quoi. » (Lignes 859-871).

4.3 Le poids du manque de reconnaissance pèse

Parmi les points communs entre les personnes rencontrées lors de ce travail se trouve le mépris des procédures administratives à accomplir. D'une part, parce qu'il s'agit d'heures de bureau, à l'intérieur alors qu'ils préfèrent, comme ils l'ont tous dit, travailler dehors et être dans la nature. D'autre part, la complexité des tâches à faire et des formulaires à remplir est également un obstacle décourageant. Parfois, ils se sentent dépassés ou pas suffisamment compétents en informatique pour satisfaire les exigences. D'autre fois, ils se retrouvent dans l'illégalité ou doivent payer des sanctions, car ils se sont trompés ou ont oublié d'actualiser une parcelle. Ils doivent tenir à jour un carnet des champs, un carnet pour les animaux et se connecter à un logiciel que certains trouvent aberrant, voire « post-soviétique ». Cette formularisation s'accompagne d'une digitalisation du métier qui ne plaît pas à tous.

Et puis, toutes ces cases à cocher, ces formulaires à remplir, ces données à compléter cristallisent peut-être autre chose, de plus profond et de plus douloureux pour le paysan : le contrôle. Lui, si indépendant, si fier de son statut de chef d'entreprise doit rendre des comptes et pas n'importe lesquels, il a le sentiment de devoir justifier chacune de ses actions et il n'y voit pas le sens. Il n'évolue pas dans un climat de confiance. Il se sent ainsi surveillé, fliqué même pour certains, ce qui fait émerger un sentiment de méfiance à l'égard des contrôleurs cravatés, ces citoyens qui ne comprennent rien et plus généralement, à l'égard d'une modernité trop rapide, qui semble les laisser au bord de la route, leur donnant un sentiment amer d'abandon.

4.4 Synthèse

La première question de ce travail de mémoire était de savoir comment les agriculteurs perçoivent la durabilité et tous s'accordent à dire que la situation environnementale est critique et qu'une transition est nécessaire, avec une vision plus ou moins optimiste selon chacun. Mais comme les termes « durabilité » et « transition » peuvent manquer de clarté dans leur définition, comment voient-ils l'avenir plus exactement ? Deux n'utilisent plus de produits, ou le moins possible, et considèrent la santé des sols, de l'eau et des plantes comme une priorité. Pour eux, la durabilité correspond à la mise en place d'un système agricole qui permette aux générations futures de se nourrir avec des sols rétablis, sains. Pour Alex, l'effondrement des petites fermes est un drame, mais n'est pas synonyme d'une intensification de l'agriculture même si les fermes s'agrandissent, elles peuvent être plus durables que des petites fermes qui « pollueraient » beaucoup. Mirjam reste très critique face à cette disparition et estime qu'un changement de paradigme et de mentalité est urgent si l'on souhaite inverser la tendance. De son côté, elle s'intègre le plus dans une vision de la durabilité forte et a choisi un mode de vie humble, consciente que très peu de personnes seraient prêtes à en faire de même. Pour Anne et Mélanie, la durabilité est un enjeu de taille, un défi auquel il faut se préparer, car l'agriculture et la viticulture sont très en « retard » et doivent s'adapter au plus vite. Anne estime que la durabilité est d'abord économique et que l'on ne peut pas demander constamment aux agriculteurs de fournir des efforts sans les rémunérer dignement, à ses yeux, la durabilité est un double combat à mener.

La deuxième question était de savoir quelles étaient les menaces pesant sur leurs épaules, selon eux. Tout comme pour la durabilité, leurs visions sont variées, mais tous expriment une même crainte vis-à-vis de la baisse des prix agricoles ainsi qu'une grande vulnérabilité face aux perturbations climatiques. Le producteur bio est celui qui s'inquiète le plus du changement climatique, peut-être aussi parce que la taille de ses cultures est telle qu'il suffit d'un épisode de fortes pluies ou d'intense chaleur pour anéantir une grande partie de son revenu. La productrice laitière s'inquiète aussi mais reste confiante. Pour elle, les menaces premières sont les prix agricoles et l'influence des instabilités géopolitiques, risquant de faire augmenter ses charges. Mélanie et Mirjam quant à elles sont tributaires de leur clientèle et espèrent pouvoir continuer de vendre leurs produits ce qui, pour Mirjam, dépend aussi beaucoup de la mentalité de ses clients et des sacrifices qu'ils sont prêts à faire.

5. Partie conclusive

5.1 Biais de la recherche

Ce travail ethnographique permet une analyse en profondeur des différentes sphères de la vie des participants afin d'entrevoir comment ils réfléchissent aux enjeux qui les entourent. Ces questions liant agriculture, durabilité et avenir peuvent être douloureuses ou du moins imprégnées d'une forte charge émotionnelle, ce qui a poussé certains agriculteurs à refuser l'entretien. Ceux qui ont accepté avaient connaissance du sujet – dans les grandes lignes – et se sont montrés ouverts dès le début. Il aurait été toutefois intéressant d'interroger des paysans peut-être moins « ouverts » ou pour qui les problématiques écologiques ne représentent pas du tout une urgence. De plus, l'effet « Hawthorne » a probablement influencé légèrement les réponses des participants, conscients que l'entretien allait être retranscrit puis analysé, les motivant, peut-être, à se montrer sous leur meilleur jour.

Et puis, j'aurais été curieuse d'interroger également des agriculteurs plus jeunes, qui viennent de sortir d'une formation, afin de pouvoir comparer leur vision du métier, de l'avenir et du climat avec la vision de leurs aînés, ayant déjà été confrontés à de nombreuses *bump in the road* lors de leur parcours.

Finalement, le biais principal aura probablement été celui de la recherche, soucieuse de mieux comprendre la direction que prend l'agriculture vaudoise, cela m'a poussé à poser plus de questions techniques, agricoles et politiques que de questions biographiques et personnelles, raison pour laquelle j'ai dû recontacter les participants afin d'obtenir certaines informations complémentaires.

Pour terminer, je n'exclus pas la possibilité d'un éventuel biais éthique, relatif à ma propre rencontre avec les enquêtés qui sont rapidement entrés dans mon estime, et dont le destin m'a touché à chaque fois, amenant le risque de laisser ma neutralité de côté pour les « défendre » dans ces processus agricoles bouleversants. Consciente de cette possibilité, j'ai fait attention à rester la plus objective possible.

5.2 Mot de la fin

Malgré les contraintes, une lourde charge de travail, peu voire pas de vacances, des frais qui augmentent et une perspective parfois incertaine, les agriculteurs ne semblent pas prêts à renoncer à l'agriculture même si la question s'est posée pour certains d'entre eux. La situation n'est pas la même pour les producteurs laitiers que pour les céréaliers, les vigneron ou les maraîchers, mais ils présentent des similitudes étonnantes malgré leur diversité. Les producteurs de lait semblent être les premiers sur la sellette et leur situation ne semble pas s'améliorer bien au contraire, tandis que les céréaliers, qui souffrent un peu moins des prix agricoles (et encore, il faudrait en interroger plus), sont beaucoup plus exposés face aux enjeux climatiques. Pour pouvoir comparer au mieux l'échantillon d'autres paramètres devraient être pris en considération, la situation géographique, la géologie du sol, le lieu de vente (marché ou grande distribution), la vie de famille, le lien au vivant ou encore les combats personnels ainsi que la résilience individuelle.

Les différents ouvrages qui abordent les problématiques du monde agricole parlent de « résilience », parfois de « résignation » (deux notions très différentes) ou encore de « détermination » car il semble clair que ce métier, qui demandait autrefois beaucoup de force physique, nécessite aujourd'hui de nouvelles compétences. Au demeurant, les quatre personnes interrogées témoignent de la motivation donnée par leur amour de l'agriculture et du sens qu'elle donne à leur quotidien.

Pour Alex, les agriculteurs sont les champions de la résignation, ils ont tellement l'habitude de devoir s'adapter, qu'ils finissent par ne plus se poser de questions « (...) *nous maintenant on a l'habitude de la résignation. On est les champions de la résignation, on fait* « Ouais bon, ok » » (Lignes 1565-1566). Pourtant, les quatre personnes que j'ai rencontrées me donnent l'impression, au contraire, qu'elles continuent de se battre pour ce qu'elles aiment et ce qu'elles estiment juste. L'amour de la terre et des bêtes ainsi que le sens que chacun donne à son métier semblent les porter à travers les obstacles qu'ils affrontent. Même si le sens donné à leur pratique diffère, pour certains l'essence du métier et la fierté qui en ressort résident dans le fait de produire de la nourriture et d'être essentiel pour la population, pour d'autres, être agriculteur c'est « simplement » s'occuper de ses terres de la meilleure façon possible pour les générations futures ou être indépendant et jouir d'une grande liberté au quotidien, ils se rassemblent sous ce même amour et cette même passion. Leur lien à l'agriculture semble

plus fort que le lien que la plupart d'entre nous entretiennent avec son métier, envisageant plus aisément un changement d'emploi si la situation devenait trop inconfortable ou pénible. Il faut donc faire la différence entre le métier et la vocation lorsque l'on parle d'agriculture, car pour la plupart, il s'agit souvent d'une vocation découverte plus ou moins tôt dans leur existence et y renoncer après tant d'années serait probablement très douloureux. Aussi, l'idée d'être celui qui est responsable de la rupture de la lignée est un fardeau lourd à porter (Droz *et al.* 2014). En quelque sorte, c'est briser l'héritage ancestral, c'est de ne pas avoir réussi à « tenir » et faire survivre l'exploitation, comme le père d'Anne qui devient maçon, mais finit par reprendre le domaine au décès de son père, même si cela change aujourd'hui un peu. Parmi les trois personnes rencontrées qui ont des enfants, la reprise du domaine par le fils ou la fille n'est pas un objectif, au contraire c'est le bien-être de leur enfant qui semble l'emporter sur la transmission familiale de la ferme, même si cela comporte le risque de devoir se séparer du patrimoine.

5.2.1 « Une exploration de la situation d'agriculteurs vaudois »

Ces quatre rencontres ont mis en évidence la singularité de leurs profils, tout en révélant la convergence des défis globaux auxquels ils font face, quoique nuancée par des degrés distincts. Certains d'entre eux voient leur survie conditionnée par des initiatives telles que la modernisation de leurs infrastructures ou la construction d'une nouvelle ferme, tandis que pour d'autres, cette pérennité est directement liée aux changements climatiques en approche ou à la baisse des prix du marché. Ces entretiens permettent d'observer quelques tendances comme la coexistence d'un certain isolement social, comme la difficulté à trouver de la main-d'œuvre, des départs en ville, une entrée en minorité dans les villages où ils vivent, plus de rendez-vous quotidiens à la laiterie, un travail qui laisse peu de temps libre et dont les horaires sont en décalage avec le reste de la famille, une ouverture sur le « monde extérieur » amenée par leurs activités professionnelles externes, la vente au marché, les séances de discussion ou d'autres types d'activités auxquelles ils participent. Les différentes sphères de leur vie (vie sociale, professionnelle, familiale, militante) sont diversifiées, fluides et parfois complexes et il est délicat d'essayer de vouloir les associer à un « être paysan », ni à un « mal-être paysan » d'ailleurs.

Même s'ils partagent un même ennui et un même énervement envers le travail administratif qui leur est demandé et se sentent contrôlés par des bureaucrates qui ne connaissent rien à

l'agriculture, ces quatre portraits nous indiquent qu'il n'est pas possible de parler « de la situation » des agriculteurs vaudois en 2023 mais bien de plusieurs situations hétéroclites. De même, il n'existe pas véritablement « un » ethos paysan mais des ethos, puisque la singularité et la richesse de leurs parcours ne permettent pas de donner une représentation lisse et unique de ce métier. Leur rapport au monde politique est différent ainsi que leur rapport au monde extérieur, à la dureté de leur travail ou encore aux obstacles qui les attendent et ils ne voient pas de la même façon l'essence du métier, leur rôle, les risques encourus, le remaniement de l'agriculture ou la reprise du domaine. Bien sûr, ils partagent des visions communes, trouvent dans la production de nourriture la satisfaction d'un idéal et accordent une grande importance au respect de la terre mais ces dispositions s'insèrent peut-être dans ce que Bourdieu appelait l'habitus, un ensemble de dispositions intégrées (par l'éducation, la socialisation), propre à chaque microcosme social. Wagner (2012), décrit l'habitus comme un ensemble de dispositions durables acquises : « *C'est ce qui explique que, placés dans des conditions similaires, les agents aient la même vision du monde, la même idée de ce qui se fait et ne se fait pas, les mêmes critères de choix de leurs loisirs et de leurs amis, les mêmes goûts vestimentaires ou esthétiques* »⁵⁵. Dans le cas des quatre personnes rencontrées, la variété de leur parcours influence beaucoup leurs êtres et leurs devenir. Il aurait été formidable de pouvoir voyager dans le temps afin de leur poser les mêmes questions à 20 ans et à 65 ans. Ces différentes sphères de l'existence varient selon l'âge et le parcours des enquêtés, modifiant les dispositions qui les poussent dans une direction ou dans l'autre.

Les quatre parcours permettent de mettre en lumière les paramètres parfois aléatoires et hasardeux de l'existence : est-ce qu'Anne serait toujours agricultrice aujourd'hui si elle avait rencontré des oppositions dans la construction de sa nouvelle étable ou si la formation accélérée n'avait pas été proposée par l'école d'agriculture ? Sa sensibilité face à l'injustice et ses voyages en Amérique du Sud sont-ils des paramètres qui ont joué un rôle dans le façonnement de sa vie militante ?

5.2.2 Entre pudeur et franc-parler

S'ils ont volontiers partagé leurs doutes, leurs visions du monde et les soucis qui pèsent sur leurs épaules, les agriculteurs sont restés très humbles et réservés quant à leurs tourments.

⁵⁵ WAGNER, Anne-Catherine (2012).

D'après Forney et al., « (...) *les maux psychologiques sont en passe de supplanter les maux physiques et semblent difficiles à intégrer dans le système de pensée et de valeurs des agriculteurs* », principalement car les maux physiques font partie de la représentation commune du métier tandis que les maux psychologiques sont relativement nouveaux et peu discutés, « *Tout se passe comme si l'irruption des maux « de l'esprit » déroutait les agriculteurs peu habitués à en être victimes, alors que la dureté physique du métier – bien que plus légère aujourd'hui – ne méritait même pas d'être mentionnée.* » (Forney et al. 2014, p.112).

En dépit des embûches et des contraintes, renforcées par des rémunérations très modestes⁵⁶, les quatre agriculteurs partagent une commune affection pour leur vocation et tous se préoccupent du changement climatique. Pour eux, le lien avec la nature revêt une importance fondamentale, tout comme l'aspiration à exercer leur profession de la manière la plus durable qui soit, en s'engageant dans une réflexion à long terme. Mais sur les quatre agriculteurs interrogés, le producteur Bio Suisse et la productrice Demeter semblent légèrement plus soucieux de l'urgence climatique et expriment clairement leurs craintes vis-à-vis de ce qui nous attend, tandis que les deux autres producteurs, qui ne réfutent pas les impacts du changement climatique, semblent toutefois rester plus positifs et confiants, et puis, parfois, les espoirs et les doutes se contredisent et coexistent « *L'image d'un monde paysan résigné ne correspond donc pas à une réalité plus complexe et moins uniforme : dynamisme, innovation et renoncement coexistent jusque dans les individus eux-mêmes. On peut cependant craindre que le découragement ne prenne le dessus si aucune amélioration ne se dessine à l'avenir* » (Droz et Forney 2007, p. 156).

5.3 Epilogue

Finalement, la question épineuse de l'avenir des agriculteurs suisses, quoique difficile à formuler de manière explicite, demeure latente, imprégnant l'ensemble de ce tableau d'une teinte plus sombre, à peine contrebalancée par l'optimisme de certains. Dans la plupart des ouvrages lus en amont, la conclusion semble être toujours un peu la même : l'agriculture suisse va assez mal et les perspectives ne semblent pas meilleures puisque la « pression à

⁵⁶ Après l'entretien avec Mirjam, nous discutons du besoin de main-d'œuvre et de si elle trouve facilement du personnel pour l'aider. Le frein principal reste le salaire qui ne peut pas dépasser les 16 francs de l'heure, un montant très bas qui ne permettrait pas à la plupart d'en vivre, à moins d'être logé par exemple.

grossir » continue de peser comme nous l'avons vu avec le principe du lévrier et puis, selon Droz et al. (2014), la situation sociopsychologique des producteurs laitiers reste très préoccupante. J'espérais trouver, dans l'ouvrage *Révolution(s) dans les campagnes de Suisse romande. 1990-2020. Dans les coulisses du monde agricole* (Quartier 2021), un diagnostic plus précis de la situation actuelle des agriculteurs et peut-être quelques réponses. Pourtant, ce livre, qui offre un riche aperçu de 260 thèmes agricoles, n'aborde pas réellement la situation dans laquelle se trouvent les agriculteurs romands et se termine sur une conclusion pleine d'espoir, bien que l'auteur admette que « (...) *les solutions simplistes, tant dans le domaine de la production que de la politique agricole, ne sont jamais convaincantes, car elles ne s'intéressent qu'à une maille du réseau en négligeant l'ensemble de la trame.* » (Quartier 2021, p. 171). Parmi les autres ouvrages lus, les conclusions comportent ce même dilemme : rien ne va, mais restons optimistes.

Selon Droz et Forney (2007), il est difficile d'envisager ce que deviendra l'agriculture suisse et ils écrivent, il y a plus de 15 ans, que « *La politique agricole nationale poursuit ses efforts de restructuration du secteur et de libéralisation des marchés. Les éventuels accords commerciaux internationaux sont lourds de menaces. Selon nombre d'agriculteurs, rien ne pourra empêcher cette évolution... à moins qu'une crise ne survienne, que « ça se gâte vraiment » et que l'agriculture retrouve son rôle de garant de l'autonomie et de l'approvisionnement d'une population reconnaissante. Ce phantasme apocalyptique est l'ultime soubresaut d'un ancien modèle agricole, condamné à disparaître au profit de figures nouvelles.* » (Droz et Forney 2007, p. 111). Mais à quoi ressemblent ces nouvelles figures dont parlent les auteurs ? Y aura-t-il bientôt plus que des immenses fermes, robotisées et pilotées à distance ou, au contraire, à mesure que s'éteignent les petites fermes, d'autres formes d'agriculture prendront le relais ? L'Etat attend-il que meurent tous les petits domaines afin « d'exporter » ses problèmes environnementaux et de pesticides à l'étranger ?

Peut-être, suis-je trop méfiante et nous aurons la chance de voir apparaître de plus en plus de petites surfaces maraîchères, en permaculture, locales, entretenues par des voisinages ou des initiatives citoyennes qui soient aussi plus résilientes. Pour se nourrir, il existe une multitude de solutions durables et respectueuses du système Terre dans leur essence, dont certaines présentent de réels bienfaits pour la santé des sols, des écosystèmes et des humains comme la permaculture et l'agroforesterie, le SlowGrow, l'agriculture régénérative ou toutes formes

d'agricultures qui emploient des principes agro-socio-écologiques. Même si certains agriculteurs s'y intéressent, l'impératif de rentabilité et les risques à prendre semblent les empêcher de franchir ce cap, maintenant ainsi une sorte de double file sur l'autoroute de l'agriculture romande, avec deux dynamiques d'écologisation concurrentes qui cohabitent « *D'un côté, la politique agricole tend à améliorer les performances environnementales d'un modèle non originellement écologique, et cette dynamique écologise certes le modèle en place, mais continue par là même à le légitimer (Wolf et Wood, 2010). Dès lors, de l'autre côté, les alternatives écologiques qui proposent une transformation plus systémique du système agri-alimentaire sont reléguées à la marge (Lamine, 2011 ; Magrini et al., 2019), entre autres par leur incompatibilité avec une vision libérale de l'agriculture et une gestion sectorielle du territoire.* » (Chakroun 2020, p.2).

Les politiques agricoles se chargent de façonner le modèle dominant, dans une direction ou dans une autre, en jouant sur des leviers comme des *joysticks* « plus durable », « moins durable », « sans pesticides », « ...avec », « augmenter les paiements directs », en espérant aligner les pratiques agricoles aux demandes de la société qui elle est influencée par les impératifs écologiques et ceci, au détriment des producteurs qui, de leur côté, tentent simplement de survivre en pratiquant l'agriculture qu'ils aiment tant. Leur détermination et leur combativité peuvent-elles contrer ce qu'Henri Mendras appelait déjà « la fin des paysans » ? Il semblerait que seul l'avenir puisse nous informer sur les virages que prendra l'agriculture suisse.

6. Bibliographie

6.1 Littérature

Ouvrages

Beaud, S. et Weber, F. (2010). *Guide de l'enquête de terrain*. Quatrième édition augmentée, collection Grands Repères, Paris : éditions La Découverte.

Bourdieu, P. (2002). *Le bal des célibataires. Crise de la société paysanne en Béarn*. Paris : éditions du Seuil.

Droz, Y. et Forney, J. (2007). *Un métier sans avenir ? La Grande Transformation de l'agriculture suisse romande*. Paris/Genève : éditions Karthala et IUED.

Droz, Y. et al. (2014). *Malaise en agriculture. Une approche interdisciplinaire des politiques agricoles France-Québec-Suisse*. Paris : éditions Karthala.

Hofmann, B. (2023). *Faire paysan*. Genève : éditions Zoé.

Quartier, C. (2021). *Révolution(s) dans les campagnes de Suisse romande. 1990-2020 Dans les coulisses du monde agricole*. Colombier : éditions Attinger.

Articles et chapitres d'ouvrage

Alliot, C., Mc Adams-Marin, D., Borniotto, D., et Baret, P. V. (2022). The social costs of pesticide use in France. *Frontiers in Sustainable Food Systems*, vol. 6. URL : <https://doi.org/10.3389/fsufs.2022.1027583>

Bairoch P. (1989). Les trois révolutions agricoles du monde développé : rendements et productivité de 1800 à 1985. *Annales. Economies, sociétés, civilisations*, 2, 317-353. URL : <https://doi.org/10.3406/ahess.1989.283596>

Barjolle, D. (2010). La politique agricole suisse entre économie, écologie et société. *Économie Rurale*, 6-8. URL : <http://journals.openedition.org/economierurale/2510>

Barjolle, D. (2018). Transitions et ruptures du modèle agricole suisse. *Revue « Pour »*, 2, 234-235. URL : <https://www.cairn.info/revue-pour-2018-2-page-253.htm>

Baumann, W. (1998). [Mehr bäuerliche Selbstversorgung. Eine agrarpolitische Strategie der Zwischenkriegszeit](#), Dans: J. Tanner, B. Veyrassat et al. (éd.), *Histoire de la société de consommation. Marchés, culture et identité (XV^e-XX^e siècles)*, 49-61. URL : <https://doi.org/10.5169/seals-872007>

Baumann, W. (2011). Révolution agricole. Dans : *Dictionnaire historique de la Suisse (DHS)*, (en ligne) version du 23.03.2011, traduit de l'allemand. URL : <https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/013827/2011-03-23/>

Bernegger U., Lehmann B., Rieder P. (1982). L'incidence régionale de la politique agraire : le cas de la Suisse. *Économie rurale*, N°149, 29-34. URL : https://www.persee.fr/doc/ecoru_0013-0559_1982_num_149_1_2862

Berthoud, G. Crettaz, B. et Preiswerk, Y. (1991). Races de bétail, modes d'élevage et identités régionales : la vache - corps, symbole et décors. *Archives suisses des traditions populaires*, 87(3-4). URL : <https://doi.org/10.5169/seals-117771>

Boisvert, V., & Foyer, J. (2015). Chapitre 5. L'économie verte : généalogie et mise à l'épreuve d'un concept technocratique. Dans : J. Foyer (éd.), *Regards croisés sur Rio+20 : La modernisation écologique à l'épreuve*. CNRS Éditions. URL : <https://books.openedition.org/editions-cnrs/26313?lang=fr>

Boivert, V., Carnoye, L., Petitimbet, R. (2019). La durabilité forte : enjeux épistémologiques et politiques, de l'économie écologique aux autres sciences sociales. *Développement durable et territoires*, 10 (1), 1-16. URL : <https://doi.org/10.4000/developpementdurable.13837>

Bourdieu, P. (1972). Esquisse d'une théorie de la pratique. Dans : P. Bourdieu (éd.), *Esquisse d'une théorie de la pratique : Précédé de « Trois études d'ethnologie kabyle »*, 157-243. Genève : Librairie Droz. URL : <https://www.cairn.info/esquisse-d-une-theorie-de-la-pratique--9782600041553-page-157.htm>

Bourdieu, P. (1980). L'identité et la représentation. *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 35, 63-72. URL : https://www.persee.fr/doc/arss_0335-5322_1980_num_35_1_2100

Boussard, J. (2017). Chapitre 7. Une brève histoire des politiques agricoles. Dans : J. Boussard (éd.), *Les prix agricoles : Nouveau dialogue sur le commerce des bleds*, 101-137. Paris : L'Harmattan. URL : <https://www.cairn.info/les-prix-agricoles--9782343112466-page-101.htm>

Burton, R. J. F. (2004). Seeing Through the 'Good Farmer's' Eyes: Towards Developing an Understanding of the Social Symbolic Value of 'Productivist' Behaviour. *Sociologia Ruralis*, 44(2), 195–215. URL: <https://doi.org/10.1111/J.1467-9523.2004.00270.X>

Burton, R. J. F., Forney, J., Stock, P. et Sutherland, L.-A. (2022). The good Farmer. Culture and identity in food and agriculture. *Études rurales*, 209, 208-211. URL: <https://doi.org/10.4000/etudesrurales.29455>

Chakroun, L. (2020). La permaculture au sein des dynamiques territoriales : leviers pour une mésologisation de l'agriculture suisse. *Développement durable et territoires*, vol. 11, n°1. URL: <http://journals.openedition.org/developpementdurable/14784>

- Crutzen, P.-J. et Stoermer, E.-F. (2000). The 'Anthropocene'. *The Future of Nature: Documents of Global Change*. New Haven: Yale University Press, 479-490. URL : <https://doi.org/10.12987/9780300188479-041>
- Droux, J. (2005). 3. Rationnement et consommation en Suisse (1939-1945). Dans : A. Chatriot (éd.), *Au nom du consommateur : Consommation et politique en Europe et aux États-Unis au XXe siècle*, 63-79. Paris : La Découverte. URL : <https://doi.org/10.3917/dec.chatr.2005.01.0063>
- Droz, Y. (2002). Du lait comme valeur : Ethnologie des fermes jurassiennes. *Ethnologie Française*, 32(2), 209–219. URL : <http://www.jstor.org/stable/40990441>
- Forney, J. (2011). [Idéologie agrarienne et identité professionnelle des agriculteurs : la complexité des images du « paysan suisse »](#). *Journal of Socio-Economics in Agriculture (Until 2015: Yearbook of Socioeconomics in Agriculture)*, Swiss Society for Agricultural Economics and Rural Sociology, vol. 4(1), 13-33. URL: <https://ideas.repec.org/a/cha/ysa001/v4y2011i1p13-33.html>
- Fusulier, B. (2011). Le concept d'ethos. *Recherches sociologiques et anthropologiques*, 97-109. URL : <http://journals.openedition.org/rsa/661>
- Griffon, M. (2013). Vers une septième révolution agricole. *Revue Projet*, 332, 11-19. URL : <https://doi.org/10.3917/pro.332.0011>
- Häberli, C. (2002). La Suisse dans les nouvelles négociations agricoles de l'OMC. *Annuaire suisse de politique de développement*, 21. URL : <http://journals.openedition.org/aspd/919>
- Hervieu, B. et Purseigle, F. (2009). Exode rural : les habits neufs d'une vieille question. Dans : C. Jaffrelot (éd.), *L'enjeu mondial: Les migrations*, 45-52. Paris : Presses de Sciences Po. URL : <https://doi.org/10.3917/scpo.jaffr.2009.01.0045>
- Hervieu, B. et Purseigle, F. (2011). Pour une sociologie des mondes agricoles dans la Globalisation. *Études rurales* 183. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/8999>
- Houtart, F. (2010). Souveraineté alimentaire plutôt que sécurité alimentaire. *Centre tricontinental – CETRI*. URL : <https://www.alimenterre.org/souverainete-alimentaire-plutot-que-securite-alimentaire>
- Imbert, G. (2010). L'entretien semi-directif : à la frontière de la santé publique et de l'anthropologie. *Recherche en soins infirmiers*, 102, 23-34. URL : <https://doi.org/10.3917/rsi.102.0023>
- Jégouzo, G. et Brangeon J.-L. (1974). Célibat paysan et pauvreté. *Economie et statistique*, n°58, 3-13. URL : <https://doi.org/10.3406/estat.1974.1646>

- Lenoir, R. (2016). Capital social et habitus mondain. Formes et états du capital social dans l'œuvre de Pierre Bourdieu. *Sociologie*, vol. 7, 281-300. Éditions Presses Universitaires de France. URL : <https://www.cairn.info/revue-sociologie-2016-3-page-281.htm>
- Mettraux, F. et Popp, H.-W. (1991). Du plan Wahlen à l'intégration européenne : 50 ans de politique agricole suisse. *Revue économique et sociale : bulletin de la Société d'Etudes Economiques et Sociales*, 49. URL : <http://doi.org/10.5169/seals-140057>
- Molina Luque, F. (2002). Entre l'identité et l'identification : un problème complexe de la recherche sociologique dans le domaine de l'interculturalité. *Sociétés*, vol. 76 (2), 59-70. URL : <https://doi.org/10.3917/soc.076.0059>
- Morange, M. & Schmoll, C. (2016). Chapitre 1. L'approche qualitative en géographie : une démarche et une posture. Dans : É. Toureille (éd.), *Les outils qualitatifs en géographie : Méthodes et applications*, 17-32). Paris : Armand Colin.
- Moser, P. (2022). Blog du Musée national suisse. Dossier « Les révolutions agricoles en Suisse ». URL : <https://blog.nationalmuseum.ch/fr/2019/04/modernisation-de-l-agriculture-suisse/>
- Mousli, M. (2015). Nestlé, un géant mondial, mais suisse. *Alternatives Économiques*, 342, 74-74. URL : <https://doi.org/10.3917/ae.342.0074>
- Pidoux, M. (2020). La politique agricole suisse à la croisée des chemins. *Paysans & société*, 6, N° 384, 30-38. URL : <https://www.cairn.info/revue-paysan-et-societe-2020-6-page-30.htm>
- Rachoud-Schneider, A.-M. et al. (2007). Agriculture. Dans : *Dictionnaire historique de la Suisse (DHS)*, version du 19.11.2007, traduit de l'allemand. URL : <https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/013933/2007-11-19/>
- Rohr C., (2020). Page web du DDPS : « Trésors des collections patrimoniales – Divers aspects de l'approvisionnement du pays entre 1939 et 1945 ». URL : <https://www.vbs.admin.ch/fr/home.detail.news.html/big-internet/2020/schatzkiste-spezialsammlungen---aspekte-der-landesversorgung-193.html>
- Sabourin, É. (2012). Chapitre 9. Asymétrie, aliénation et réciprocité. Dans : É. Sabourin (éd.), *Organisations et sociétés paysannes : Une lecture par la réciprocité*, 217-231. Versailles: Éditions Quæ. URL : <https://www.cairn.info/organisations-et-societes-paysannes-9782759218486-page-217.htm>
- Santelli, E. (2019). L'analyse des parcours. *Sociologie*, vol. 10 (2). URL : <http://journals.openedition.org/sociologie/5375>
- Savoy, G. (2021). La Marche sur Berne de 1954 : entre action manifestante et malaise paysan. *Cahiers d'histoire du mouvement ouvrier*, 37, 67-81. URL : <https://doi.org/10.5169/seals-953413>

Sebillotte, M. (1996). Les Trente Glorieuses. Dans : *Les mondes de l'agriculture*, 17-43, Versailles, France : Éditions Quæ. URL: <https://www.cairn-sciences.info/--9782738006691-page-17.htm>

Tanner, A. (2021). Plan Wahlen. Dans : *Dictionnaire historique de la Suisse (DHS)*, version du 07.01.2021, traduit de l'allemand. URL : <https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/013783/2021-01-07/>

Verliac, J.-F. (2006). Les effets du statut et de la privation relative sur l'optimisme comparatif de sujets de faibles ressources socio-économiques. *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 4(72), 23-36. URL : <https://www.cairn.info/revue-les-cahiers-internationaux-de-psychologie-sociale-2006-4-page-23.htm>

Wagner, A.-C. (2012). Habitus. Dans : S. Paugam (dir.), *Les 100 mots de la sociologie*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que Sais-Je ? ». URL : <http://journals.openedition.org/sociologie/1200>

Wildi, W. (2020). Dossier de cours : Sur les traces de l'histoire de la Terre en Suisse Université de Genève.

Wolfer, B. (2010). Agricultures et paysanneries du monde - Mondes en mouvement, politiques en transition. Dans : B. Wolfer (éd.), *Agricultures et paysanneries du monde : Mondes en mouvement, politiques en transition*, 7-22. Versailles : Éditions Quæ. URL : <https://doi.org/10.3917/quae.wolfe.2010.01.0004>

6.2 Rapports et statistiques

AGRIDEA. (2020). Renforcer la résilience de l'agriculture suisse. URL : https://agridea.abacuscity.ch/abauserimage/Agridea_2_Free/3686_2_F.pdf?xet=1607665076788

AFF. (2022). Aperçu des finances fédérales. Compte 2022. URL : https://www.efv.admin.ch/efv/fr/home/finanzberichterstattung/bundeshaushalt_ueb.html

Blättler, T. et al. (2016). Étude sur l'agriculture romande. Stratégies d'avenir pour une agriculture romande dynamique. Bern University of Applied Sciences. URL: https://www.agora-romandie.ch/wp-content/uploads/Plaqueette_Agriculture_romande_BFH-HAFL_A4_ebook_fr.pdf

Clément, V. et al. (2021). *Rapport Groundswell*. Groundswell Part 2: Acting on Internal Climate Migration. World Bank, Washington, DC. URL : <http://hdl.handle.net/10986/36248>

Confédération Suisse. (2022). Orientation future de la politique agricole. Rapport du Conseil fédéral en réponse aux postulats 20.3931 de la CER-E du 20 août 2020 et 21.3015 de la CER-

N du 2 février 2021. URL :

https://www.blw.admin.ch/dam/blw/de/bilder/website/Politik/Bericht%20in%20Erf%C3%BCllung%20Postulat%20WAK-S%2020.3931_21.3015_f.pdf.download.pdf/Bericht%20in%20Erf%C3%BCllung%20Postulat%20WAK-S%2020.3931_21.3015_f.pdf

Crédit Suisse. (2022). Baromètre des préoccupations 2022. URL : <https://www.credit-suisse.com/about-us/fr/rapports-recherche/etudes-publications/barometre-des-preoccupations.html>

Erdin, D. (2018). AGRISTAT « Actuel » 06-18 : Les grandes cultures en Suisse : évolution des rendements. URL : <https://www.sbv-usp.ch/fr/agristat-actuel-06-18-les-grandes-cultures-en-suisse-evolution-des-rendements>

IPCC. (2023). CLIMATE CHANGE 2023. Synthesis Report. Summary for Policymakers. URL: <https://www.ipcc.ch/report/ar6/syr/>

Möhring, A. et al. (2015). Swiss Agricultural Outlook 2014–2024. Pilotprojekt zur Erarbeitung eines Referenzszenarios für den Schweizer Agrarsektor. *Agroscope*, 23.

OFAG. (2008). Objectifs pour une agriculture multifonctionnelle. *Revue suisse Agric.* 40 (5): 217-223.

OFAG. (2013). Champ d'action Agriculture du Plan d'action Stratégie Biodiversité Suisse.

OFAG. (2020). Aperçu : Paiements directs aux exploitations suisses à l'année.

OFEV. (2023). Biodiversité en Suisse. État et évolution. URL : <https://www.bafu.admin.ch/bafu/fr/home/themes/biodiversite/publications/publications-biodiversite/biodiversite-en-Suisse-etat-et-evolution.html>

OFS. (2022). Agriculture et alimentation. Statistique de poche 2022. URL : <https://www.bfs.admin.ch/news/fr/2022-0409>

OFS. (2022). Statistiques des votations 2022. URL : <https://www.bfs.admin.ch/bfs/fr/home/statistiques/politique/votations/participation.html>

OFS. (2023). Exploitations agricoles, emplois et surface utile par canton. URL : <https://www.bfs.admin.ch/bfs/fr/home/statistiques/agriculture-sylviculture.assetdetail.24945769.html>

Statistique Vaud. (2016). Exploitations agricoles classées selon la surface agricole utile (en hectares), Vaud, 1980, 1985, 1990, 1996-ce jour.

Statistique Vaud. (2016). Nombre et taille des exploitations agricoles, Vaud, depuis 1980.

USP. (2002). L'agriculture à un tournant ? Rapport de situation 2002. URL : https://www.sbv-usp.ch/fileadmin/sbvuspch/04_Medien/Publikationen/Situationsberichte/Rapport_de_situation_2002.pdf

WWF. (2022). Living Planet Report 2022 – Building a nature-positive society. Almond, R.E.A., Grooten, M., Juffe Bignoli, D. et Petersen, T. (éds). WWF, Gland, Switzerland. URL: <https://www.wwf.org.uk/our-reports/living-planet-report-2022>

6.3 Presse

Agricultura. (Janvier 2023). *Magazine de l'Association des petits paysans*.

Feuille d'avis de Neuchâtel, le samedi 18 novembre 1961. URL : <https://doc.rero.ch/search?c&cc=PRESS&c=NAVPRESS.LEXPRESS&ln=fr>

Réformés (Mars 2023), *Journal des Eglises réformées romandes*, n° 64, 11-18.

RTS. Dossier « Les paysans en colère dans les rues ». URL : <https://www.rts.ch/archives/dossiers/3478070-les-paysans-en-colere-dans-les-rues.html>

RTS. Dossier « 40 ans d'évolution de l'agriculture suisse ». URL : <https://www.rts.ch/info/suisse/9826101-40-ans-devolution-de-lagriculture-suisse.html#chap09>

6.4 Filmographie

RTS-SRF. (2023). Arena, « Aufstand der Bauern gegen die Agrarpolitik », 10 mars 2023, PLAY SRF, disponible à l'adresse : <https://www.srf.ch/play/tv/arena/video/aufstand-der-bauern-gegen-die-agrarpolitik?urn=urn:srf:video:6102fb25-9cb1-4354-9477-6f65e8992032> (visionné le 29 mars 2023).

RTS. (2023). Temps Présent, « Coop, Migros, les petits secrets de la grande distribution », 9 mars 2023, PLAY RTS, disponible à l'adresse : <https://www.rts.ch/play/tv/temps-present/video/coop-migros-les-petits-secrets-de-la-grande-distribution?urn=urn:rts:video:13839886> (visionné le 9 mars 2023).

7. Annexes

7.1 Grilles d'entretiens

7.1.1 Grille pour Mirjam

Domaine et pratiques agricoles	Spécificités de Bois-Genoud	<p>Pouvez-vous me présenter votre ferme : sa taille, vos cultures, le bétail ?</p> <p>Le domaine de Bois-Genoud est proche de la zone industrielle et de la ville. Y a-t-il un risque de constructions autour ou est-ce en zone agricole ?</p> <p>La ferme de Bois-Genoud se situe à côté de l'école Rudolf Steiner, de l'épicerie Les Frondaisons et d'un restaurant. Quelle part de votre production reste à Bois-Genoud ?</p> <p>Le reste, vous le vendez au marché ?</p>
	Pratiques	<p>Quels produits proposez-vous ?</p> <p>Comment s'organise le travail à la ferme ? Avez-vous plusieurs employés ?</p> <p>Quelle rotation de cultures avez-vous ?</p> <p>Ici, on est à 527 mètres d'altitude, y a-t-il des cultures que vous ne pouvez pas ou plus faire ?</p> <p>Vous êtes autonome en fumure ? En fourrage ?</p> <p>Avez-vous directement subi les derniers épisodes de sécheresse l'année passée ? Craignez-vous les suivants ?</p>
Rapport au vivant et à son métier	Vision du changement climatique	<p>En production Demeter, vous avez moins de marge de manœuvre face aux aléas climatiques, aux ravageurs. Comment gérez-vous tout ça ?</p> <p>Que pensez-vous de l'urgence climatique ?</p> <p>Quels sont les obstacles à la transition en Suisse selon vous ?</p> <p>Le lien à la nature est-il essentiel pour vous ?</p> <p>Pour vous, la durabilité c'est quoi ?</p>

		<p>Les agriculteurs conventionnels sont souvent pointés du doigt voire diabolisés par le grand public, à juste titre selon vous ?</p> <p>Quelle est l'importance de respecter le vivant et la biodiversité à vos yeux ?</p>
	Être agricultrice	<p>Quels sont pour vous les beaux aspects du métier ? Et les contraintes majeures ?</p> <p>Vous êtes une femme à la tête d'un domaine agricole, on vous l'a déjà fait sentir ?</p> <p>Vous êtes une agricultrice Demeter, pouvez-vous m'en parler un peu ? Pourquoi ce choix et depuis quand ?</p>
Rapport au monde		<p>On sait que les petites fermes disparaissent. Chaque jour 2 à 3 exploitations font faillites et les fermes restantes s'agrandissent. A vos yeux, est-ce un problème pour l'agriculture suisse ?</p> <p>Les grands distributeurs se font des marges colossales ce qui rend la vie dure aux producteurs. Qu'en pensez-vous ? Avez-vous un avis sur l'USP ? Et sur les politiques agricoles ?</p> <p>Pour vous, qu'est-ce qui empêchent les producteurs conventionnels de se tourner vers le bio voire la biodynamie ?</p> <p>L'ambiance est souvent tendue lorsqu'il y a des votations. Comment voyez-vous la fracture entre la ville et la campagne ? Sur les attentes du public ?</p> <p>Pendant la pandémie de COVID on a beaucoup parlé des métiers en marge mais peu de l'agriculture. Cela a été compliqué pour vous ?</p> <p>Pour vous, aujourd'hui, qu'est-ce qui pèse le plus sur vos épaules en tant que productrice Demeter ?</p>
Parcours de vie	Sphère familiale	<p>Où avez-vous grandi ? Venez-vous d'une famille d'agriculteurs ?</p> <p>Que faisaient vos parents ? Et vos grands-parents ?</p> <p>Avez-vous des frères et sœurs ?</p> <p>Y a-t-il un homme ou une femme dans votre vie ? Des enfants ?</p>

	Sphère professionnelle	<p>Où êtes-vous allée à l'école ? Et au gymnase/ quel apprentissage ?</p> <p>Quelle formation avez-vous en agriculture ? Pour Demeter, participez-vous à des nouvelles formations ?</p> <p>Qu'est-ce qui vous a amené à Bois-Genoud ?</p> <p>Quelles valeurs sont importantes pour vous ?</p> <p>Votre métier vous permet-il d'avoir du temps pour vous ?</p>
	Voyages et loisirs	<p>Avez-vous des hobbies si le temps vous le permet ?</p> <p>Avez-vous voyagé ? Où ?</p> <p>Où voudriez-vous bien aller si vous le pouviez ?</p>
	Sphère sociale	<p>Faites-vous partie d'une association ou d'un collectif ?</p> <p>Avez-vous beaucoup d'amis qui sont aussi agriculteurs/producteurs ?</p> <p>Etes-vous confrontée à de la critique vis-à-vis de vos choix agricoles (d'autres producteurs, du public) ?</p> <p>Qu'aimez-vous bien faire le soir pour vous détendre ou s'il pleut ?</p> <p>Faites-vous partie d'une équipe de sport ou autre activité ?</p>
Visions de l'avenir		<p>Avez-vous le sentiment que les gens se tournent vers des productions plus durables de nourriture ?</p> <p>Comment voyez-vous l'agriculture suisse dans 15-20 ans ?</p> <p>Plus de modèles bio, respectueux des sols et du climat ou au contraire, une augmentation de l'intensité ?</p>

7.1.2 Grille pour Mélanie

Domaine et pratiques œnologiques/agricoles	Spécificités du domaines	<p>Pouvez-vous me présenter votre domaine ? Sa taille, quelles vignes vous avez, etc.</p> <p>Vos vignes se trouvent en plein Lavaux, dans un patrimoine protégé, est-ce que ça change quelque chose par rapport à un vigneron en Valais ou ailleurs ?</p>
	Pratiques	<p>Est-ce que vous pouvez me décrire un peu votre travail en général ? Les tâches qui vous plaisent, que vous n'aimez pas ?</p> <p>Etes-vous également concernée par la charge administrative et les paiements directs ?</p> <p>Est-ce que vous avez beaucoup d'employés ?</p> <p>Avez-vous directement subi les derniers épisodes de sécheresse l'année passée ? Craignez-vous les suivants ou de trop fortes pluies ?</p>
Rapport au vivant et à son métier	Vision du changement climatique	<p>Est-ce que, pour vous, votre travail est déjà impacté par le changement climatique d'un point de vue météorologique ?</p> <p>Quels sont les obstacles à la transition en Suisse selon vous ?</p> <p>Le lien à la nature est-il essentiel pour vous ?</p> <p>Pour vous, la durabilité c'est quoi ?</p> <p>Est-ce que parmi les vignerons, il existe aujourd'hui des conflits par rapport aux produits de synthèse ? Etes-vous parfois aussi pointés du doigt lors de discussions si vous décidez de traiter ?</p>
	Être productrice	<p>Quels sont pour vous les beaux aspects du métier ? Et les contraintes majeures ?</p> <p>Vous êtes une femme à la tête d'un vignoble, on vous l'a déjà fait sentir ?</p> <p>Est-ce que la question de la transmission, par exemple de mère en fille, du domaine est importante pour vous ?</p>
Rapport au monde		<p>Aujourd'hui, qu'est-ce qui pèse le plus sur vos épaules d'un point de vue des risques à venir ?</p>

	<p>Les grands distributeurs se font des marges colossales ce qui rend la vie dure aux producteurs. Est-ce aussi le cas pour les vigneron.ne.s ?</p> <p>Quel est votre avis sur le BIO voire la biodynamie ?</p> <p>L'ambiance est souvent tendue lorsqu'il y a des votations. On parle parfois d'une fracture ville-campagne. Depuis Cully, comment vous ressentez tout ça ?</p> <p>Pendant la pandémie de COVID on a beaucoup parlé des métiers en marge mais peu des producteurs qui ont continué à travailler. Cela a été compliqué pour vous ?</p>
Parcours de vie	<p>Sphère familiale</p> <p>Où avez-vous grandi ? Venez-vous d'une famille de vigneron ?</p> <p>Pouvez-vous me dire depuis quand vous avez repris ? Est-ce que vous avez toujours voulu faire ça ?</p> <p>Que faisaient vos parents ? Et vos grands-parents ?</p> <p>Avez-vous des frères et sœurs ?</p> <p>Vous êtes mariée, et vous avez des enfants ?</p>
	<p>Sphère professionnelle</p> <p>Où êtes-vous allée à l'école ? Et au gymnase/ quel apprentissage ?</p> <p>Quelle formation avez-vous en œnologie ? Participez-vous à des nouvelles formations ?</p> <p>Comment sont vos liens avec les autres vigneron proches ?</p> <p>Votre métier vous permet-il d'avoir du temps pour vous ?</p>
	<p>Voyages et loisirs</p> <p>Avez-vous des hobbies si le temps vous le permet ?</p> <p>Avez-vous voyagé ? Où ?</p> <p>Où voudriez-vous bien aller si vous le pouviez ?</p>
	<p>Sphère sociale</p> <p>Faites-vous partie d'une association ou d'un collectif ?</p> <p>Avez-vous beaucoup d'amis qui sont aussi vigneron / producteurs ?</p> <p>Qu'aimez-vous bien faire le soir pour vous détendre ou s'il pleut ?</p> <p>Faites-vous partie d'une équipe de sport ou autre activité ?</p>

Visions de l'avenir	<p>Avez-vous le sentiment que les gens se tournent vers des productions plus durables de nourriture ?</p> <p>Comment voyez-vous l'agriculture suisse (ou plutôt la production de vins) dans 15-20 ans ?</p> <p>Vision plutôt positive ou négative ?</p>
---------------------	---

7.1.3 Grille pour Anne

Domaine et pratiques	<p>Pouvez-vous me présenter votre ferme, ses spécificités : taille, cultures, bétail.</p> <p>L'altitude et le climat local, ici on est à 780m environ, ont-ils une influence sur les cultures que vous choisissez ?</p> <p>Quelles plantations maintenez-vous régulièrement et quelles plantations avez-vous essayées mais pas réitérées ?</p> <p>Comment avez-vous vécu les sécheresses de 2019, et de 2022 dont les médias ont bcp beaucoup parlé ?</p> <p>Vous êtes derrière le fameux Lait équitable, qui rétribue dignement les agriculteurs / ices. Pouvez-vous m'en parler un peu ?</p> <p>Est-ce que vous pouvez me présenter un peu la façon dont vous travaillez sur le domaine, si vous collaborez avec des collègues et sur quoi vous avez travaillé ces derniers temps ?</p> <p>Comment se dessine une journée type pour vous, par exemple en été /et en hiver ?</p> <p>Quel temps consacrez-vous à l'administration ? Le faites-vous seule ?</p>
	<p>Est-ce que vous pouvez me présenter un peu votre parcours et votre formation jusqu'à aujourd'hui ?</p>

<p>Parcours de vie</p>	<p>Y a-t-il des évènements majeurs qui ont marqué votre parcours de vie ?</p> <p>La transmission du domaine est-elle importante à vos yeux ? Le domaine est-il transmis de père en fille du coup ?</p> <p>Pourriez-vous me décrire un peu votre vie sociale, vos liens avec les autres agriculteurs et si vous êtes dans une association ou engagé politiquement ? - quelle fréquence/</p> <p>Quels sont vos centres d'intérêt, avez-vous, si le temps vous le permet, des hobbies ou sports ?</p> <p>Vous êtes marié, avez deux enfants : est-ce facile de trouver un équilibre entre le domaine et la vie de famille, le temps libre ?</p> <p>Qu'est-ce que c'est « être agriculteur » pour vous si vous deviez résumer ?</p>
<p>Lien à la terre et au métier</p>	<p>Comment pourriez-vous décrire votre lien à la nature ? L'importance d'être dehors, de travailler selon les saisons...</p> <p>Quelles sont, à vos yeux, les grandes différences entre un agriculteur aujourd'hui et un agriculteur des générations précédentes ? Qu'est-ce qui a changé, est-ce en bien, en mal ?</p> <p>Pourriez-vous me décrire votre vision des politiques agricoles en expliquant votre point de vue ?</p>
<p>Politiques agricoles</p>	<p>Depuis la fin des années 1990, la politique agricole suisse adopte le principe de la multifonctionnalité. Pouvez-vous expliquer quels en sont les avantages mais également les inconvénients selon vous ?</p> <p>Vous fournissez des denrées alimentaires mais également des « prestations</p>

	<p>écologiques » qui forment une douzaine d'objectifs : Quel est votre avis là-dessus ?</p> <p>Selon l'article 104 de la Constitution fédérale (Cst), la Confédération est tenue de veiller à la réalisation de trois objectifs nationaux à travers l'agriculture multifonctionnelle : la sécurité de l'approvisionnement, la conservation des ressources et du paysage, et l'occupation décentralisée du territoire. Avez-vous envie de commenter ces objectifs et leur réalisation ?</p> <p>Le système des paiements directs, souvent réadapté, modifié dans les PA, est-il toujours aussi efficace, si non, que faut-il changer d'après vous ?</p> <p>Comme vous le savez, depuis 1975 le nombre de fermes à disparaître augmente et ce sont principalement les petits domaines qui font faillite. Assistons-nous à la fin d'une agriculture locale ?</p> <p>La Confédération remplit-elle, selon vous, son rôle dans le maintien d'une agriculture durable de proximité ?</p> <p>Les grandes chaînes de distributions et l'USP notamment jouent un rôle majeur dans l'équilibre et le revenu des agriculteurs : quel est le problème d'après vous et allons-nous dans la bonne direction ?</p>
<p>Durabilité et changement climatique</p>	<p>Aujourd'hui, quels sont les événements qui pèsent le plus sur vos épaules ? Qu'il s'agisse de votre carnet des tâches, du changement climatique, des crises sanitaires, de la hausse des prix, autre ?</p> <p>Comment voyez-vous la durabilité ?</p> <p>Que faudrait-il changer dans les grandes lignes (tous les types d'exploitation confondus) ?</p> <p>Qu'est-ce qui ne joue pas dans le système agricole actuel à vos yeux ?</p>

	<p>Et pour votre ferme à vous : de quoi êtes-vous plutôt satisfait ? Et que faudrait-il améliorer ? Si améliorations possibles : lesquelles, et quel(s) frein(s) ?</p> <p>La presse reprend souvent les sujets agricoles, notamment autour des votations et divise beaucoup les agriculteurs des citadins, on ressent souvent une fracture entre ces deux mondes : êtes-vous d'accord ou pas du tout ? Lors des questions sur l'élevage, les pesticides, la protection à la douane, etc.</p>
<p>Avenir</p>	<p>Pensez-vous souvent au futur du métier ? Si oui, comment le visualisez-vous ?</p> <p>Que faudra-t-il impérativement changer pour sauver les petites exploitations agricoles, si cela est encore possible ?</p> <p>Comment le peuple suisse se positionnera-t-il selon vous face à ces questions de pesticides ou d'élevage intensif à l'avenir ? Pensez-vous que la fracture entre la ville et la campagne se renforce au cours des années à venir ?</p> <p>Imaginez une exploitation agricole de la taille de la vôtre en 2050 (...) <i>laissez du temps, imagination...</i> comment est-elle ? Y a-t-il des nouvelles machines ? Des nouveaux types de récoltes ?</p>

7.1.4 Grille pour Alex

1 Domaine et pratiques

- 1.1 Pouvez-vous me présenter votre ferme, ces spécificités : taille, cultures, bétail.
Etes-vous rattaché à un ou plusieurs labels ?
- 1.2 L'altitude et le climat local, ici on est à 800m, ont-ils une influence sur les cultures que vous choisissez ?
Quelles plantations maintenez-vous régulièrement et quelles plantations avez-vous essayées mais pas réitérées ?
Comment avez-vous vécu les sécheresses de 2019, et de 2022 dont les médias ont bcp beaucoup parlé ?
- 1.3 Pratiquez-vous d'autres activités professionnelles à côté, de la vente directe ? Si oui, comment se combinent-elles ?
- 1.4 Est-ce que vous pouvez me présenter un peu la façon dont vous travaillez sur le domaine, si vous collaborez avec des collègues et sur quoi vous avez travaillé ces derniers temps ?
- 1.5 Comment se dessine une journée type pour vous, par exemple en été /et en hiver ?
Y a-t-il des périodes plus tranquilles et si oui, pourquoi ?
- 1.6 Quel temps consacrez-vous à l'administration ? Le faites-vous seul ?

2 Parcours de vie (avertir que cela peut devenir plus personnel)

Chronologique pour les laisser raconter

- 2.1 Est-ce que vous pouvez me présenter un peu votre parcours et votre formation jusqu'à aujourd'hui ?
- 2.2 Y a-t-il des événements majeurs qui ont marqué votre vie ?
- 2.3 La transmission du domaine est-elle importante à vos yeux ? Le domaine est-il transmis de père en fils ?
- 2.4 Pourriez-vous me décrire un peu votre vie sociale, vos liens avec les autres agriculteurs et si vous êtes dans une association ou engagé politiquement ?
- quelle fréquence/
- 2.5 Quels sont vos centres d'intérêt, avez-vous, si le temps vous le permet, des hobbies ou sports ?
- 2.6 Vous êtes marié, avez deux enfants : est-ce facile de trouver un équilibre entre le domaine et la vie de famille, le temps libre ?
- 2.7 Qu'est-ce que c'est « être agriculteur » pour vous si vous deviez résumer ?

3 Lien à la terre et au métier

3.1 Comment pourriez-vous décrire votre lien à la nature ? L'importance d'être dehors, de travailler selon les saisons...

3.2 Quelles sont, à vos yeux, les grandes différences entre un agriculteur aujourd'hui et un agriculteur des générations précédentes ? Qu'est-ce qui a changé, est-ce en bien, en mal ..?

3.3 Pourriez-vous me décrire votre vision des politiques agricoles en expliquant votre point de vue ?

4 Politiques agricoles

4.1 Depuis la fin des années 1990, la politique agricole suisse adopte le principe de la multifonctionnalité. Pouvez-vous expliquer quels en sont les avantages mais également les inconvénients selon vous ?

4.2 Vous fournissez des denrées alimentaires mais également des « prestations écologiques » qui forment une douzaine d'objectifs : Quel est votre avis là-dessus ?

4.3 Selon l'article 104 de la Constitution fédérale (Cst), la Confédération est tenue de veiller à la réalisation de trois objectifs nationaux à travers l'agriculture multifonctionnelle : la sécurité de l'approvisionnement, la conservation des ressources et du paysage, et l'occupation décentralisée du territoire. Avez-vous envie de commenter ces objectifs et leur réalisation ?

4.4 Le système des paiements directs, souvent réadapté, modifié dans les PA, est-il toujours aussi efficace, si non, que faut-il changer d'après vous ?

4.5 Comme vous le savez, depuis 1975 le nombre de fermes à disparaître augmente et ce sont principalement les petits domaines qui font faillite. Assistons-nous à la fin d'une agriculture locale ?

4.6 La Confédération remplit-elle, selon vous, son rôle dans le maintien d'une agriculture durable de proximité ?

4.7 Les grandes chaînes de distributions et l'USP notamment jouent un rôle majeur dans l'équilibre et le revenu des agriculteurs : quel est le problème d'après vous et allons-nous dans la bonne direction ?

5 Changement climatique et « crises » actuelles

5.1 Aujourd'hui, quels sont les événements qui pèsent le plus sur vos épaules ?

5.2 Qu'est-ce que la durabilité à vos yeux ?

5.3 Que faudrait-il changer dans les grandes lignes (tous les types d'exploitation confondus) ?
Qu'est-ce qui ne joue pas dans le système agricole actuel à vos yeux ?

5.4 Et pour votre ferme à vous : de quoi êtes-vous plutôt satisfait ? Et que faudrait-il améliorer ? Si améliorations possibles : lesquelles, et quel(s) frein(s) ?

5.5 La presse reprend souvent les sujets agricoles, notamment autour des votations et divise beaucoup les agriculteurs des citoyens, on ressent souvent une fracture entre ces deux mondes : êtes-vous d'accord ou pas du tout ? Lors des questions sur l'élevage, les pesticides, la protection à la douane, etc.

5.6 D'après vous, le peuple suisse se prononce-t-il trop sur des questions agricoles complexes ?

6 Avenir

6.1 Pensez-vous souvent au futur du métier ? Si oui, comment le visualisez-vous ?

6.2 Que faudra-t-il impérativement changer pour sauver les petites exploitations agricoles, si cela est encore possible ?

6.3 Comment le peuple suisse se positionnera-t-il selon vous face à ces questions de pesticides ou d'élevage intensif à l'avenir ? Pensez-vous que la fracture entre la ville et la campagne se renforce au cours des années à venir ?

6.5 Imaginez une exploitation agricole de la taille de la vôtre en 2050 (...) *laissez du temps, imagination...* comment est-elle ? Y a-t-il des nouvelles machines ? Des nouveaux types de récoltes ?

7.2 Retranscriptions des entretiens

Annexes des entretiens sur demande : valentine-emily@hotmail.ch